LONGUEUR D'ONDES

sur la même

DÉTONATEUR MUSICAL DEPUIS 1982

BANDIT BANDIT

YIN POP - YANG ROCK

NUMÉRO 109 - 12 EUROS - AVRIL 2026

FRÉDÉRIC LO * LA MAISON TELLIER * CARPENTER BRUT * KOMODOR * BLEU. BLANC. PUNK. * ELEPHANZ * MAUDITS

Esprit, es-tu là ?

Je ne l'ai jamais caché, au risque de paraître prétentieux (mais n'est-ce pas justement l'une des qualités requises), ma plus grande ambition dans une prochaine vie sera d'être ministre de la Culture. Mais quand je vois le sort qui est réservé en ce moment à ceux qui ont tenu la fonction, je dois dire que j'ai une certaine propension à modérer mon ardeur. Entre l'une qui se prend les pieds dans le tapis de l'Hôtel de Ville de Paris avant même d'en avoir passé le perron, et un autre à qui l'on demande de rendre les clefs de l'Institut en all inclusive qu'il avait fait sien depuis toutes ces années, je me dis que peut-être, finalement, il ne fait pas bon essayer de leur succéder. Et pourtant, je peux le garantir à qui aurait des doutes : je suis doté de toutes les incompétences nécessaires, faisant de moi un candidat sérieux. Bref... De toutes façons, nul besoin de se pavaner sous les ors de la République pour être heureux puisque voici le nouveau numéro de Longueur d'Ondes, qui, encore une fois, aura pu compter sur le dévouement et la passion d'une équipe toujours avide d'aller trouver les artistes dont on ne parle pas – ou peu – ailleurs. Une injustice que nous nous employons, numéro après numéro, à réparer tant leur talent n'a pas à rougir de la comparaison avec ce que l'on peut voir et entendre sur les canaux dits mainstream.

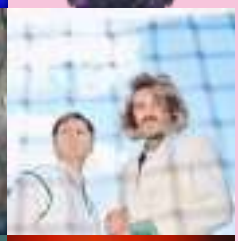
Le numéro précédent, le 108, mettait à l'honneur des artistes aux initiales B.B., Bertrand Belin et Benjamin Biolay. Comme, parait-il, on ne change pas une équipe qui gagne, c'est encore une fois sous le signe de cette double consonne que nous ouvrons ce magazine de printemps, en mettant à l'honneur un duo qui a fait beaucoup de chemin depuis notre première entrevue, il y a presque 10 ans. Bandit Bandit – il s'agit d'eux - fait typiquement partie des artistes que l'on aime chez Longueur d'Ondes, pour leurs qualités de musiciens mais également pour leurs qualités humaines, les unes étant indissociables des autres lorsqu'il s'agit de procurer cette émotion si particulière comme celle qu'ils savent créer avec leur public. Celles et ceux qui les ont vus en concert peuvent en témoigner. Pour les accompagner sur la face B de la couverture, un artiste hors-norme qui préfère les sentiers paisibles aux routes de la renommée. Et pourtant, il pourrait y revendiquer une place, lui, le surdoué, qui a travaillé avec Pete Doherty, Daniel Darc et bien d'autres leur offrant un second souffle et un nouvel élan à travers des compositions de très haute volée. Sa récente collaboration avec le sulfureux Michel Houellebecq valait bien une entrevue qui révèlera toute la simplicité et l'intelligence du personnage. C'est l'apanage des très grands, puisse-t-il en rougir.

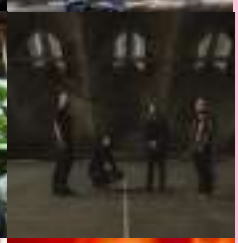
Ils sont accompagnés dans ce numéro par une sélection des artistes qui ont retenu l'attention de la rédaction, au sein de laquelle tous les courants musicaux trouvent leur place, du post punk au post hardcore en passant par l'electro, le folk, le psyché ou le stoner. Komodor, Blackrain, Rampon Pipin (Au Bonheur des Dames, Odeurs), Carpenter Brut, Elephanz, Maudits, Yan Wagner pour ne citer qu'eux sont ainsi présents au sommaire, représentants pluriels de la variété et de la richesse de la scène française actuelle. Sans oublier de mentionner La Maison Tellier avec l'album *La Timidité des Arbres*, disque qui respire la poésie par tous les pores de ses sillons.

S'ils ne le sont pas encore, nous espérons que ces noms vous deviendront rapidement familiers et que vous prendrez plaisir à découvrir ces artistes.

Merci de votre fidélité à Longueur d'Ondes.

Xavier-A. Martin





Découvertes

006. Avee Mana
012. Belle Initiative
010. Butterfly Bulldozer
008. george!
004. Years of Shame

Portfolio Photos

060. Feu! Chatterton par Christophe Crénel

Dans le Rétro

106. Bleu. Blanc. Punk.

French Cancan

102. Robin Recht

Carnet

113. Les sorties albums et l'actu rock

Fondateur > Serge Beyer
Directeur de la publication > Xavier-Antoine Martin
Publicité > Émilie Delaval – communication.longueurdondes@gmail.com
Couvertures > Photo recto : Christophe Crénel | Photo verso : David Poulain
Maquette magazine > Spleen Doctors | **Webmaster** > Marylène Eytier
Commandes et Abonnements > www.longueurdondes.com/la-boutique-lo
Magazine Trimestriel | Imprimé en France par Korus Imprimerie (33. Eysines)

Dépôt légal > avril 2026 | I.S.S.N. : 1161 7292 | CPAPP : 027 G 95379

Sommaire

En Couverture

036. Bandit Bandit
072. Frédéric Lo

Entrevues

086. Blackrain
032. Carpenter Brut
024. Cleo T.
044. Edgär
052. Elephanz
098. HamaSaari
028. Komodor
016. La Maison Tellier
094. Maudits
090. Mô'Ti Tëi
080. No Terror in the Bang
056. Ramon Pipin
048. The Lanskies
076. Yan Wagner

Chroniques

116. Disques
140. Livres

Ont participé à ce numéro > Jessica Boucher-Rétif, Franck Collumeau, Christophe Crénel, Émilie Daniel, Stéphanie Favreau, Emma Forestier, Arno Jaffré, Pierre-Arnaud Jonard, Xavier-Antoine Martin, Julien Naït-Bouda, Laurent Thore, Bruce Tringale
Photographes > Jessica Calvo, Christophe Crénel, Émilie Daniel, Marylène Eytier, Ivan Garand, Juliane Lancou, David Poulain

Les articles publiés engagent la responsabilité de leurs auteurs. **Tous droits de reproduction, même partielle, réservés**.

Éditeur de la publication > Sur La Même Longueur d'Ondes - 22, Chemin de Sarcignan 33140 Villenave d'Ornon

Years of Shame

Que la Sadwave nous Emporte...

Entrevue : Jessica Boucher-Rétif - Photo : Mickaël Auffret

Brice Delourmel et Berne Evol, que l'on connaît déjà dans Dead, Giirls, FTR et HCF, rebattent les cartes de leur sombre univers sonore pour un projet en duo aussi triste que dansant où s'affirme pleinement leur goût de la cold wave. Primary, leur premier essai, transcende avec brio les périodes difficiles qui l'ont fait naître.

La liste des projets dans lesquels ils sont investis est déjà conséquente, mais Years of Shame avait de bonnes raisons de voir le jour, comme le raconte Brice : « À peine sorti du deuxième album de Giirls, j'ai commencé à composer de nouvelles démos. Je voulais explorer une nouvelle approche du chant et être accompagné par quelqu'un dont c'est la spécialité. Il était plus simple et cohérent de lancer un nouveau projet. Naturellement, je me suis tourné vers Berne, que je connais depuis plus de dix-huit ans et qui était totalement partant. »

Le chant occupe en effet dans Years of Shame une place plus affirmée que dans Dead : « Les instrus sont très beaux et les séquences rythmiques très dansantes, j'avais envie que ma voix soit plus perchée et de faire des lignes de chant efficaces qui percent bien dans le mix », analyse Berne.

> « Nous adorons l'univers torturé de Robert Smith ; il est parfois très confortable de se réfugier dans ce lit de tristesse. »

Entre coldwave, indus et synthwave, on retrouve l'univers familier des deux musiciens dans *Primary*, un premier album où Brice combine et traite de façon différente ses ingrédients sonores favoris : « Sur chaque projet, j'essaie de varier ma manière de composer. Sur *Primary*, j'ai particulièrement travaillé les textures, surtout sur les boîtes à rythmes, avec des percussions et des kicks nuancés pour un son industriel, lourd et métallique. La basse, traitée comme une guitare, rappelle l'univers de The Cure. Simple et mélancolique, elle n'en fait pas trop, mais trouve toujours sa place pour habiter le morceau. »

Outre The Cure, un autre groupe constitue une inspiration majeure : The Soft Moon. « L'univers de Luis Vasquez nous a toujours captivés par sa noirceur et son intensité. Nous avons eu la chance d'ouvrir pour lui. Passer de simples auditeurs fascinés au partage de l'affiche avec lui était assez fort », se remémore Brice. « Nous avons commencé la musique ensemble grâce à sa musique, confirme Berne, et sa disparition nous a vraiment attristés. Concernant The Cure, nous sommes fans depuis de nombreuses années. Nous adorons l'univers torturé de Robert Smith ; il est parfois très confortable de se réfugier dans ce lit de tristesse. J'ai énormément écouté *Pornography* et *Songs of a Lost World* pendant l'enregistrement de l'album, cela se ressent peut-être. »

Le duo a déjà trouvé une étiquette pour décrire la synthèse musicale qu'il opère : la « sadwave ». « C'est un clin d'œil à une expression que nous utilisons depuis longtemps et qui renvoie au fait que l'on joue de la musique qui chiale », explique Brice.

Primary
(Icy Cold Records)

Avee Mana

La relève du Rock Marseillais

Entrevue : Pierre-Arnaud Jonard - Photo : Lénaïc Lannoy

Après deux EPs, Who the F...Is Francky Jones en 2019 et Inner Life quatre ans plus tard, les Marseillais d'Avee Mana nous offrent aujourd'hui un très bon premier album : Layers.

On l'oublie souvent, mais Marseille n'a pas qu'une énorme scène rap et une très bonne scène metal avec des groupes comme Dagoba ou Landmarks... La cité phocéenne a également une excellente scène rock et Avee Mana en est l'un des plus jolis fleurons.

Le combo aura pris son temps pour nous offrir son premier album mais celui-ci est enfin là et s'avère une belle réussite. À l'écoute de ce *Layers* on a l'impression un peu folle d'écouter une jam improbable de Talking Heads, Beatles et Fontaines DC. Même si le combo a longtemps eu une étiquette psyché, le groupe lui-même ne la revendique cependant pas : « Il n'y a pas trop les codes du rock psyché chez nous » nous confie Rémi, guitariste et chanteur du groupe. « On ne fait clairement pas de rock psyché 60s. Après, il y a peut-être chez nous une influence Syd Barrett mais pas celle du « classique » rock psyché. Nous nous considérons avant tout comme un groupe pop. Nous aimons les Beatles, les refrains catchy. Nos influences vont de T-Rex à Ty Segall. »

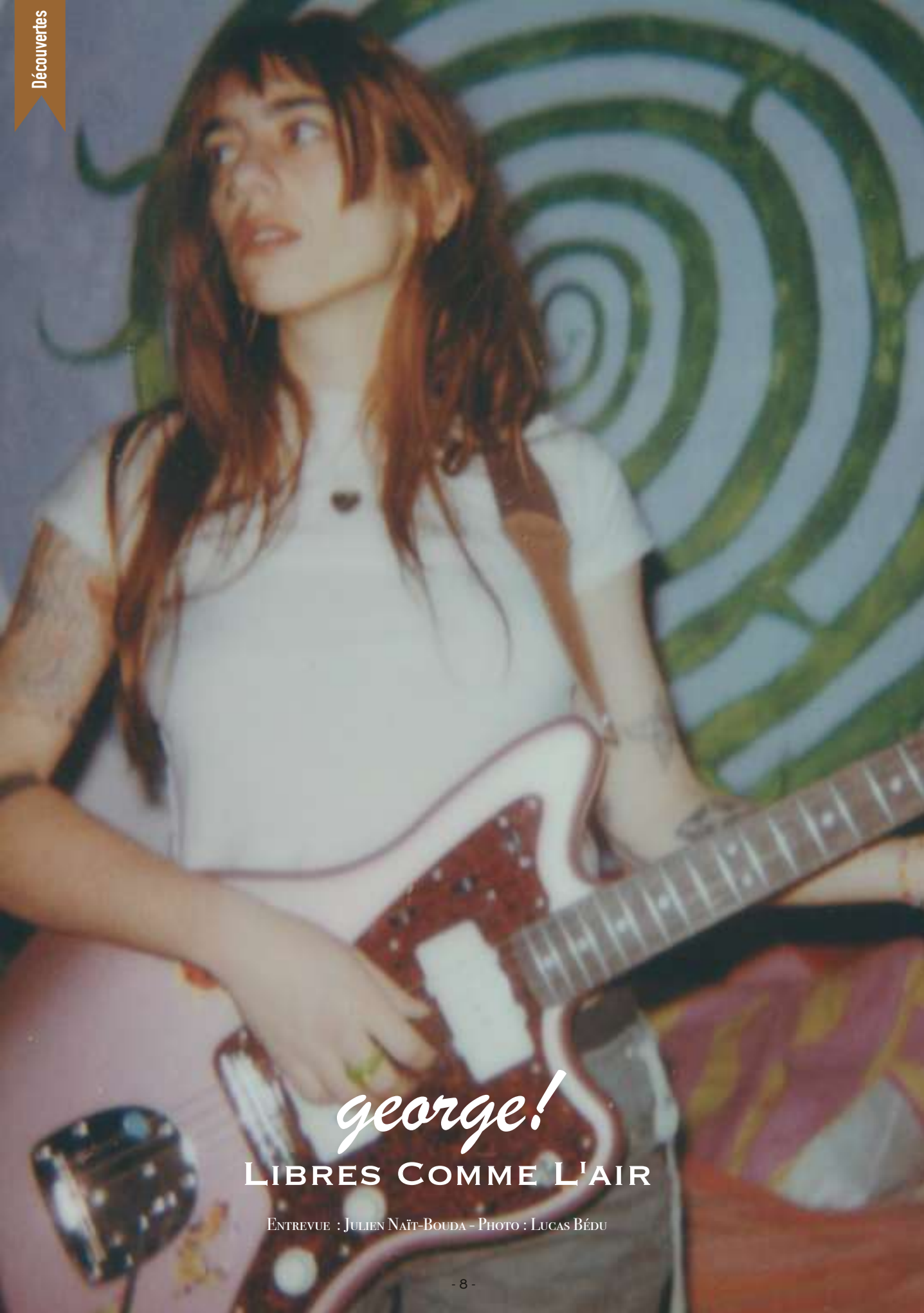
« Nous ressentons le besoin d'avoir une grande liberté artistique. C'est sans doute pour cela que nous aimons autant Led Zeppelin. Il y a dans leurs albums une diversité musicale incroyable. »

De la pop, Avee Mana a gardé le côté ultra mélodique mais à l'intérieur de ce canevas le groupe se permet d'éclater les frontières stylistiques : « Nous ressentons le besoin d'avoir une grande liberté artistique. C'est sans doute pour cela que nous aimons autant Led Zeppelin. Il y a dans leurs albums une diversité musicale incroyable. J'apprécie particulièrement un artiste comme Peter Gabriel qui possède cette liberté artistique qui nous anime. »

C'est cette liberté artistique qui permet au groupe d'être au final difficile à cataloguer même si l'on peut entendre de-ci de-là des réminiscences dream pop ou shoegaze chez eux : « À vrai dire je connais peu la dream pop. Quant au style shoegaze, nous aimons des groupes comme My Bloody Valentine ou Slowdive mais il y a peu de reverb chez nous afin que les auditeurs comprennent bien nos paroles. On aime bien les groupes aux structures sèches comme les Beatles ou Tame Impala. »

Avec son style musical, il n'est guère étonnant que le groupe ait signé chez l'excellent label Howlin Banana : « C'est un honneur que d'être chez eux. Il n'y a pas beaucoup de labels dans ce style en France à part Le Cèpe et Born Bad. J'aime tous les groupes chez Howlin Banana, particulièrement Fontanarosa. On est vraiment trop contents d'avoir signé avec eux. »

Layers
(Howlin Banana)



george!

Libres Comme L'air

Entrevue : Julien Naït-Bouda - Photo : Lucas Bédu

Nouveau-né et bien heureux de l'être, ce duo de Strasbourg brille par une formule musicale anti-folk dont l'éthique DIY conduit un geste créatif libéré de toute contrainte.

Il y a souvent dans les groupes de musique fraichement formés une spontanéité à la parade d'une authenticité artistique encore intacte, s'inscrivant de fait dans un geste créatif brut et impulsif tel que le laissent penser ces mots de Chiara, chanteuse de cette jeune formation : « Notre musique est peu retouchée, qu'il s'agisse des textes ou des parties instrumentales. Par exemple, le titre “Nursery Rhymes” s'est écrit en une heure sur un canapé. »

Une sensation d'immédiateté que Jean, le guitariste, ne renie pas. « On a une approche assez minimaliste de notre musique qui est écrite de manière spontanée. » En résulte un premier EP, *Home is Elsewhere*, d'une maturité artistique saisissante, développant un rock qui ne dit jamais son nom, vaporeux et onirique, voguant dans des sphères musicales que n'aurait pas reniées Blonde Redhead, voix à l'appui. Là encore, la technique d'écriture se pense comme un tout, ne séparant pas le texte de l'instrumental. « J'écris les parties musicales liées à la voix en même temps que les parties purement instrumentales. Ensuite j'applique telle texture dessus selon la thématique émotionnelle du morceau. Sur chacun d'eux, j'ai l'impression qu'il y a un jeu de textures vocales à produire et que c'est cela qui lui donne ensuite son identité. “Skarkteeth” est un morceau plus punk que les autres, donc de fait il est nonchalant et moins controlé. »

« Seule la simplicité conduit notre manière d'appréhender un morceau. »

Une manière de faire qui laisse beaucoup de place à l'instinct et qui s'articule selon un bricolage en forme de source d'expérimentations musicales à l'aboutissement de sonorités incongrues comme lorsqu'ils enregistrent le son d'une chasse d'eau. Du field recording qui puise donc dans le réel pour construire une musicalité qui échappe à bien des codes. « Certaines de nos compositions shoegaze apportent un côté planant et éthéré, cela permet d'aller toucher des zones musicales proches de l'ambient. On ne réfléchit pas selon une formule classique avec refrains bien que des compositions puissent aussi s'orienter ainsi. En général, il n'y a pas de règles établies, seule la simplicité conduit notre manière d'appréhender un morceau. »

D'une émotion à fleur de peau, la musique de george! est une combinaison ingénieuse et glorieuse de petits éléments sonores, qui mis bout à bout forment un tout virevoltant et insaisissable, papillonnant d'un style musical à l'autre, jouissant sans entrave car libre d'aller là où il veut.

Home is ElsewherE
(Vaguery Records)

Butterfly Bulldozer

Vers l'Infini et Au-delà

Entrevue : Christophe Crénel - Photo : Lilou Chatton

Vous cherchiez un moyen de transports pour échapper au marasme ambiant ? Bienvenue à bord du Butterfly Bulldozer, le vaisseau spatial imaginé par 5 musiciens nantais dont le rock réjouissant éclabousse le cosmos par son inventivité.

Rares sont les artistes que l'on découvre et dont on a immédiatement envie de réécouter tous les morceaux en boucle. C'est l'effet que produit *Cosmic Matters*, le deuxième EP de ces laborantins nantais en combinaisons, capables de pondre un disque aux allures de trip fantasque entre psychédélisme fuzzy, post-punk tendu et mélodie céleste. « On a toujours eu envie de faire un projet avec une grande liberté, à notre façon. Rocket, le batteur, s'est occupé de l'enregistrement, on a aussi notre propre label Mostä qui co-produit avec Howlin' Banana. Pareil pour le matériel. On digue beaucoup pour trouver des sons originaux. On achète sur Leboncoin des guitares avec des formes bizarres ou des vieux synthés. OB-1, le guitariste, fabrique ses pédales. On imprime nos tee-shirts nous-mêmes... »

Metal, jazz, rock psychédélique, les musiciens ont tous évolué dans des univers différents avant de se retrouver sur Butterfly Bulldozer, de quoi expliquer la richesse musicale du groupe et de leur playlist idéale : « On mettrait "Echoes" de Pink Floyd, Electric Light Orchestra, "Pamphlets" de Squid, les White Stripes, RMFC "Access", "War" de Idles... »

> « Dès le premier EP, il y avait ce concept, l'idée d'une aventure post-apocalyptique. On devait quitter la terre à bord du Butterfly Bulldozer pour échapper à des robots humanoïdes. »

C'est le moment que choisit le bassiste pour montrer son tee-shirt de King Gizzard and the Lizard Wizard, un nom de groupe aussi dingue que ce Butterfly Bulldozer, oxymore qui résume bien la musique du groupe, entre chant furieux et arpèges de guitare délicats, rythmiques hachées et synthés planants. Leur culture SF est aussi à l'image de leur musique, pleine de poésie, d'intensité et de mélancolie rétrofuturiste. Ils citent volontiers *Star Trek*, *Blade Runner*, *Alien*, le cultissime film d'animation *La Planète Sauvage*, ou le jeu vidéo *Halo*. Sans oublier, pour le côté grinçant et décalé, *Futurama*, la série imaginée par Matt Groening. « Dès le premier EP, il y avait ce concept, l'idée d'une aventure post-apocalyptique. On devait quitter la terre à bord du Butterfly Bulldozer pour échapper à des robots humanoïdes. Cette fois-ci, on est en route vers un portail qui doit nous transporter vers des mondes parallèles. Sans oublier une escale au passage sur la planète des Alien Ducks. » (Sourires)

C'est d'ailleurs le "Duck Rush", rencontre avec des canards géants et avant-dernier titre foutraque de cet EP 6 titres aussi délirant qu'émouvant, qui montre toute la palette et l'intelligence de ce groupe inclassable à guetter maintenant en live dans toute la galaxie.

Cosmic Matters
(Mostä / Howlin Banana (Modulor))

Belle Initiative

Queer as Folk

Entrevue : Pierre-Arnaud Jonard - Photo : Judith Williquet

Avec son EP sorti à l'automne dernier, Belle Initiative s'impose d'emblée comme futur grand de la scène folk/chanson. Un disque assez rare dans la production dominante actuelle et qui, tout en étant moderne, rappelle de bien beaux souvenirs du passé.

Julie Massera a lancé Belle Initiative en 2020. Cet automne, sortait le premier EP de ce one girl band, l'excellent Loin des flammes. Avec cet opus, la musicienne offre une musique à la croisée de la folk et de la chanson française. On y trouve même des influences qui peuvent étonner de la part d'une jeune artiste, comme celles de Yves Simon ou de Lucio Battisti, deux très grands de la chanson mais quelque peu oubliés par la nouvelle génération. « J'aime beaucoup Yves Simon. Je l'ai d'abord découvert par l'écriture. Une tante m'avait offert l'un de ses livres. Ce n'est qu'ensuite que j'ai commencé à l'écouter et j'ai tout de suite accroché. "Au Pays des Merveilles de Juliet" est un sommet de poésie. Quant à Battisti, c'est une énorme influence. Pour beaucoup de gens c'est de la musique « mainstream » mais les arrangements sont extrêmement complexes. »

À ce côté chanson, l'artiste ajoute une touche folk du meilleur effet comme on peut l'entendre notamment sur "Bobby Rose". « La folk est l'un des styles musicaux que j'écoute le plus. J'adore Joni Mitchell. J'aime beaucoup de choses en musique : outre la chanson française et la folk, j'écoute notamment des artistes comme Cate le Bon ou St Vincent. »

« Je n'ai rien contre certains artistes populaires qui ont composé de très belles choses, de Farmer à Balavoine. »

Avec ce très beau premier EP, l'artiste s'inscrit d'emblée dans les auteurs-autrices qu'il va falloir suivre dans les prochaines années. Car, à une musique extrêmement touchante et émotionnelle, Belle Initiative y ajoute des textes fort beaux, à la fois crus et poétiques. « Cela ne devrait pas étonner qu'une femme écrive des choses assez sexuelles. Si j'ai envie de les dire, il m'apparait normal que je les exprime de cette façon un peu frontale. Je me considère comme une artiste queer et mon disque parle en partie des questions de genre. »

Enregistré dans le sud de l'Italie, du côté de Naples, ce disque possède la beauté de cette ville : sensuel et chaleureux, complexe et lumineux. Il comprend même des titres à l'évidence tubesques comme "Les Nuits". « Je n'écris clairement pas en pensant à faire un hit. Mais c'est vrai que certains de mes morceaux peuvent avoir un certain potentiel commercial. Je n'ai rien contre certains artistes populaires qui ont composé de très belles choses, de Farmer à Balavoine. »

Loin des Flammes
(Cléo Records)

ENTREVUES

Bandit Bandit * Frédéric Lo * Blackrain * Carpenter Brut * Cleo T. * Edgar * Elephanz * Hamasaari * Komodor * La Maison Tellier * Maudits * Mô'Ti Tëi * No Terror in the Bang * Ramon Pipin * The Lanskies * Yan Wagner

La Maison Tellier

Folklove

Entrevue : Xavier-A. Martin- Photos : Marylène Eytier

C'est au phénomène naturel appelé “la timidité des arbres” que leur dernier album emprunte son nom. Cet interstice que la nature sanctuarise entre les frondaisons de sorte que les arbres ne se touchent pas, les musiciens l'interprètent comme un espace de liberté mais aussi comme un plaidoyer pour un meilleur vivre-ensemble où chacun a le droit d'avoir sa place. Bien plus qu'un disque, **La Timidité des Arbres** prend la forme d'un manifeste poétique profondément humaniste, mais aussi une invitation à l'émerveillement.

Beaucoup connaissent les liens plus qu'étroits qui existent entre La Maison Tellier et Animal Triste puisque plusieurs des musiciens participent aux deux projets. Tout en étant animées par des gestes artistiques très différents, les deux formations enchainent, chacune à leur tour et ce depuis plus de 5 ans, disques et tournées. Ainsi, en 2022, La Maison Tellier dévoilait *Atlas*, puis, il y a un an, Animal Triste sortait le superbe album qu'est *Jericho*, complété très récemment par un EP, *Embers of Jericho*, réinterprétation en acoustique de certains titres. Yannick Marais, alias Helmut Tellier, chanteur-compositeur, explique comment une telle activité est possible : « Le fait que l'on soit des groupes est l'une des raisons majeures qui fait que cela fonctionne depuis si longtemps. On a appris à se compléter les uns et les autres. Dans Animal Triste, mon rôle est d'écrire les textes et de les chanter, mais ce n'est qu'une partie des choses à faire, ce sont les copains qui prennent le reste à leur charge. Par contre, dans La Maison Tellier, j'ai plus un rôle d'animateur. Il y a aussi le fait que le dernier Tellier, c'était 4 ans, ce qui nous a laissé du temps. On est en totale autonomie, la liberté a un prix. On est surtout très complémentaires, ainsi tout finit par se faire. On va rentrer dans la tournée, ce qui demande une énergie plus simple à canaliser. On sait que l'on a la fatigue de la route et des concerts mais c'est que du plaisir. »

« J'ai un rapport maniaque, presque pathologique, érotique et névrotique aux mots. Le langage humain est quelque chose qui n'aura de cesse de me fasciner. »

Autant *Jericho* était sombre, quasi minéral avec son intro venue des enfers sur “Ave Satan” et ses paroles qui glaçaient le sang (“Take me down to the bottom of the ocean”), autant l'on a affaire avec *La Timidité des Arbres* à un disque résolument poétique. « J'ai un rapport maniaque, presque pathologique, érotique et névrotique aux mots. Le langage humain est quelque chose qui n'aura de cesse de me fasciner. Ce n'est pas du chauvinisme débile, mais le français est une langue que je trouve parfaite pour ce genre d'utilisation. La poésie française, le fait de faire chanter les mots, c'est une tradition millénaire qui a à voir avec le langage en lui-même. J'ai des petites lubies et l'une est de rechercher les expressions les plus rigolotes, ou les plus bizarres. Je me suis retrouvé sur un site internet qui les répertorie, comme *shadenfreude* qui signifie en allemand « se réjouir du malheur des autres », ou encore une expression suisse : être déçu en bien. Et puis il y avait aussi la timidité des arbres, un concept que j'avais déjà croisé de loin mais qui a représenté une prise de conscience, un sentiment de culpabilité par rapport à ce que l'on fait à la planète mais également la fascination de voir que certains arbres qui n'existaient pas chez nous commencent à se développer, comme les palmiers en Normandie. En creusant ce que cela signifiait, le fait que les frondaisons à la canopée des arbres se débrouillent pour faire passer la lumière en laissant des interstices entre leurs feuilles respectives, j'ai trouvé ça d'une élégance folle. C'est une métaphore intéressante de la façon dont on trouve sa place dans le monde, dans la musique. Comment va-t-on faire de la place pour tout le monde en essayant de vivre en bonne intelligence ? Ce n'est pas trop dans les priorités des gens qui nous gouvernent et qui ont nos destins en main. C'est une manière de dire : on se prend en charge, on trouve notre place en laissant les autres s'épanouir et passer de la lumière pour les plus petits, ceux qui n'ont pas eu la chance de naître au bon endroit au bon moment, de sorte qu'ils puissent pousser aussi même s'ils sont au ras du sol. J'aime beaucoup l'idée de faire un doigt d'honneur dans un gant de velours en utilisant la langue et les mots, comme dans “En Moi le Chaos”. »

Ce pouvoir magique qui lui permet de chanter dans sa langue maternelle, Yannick l'utilise sur tout l'album puisque l'intégralité des titres est écrite en français [NdlR : si l'on excepte le morceau caché à la toute fin du disque].

Un exercice qui demande une exigence particulière, aussi bien dans le choix des mots que dans leur sonorité. « Je continue de voir cette partie-là de mon métier comme de l'artisanat, comme un menuisier polirait avec son rabot par exemple. Il arrondit les angles d'un morceau de bois brut. J'ai un couplet sur un bout de papier, trois accords de guitare et je fais tourner ça dans ma cuisine ou ailleurs, de manière assez obsessionnelle pour être sûr qu'il sera bien placé en bouche. Comme une recette de cuisine avec des ingrédients bien dosés et des petits détails qui font que les gens qui sont spécialistes ou qui ont un palais un peu plus développé pourront se dire "Ah, c'est cool qu'il ait mis ce mot-là ici". J'aime bien avoir dans les textes des virages brusques. On emmène l'auditeur en terrain connu et d'un coup, avec un mot, on capte son attention quitte à ne pas le mettre à l'aise. Comme quand tu fais une blague, sur 10 personnes peut-être seules 3 vont rire. Ce sont elles avec lesquelles tu sais que tu auras des accointances, avec lesquelles tu pousseras un peu plus dans l'intimité. Or plus on est intimes, plus on est universels, on est tous fabriqués pareil les humains à peu de choses près... sauf Donald Trump. Il y a des gens qui vont être sensibles à cette vision de mélancolie joyeuse, à l'image de celle relayée par les crooners comme Dean Martin. Une manière de dire : "Les choses sont graves mais ce n'est pas grave". De la même manière que les arbres poussent en silence pour notre plus grand bien - c'est grâce à eux que l'on respire -, ils nous apportent de l'ombre dans ces étés sans fin, sans rien demander en échange. J'ai envie de voir ce métier de saltimbanque de la même manière. »

Ainsi le travail d'écriture s'apparente-il à celui d'un orfèvre qui chercherait la perfection dans la pièce qu'il est en train de façonner, ou bien encore à celui d'un ébéniste, d'un peintre, qui, à l'aide de ses outils, s'attacherait à gommer la plus petite des imperfections. Yannick est un peu de tout cela, un artisan sculpteur de mots amoureux fou de son travail, quitte à ce que l'exigence que cela requiert l'empêche de toucher un public plus large. « Je ne sais pas écrire quelque chose qui va parler à la majorité, il faut bien m'y résoudre. L'envie de faire l'Olympia et des Zénith est là mais ne gagne pas sur mon envie de communiquer de la manière la plus précise qui soit. Quand j'ai fait "Sur un Volcan", notre plus grand succès, je me suis forcé à répéter le morceau mais il a fallu néanmoins que j'y mette du sens, quelque chose de sincère, honnête et authentique. Toutes proportions gardées, quand Bashung fait "L'insouciance", je pense qu'il a cherché être le plus à nu possible, parce que les gens le méritent car ils sont intelligents et subtils. On peut très bien à la fois lire du tout venant, ce que l'on appelle des romans de gare, et être touché en plein cœur par la lecture d'un chapitre de *La Confusion des Sentiments* de Zweig, trouvé par hasard dans une bibliothèque. De toutes façons, je crois que je ne suis pas compatible avec le cynisme d'un gros vendeur. C'est compliqué de durer sans trop changer, sans trop de cadavres dans les placards. »

Beaucoup des chansons de La Maison Tellier, et particulièrement dans cet album, sont empreintes d'une certaine forme de résignation ou plutôt d'une clairvoyance objective : devant le temps qui passe, les amours déçues ou encore les illusions perdues, mais en même temps rarement départies d'un optimisme résilient. « Ça me rend un peut triste quand on me dit que les chansons sont dépressives ou au mieux mélancoliques. Est-ce que ce n'est pas ce que l'on doit faire ? On est recordman du monde des anti-dépresseurs et on est pas mal sur l'alcool non plus. “Est-ce ainsi que les hommes vivent ?” chantait Ferré. Je ne suis pas coach ni gourou, mais mon discours c'est : “De ma petite expérience de mec qui vient d'avoir cinquante balais, je peux vous dire ça, et en plus on va le mettre en musique pour que vous ayez envie le chanter sous la douche”. Pour moi les chansons, ce sont des mantras, des talismans, des amulettes plus ou moins puissantes. Si l'on peut faire des chansons qui accompagnent les gens dans certains moments de leur vie, pour moi c'est gagné. »

Cette nature, cette terre, ces arbres auxquels l'album est une ode, quoi de mieux pour les mettre en musique que le folk que l'on retrouve ici sous sa forme mexicaine avec des mariachis en guise d'hommage au groupe natif d'Arizona, Calexico. « Les mariachis sont joués par un groupe féminin incroyable, Mariachi ArrieraSomos. En fait, ça remonte au film *Paris, Texas* dans lequel à un moment Harry Dean Stanton chante une chanson traditionnelle mexicaine. On ne choisit pas mais ça m'a transpercé comme tout comme Calexico par la suite. Je trouve que c'est une musique qui traduit cette mélancolie fondamentale de la condition humaine.

« Jusqu'à la veille de l'enregistrement, l'album devait s'appeler *Folklove*, un jeu de mots sur le fait que l'on n'ait pas d'autre choix que l'amour. »

La plupart des gens vont prendre des anxiolytiques ou vont picoler pour oublier qu'ils sont mortels. La musique mexicaine, à travers notamment les mariachis, c'est une manière de mettre de la joie dans l'inexorable. Idem pour la folk celtique comme la musique irlandaise. Pour moi, les Irlandais sont les meilleurs chanteurs du monde. Autant le français est une langue facile à faire chanter, autant ici en Normandie on n'a pas un folklore qui résonne en moi, contrairement à ceux du pays Basque, de Bretagne ou de Corse par exemple, musicalement plus intéressants. Jusqu'à la veille de l'enregistrement, l'album devait s'appeler *Folklove*, un jeu de mots sur le fait que l'on n'ait pas d'autre choix que l'amour, et puis la chanson “La Timidité des Arbres” est arrivée et a un peu dévoré tout le reste. »

L'album est d'ailleurs dédié à deux artistes profondément ancrés dans leurs territoires et leurs traditions, Jean-Louis Murat et, peut-être de manière plus inattendue, Shane MacGowan, chanteur des Pogues. « À sa disparition j'ai compris ce qu'il représentait. C'était un clochard céleste comme Bukowski ou éventuellement Renaud. Quelqu'un qui brûle plus fort que les autres. »

Comme à son habitude, La Maison Tellier a fait appel à des invités comme Karen Lano, H-Burns, Louis-Jean Cormier, Artyom Minasyan au duduk mais également Ben Lanz de Beirut et The National qui assure les parties de cuivres. Des renforts qui marquent de leur empreinte les titres sur lesquels ils chantent ou jouent. « C'est le cadre que j'avais fixé pour l'album. Dans un idéal j'aurais voulu avoir un invité par morceau et qu'il chante à ma place. Mais tout ça se dilue car après la réalité nous rattrape... On a croisé Ben lorsque H-Burns a fêté ses vingt ans de carrière. Il vit en France désormais depuis 2016. Il a dû sentir le vent tourner aux États-Unis... Les parties de cuivres, composées par Léopold notre trompettiste, prennent ainsi encore plus de poids. Que ce soit lui ou Louis-Jean Cormier, ce sont des immenses stars mais ils ne prennent pas le chou alors qu'il y a plus de talent dans une seule de leurs phalanges que dans l'intégralité de la carrière de plein de chanteurs que je ne nommerai pas. Quand tu rencontres des personnes qui ont l'excellence et la bienveillance, on ne peut pas faire mieux. On en a croisé des gens incompétents et malveillants dans notre carrière, mais quand tu croises l'inverse, ce qui est vrai pour également H-Burns, Artyom ou Karen, ce n'est que du bonheur. Je crois que ça s'entend, c'est d'ailleurs un album qui a été enregistré dans une joie absolue. »

« Il faut quitter les réseaux sociaux et aller marcher en forêt, et tout ira mieux. »

La Timidité des Arbres porte un message de résistance, sans violence et sans bruit, un appel à ne pas laisser tomber, à se reconnecter. Ainsi tout ne serait pas perdu, mais que faut-il faire alors ?

« Il faut quitter les réseaux sociaux et aller marcher en forêt, et tout ira mieux. On est dans le moment de l'humanité, en France tout du moins, où l'on a jamais connu une aussi longue période de paix, de liberté et d'opulence, sans parler de prospérité. Tout est tellement facile que l'on a oublié d'être émerveillé parce que l'on a grandi avec ça et que cela paraît naturel. Si tu dézoomes un peu, il n'y a pas à aller chercher ailleurs autre chose. On a perdu de vue la cime des arbres... Regarde en l'air, même en hiver les frondaisons sont belles et ça peut suffire à remplir une vie, même si c'est un peu moralisateur à deux balles mais c'est ce que je ressens en ce moment. On a tous nos problèmes, et bien sûr que le monde est anxiogène, mais la résistance est dans le fait de se dire que ce n'est pas pour autant que vous allez me gâcher ma journée. Là c'est cool, on a passé quarante minutes à parler de musique et il fait beau, ça me suffit, ma journée est faite et je vais ne pas aller voir la dernière connerie que Trump a trouvé pour nous emmerder. Il faut gérer son empathie et la préserver pour les gens qui la méritent. »

L'origine de La Maison Tellier

Le nom du groupe rouennais a été inspiré par le titre d'une nouvelle de Guy de Maupassant, présente dans un recueil éponyme initialement publié en 1881. Elle met en scène Madame Tellier, tenancière d'une maison close à Fécamp dont la clientèle se répartit sur les différents étages en fonction de sa classe sociale. L'histoire pourrait avoir été inspirée à l'écrivain par des faits réels, les affaires d'un établissement de même nature à Vernon dans l'Eure, le Double-Quatre, étant alors très florissantes.

La Timidité des Arbres
(Messalina)

Onze titres, comme autant d'histoires ordinaires, des tranches de vies racontées avec des mots qui claquent comme des éclairs pour illuminer des existences pas toujours heureuses mais qui n'ont d'autre choix que d'être animées par l'espoir de jours meilleurs. Car on sait désormais qu'entre les arbres, il y a toujours de la lumière. Ces chants d'oiseaux qui ouvrent l'album sur “Au Vauban” ne sont-ils pas d'ailleurs un appel à lever la tête et à s'émerveiller de ce qui nous entoure alors que les mariachis (“Love Again”, “Tout le Monde”) font, en musique, un pied de nied à la mort ? Les arrangements, notamment par une mise en valeur remarquable des cuivres (“Damoclès”, “La Timidité des Arbres”), sont à la hauteur de la poésie qui transpire par tous les pores de cet album qui, écoute après écoute, dévoilera toute sa beauté, et sans doute son intemporalité.

Cleo T.

De l'Autre Côté du Miroir

Entrevue : Julien Naït-Bouda - Photos :GlitzMedia / Thomas Bader

Artiste unique et originale en son genre, Cleo T. mène depuis une quinzaine d'années une carrière à la croisée des mondes musicaux, des arts et des époques. A l'aboutissement d'une musique néo-classique aux reliefs ambient mêlant tradition et modernité selon une formule épurée piano-voix, son geste créatif suspend le temps avec un objectif précis, faire du présent une matrice existentielle.

Il y a des parcours musicaux qui après un bref aperçu sur Wikipédia impressionnent plus que d'autres par leurs pérégrinations et les collaborations qui en découlent. C'est le cas pour Cleo T., Clémence Léauté au civil, qui se révéla au plus grand nombre après un premier disque enregistré en 2014, *Songs of Gold & Shadow*, sous la houlette de John Parish, producteur britannique bien connu des amateurs de PJ Harvey. Suivront bien d'autres disques et rencontres avec d'autres noms prestigieux de la musique, comme en 2023 avec Alex Somers, producteur des Islandais Sigur Ros, avec qui elle réalisera un disque aux effluves Lynchéenes, *How Do you Find your Way in the Dark ?* ou encore en se liant d'amitié à Robert Wyatt avec qui elle entretenu une longue relation épistolaire. Des expériences multiples et diverses qui auront construit artistiquement Clémence, la faisant quitter progressivement le rock indé et la musique de cabaret pour l'emmener vers d'autres esthétiques et techniques musicales. « Depuis sept, huit ans, je me suis recentrée sur le piano et la voix avec un dispositif amplifié pour ainsi aller vers que l'on peut appeler un monde intérieur. Cela s'est ainsi manifesté par un retour à la campagne en Charente, loin des villes, en délaissant un peu le monde extérieur après des années à avoir tourné. »

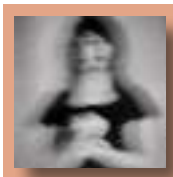
« La musique est rapport au temps et ce rapport au temps est intimement lié à l'espace. »

Un monde intérieur dans lequel cette femme trouve désormais une source d'inspiration à la base d'une nouvelle vie et d'une nouvelle manière d'envisager la musique comme le confirme cette dernière : « Ma façon de voir la musique s'est transformée et s'appuie désormais de plus en plus sur l'espace. La musique est rapport au temps et ce rapport au temps est intimement lié à l'espace. Les espaces sont aujourd'hui comprimés notamment avec les réseaux sociaux et le rapport à la musique, à l'art, s'en ressent. Nous sommes dans une ère de sollicitation permanente, par le son, l'image, on scrolle des heures sur notre téléphone sans savoir vraiment ce que l'on a vu durant tout ce temps. Dans mon nouvel environnement, il y a un rapport au silence qui m'inspire, à savoir dans la manière d'être dans le présent et, de fait, de comment on habite un espace. Il s'agit de pouvoir se reconnecter à soi, aux choses. Dans cette situation d'isolement que j'ai choisie, il y a un autre rapport au vivant et les choses se remettent en place naturellement. C'est dans cet état que j'ai décidé d'utiliser la musique dans sa capacité à nous rendre présents. C'est une expérience du temps qui se traverse. »

Une expérience totale du réel qui se corrèle également à un lieu, La Madeleine, un ancien prieuré qu'elle a transformé en résidence d'artistes et studio d'enregistrement. Un endroit idoine pour le geste artistique de Cleo T. de par son acoustique si particulière : « Ce qui m'inté-resse dans le rapport à la résonnance, la réverbération, l'écho, c'est qu'on entend l'espace et que ce dernier devient habité et qu'il se multiplie. On comprend ainsi qu'il y a physiquement différents champs de perception. Le travail que j'ai fait sur la voix lyrique est né de là. Mon outil en tant que chanteuse c'est mon corps et je me suis alors dit qu'il y avait sûrement des espaces de résonnance à l'intérieur de moi. C'est ainsi le chemin du chant lyrique d'aller amplifier et faire vibrer des résonnateurs à l'intérieur de soi. À titre d'exemple le soprane sort par la fontanelle et il y a une connexion qui se fait avec un espace supérieur, de l'ordre du spirituel qui est contenu en nous. »

Une dimension acoustique idéale donc afin d'interagir avec un monde de l'ordre de l'indicible et ainsi faire résonner des fréquences inhérentes au solfège sacré, qui selon ce dernier soulage la douleur à 174 Hz ou encore regénère les tissus à 285 Hz. L'énergie vibratoire est-elle donc au centre du geste musical de Cleo T. ? Réponse de l'intéressée : « N'ayant pas de formation au solfège ou autre j'ai un rapport assez poétique avec la musique. Cette science de la fréquence sonore m'était encore étrangère il y a quelques années jusqu'à ce que l'on me demande après des concerts si je travaillais sur des musiques de fréquence. Je m'y suis alors intéressée et j'ai découvert que j'avais un album entier fait en sol mineur. Pourquoi travailler sur cette harmonie ? Car l'endroit par où passe la voix métaphysique de la soprane se fait essentiellement par cette note. C'est une manière de quitter la terre. Je crois fortement que la musique guérit et qu'ouvrir des espaces de musique qui permettent de regarder à l'intérieur de soi est un geste de guérison. »

Clémence est donc une artiste qui construit son rapport au réel dans l'indicible et à fortiori dans une pensée proche de l'animisme : « Je crois vraiment aux forces de l'invisible, aux Kamis comme on dit au Japon, qu'il s'agisse des esprits du vent, de la forêt, etc. Mon fils dit des animaux qu'ils sont des personnes naturelles. Écologiquement, il y a cette idée, les arbres sont des entités vivantes, rien de magique ne réside là-dedans. Dans son film *Huit et Demi*, Fellini faisait dire à l'un de ses personnages : « Je n'ai plus d'inspiration, seulement des souvenirs ». Je me retrouve dans cette phrase, à savoir que je n'ai pas d'inspiration mais qu'une contemplation. Quand je regarde la mer, la forêt, cela convoque quelque chose. J'ai dans mon dernier disque utilisé cet espace de la forêt aussi selon cette traduction qui en est faite dans *La Divine Comédie* où au début de cette œuvre, Dante traverse une forêt obscure car la voie droite était perdue. On revient donc à cette idée de traverser l'obscurité pour ensuite trouver la lumière. »



Des Forêts et des Rêves
(Moonflowers / Budde music)

Un titre et une première émanation visuelle évidente, celle d'un Sycamore à la danse flottante, comme s'il était dirigé par une force supérieure, avant que s'ouvre derrière lui un passage vers une autre dimension. La parabole avec David Lynch semble évidente pour celle qui a déjà rendu hommage au maitre du cinéma surréaliste paraphrasant son œuvre *Wild at Heart* sur son disque *How do you find your way in the Dark ?* Clémence poursuit ainsi sa quête intérieure sur ce nouveau disque touché par l'indicible, qui en son geste pourrait presque être assimilé à une invocation appelant les forces de l'invisible à se révéler. Une sensation qui se révèle dès l'introduction de l'album, “Jadis”, et son piano qui étire un mouvement musical ascensionnel. De la terre au ciel, le corps se fait alors union dans une connexion au vivant presque immatérielle. Le chant devient ainsi une ouverture et un nouveau monde s'ouvre dans une brèche apparue soudainement dans le présent, « Mon corps fait continent ». Solennelles et éthérées dans leur résonnance, les vocalises de la chanteuse soprano se font comme des appels à la suivre dans une réalité transfigurée. Vent, chant d'oiseau, écoulement d'un ruisseau, il y a au demeurant dans ce disque une sensibilité naturaliste, contre-point organique à une couverture musicale qui dans son traitement et les textures épousées se rappelle à un onirisme non feint. À la croisée de l'ambient et de la musique classique contemporaine, Cleo T. fige sa musique dans un espace où le temps semble s'être définitivement arrêté.

Rock'n'roll Will Never Die

Entrevue : Pierre-Arnaud Jonard - Photos : MarinDod

Après un superbe Nasty Habits en 2021 les Bretons de Komodor nous offrent aujourd'hui un tout aussi réussi Time and Space. Un album qui marie rock 70s et élans glam pour notre plus grand bonheur. Komodor ou le futur du rock.

En pleine période Covid, il y a cinq ans déjà, les Bretons de Komodor posaient une petite bombe rock'n'roll : un *Nasty Habits* impérial, qui montrait que, contrairement à ce que disait Jim Morrison dès 1970, le rock'n'roll n'était pas mort. Cinq années, c'est long dans l'industrie musicale et l'on commençait à se demander quand le groupe douarneniste allait enfin nous gratifier d'une suite à ce premier opus.

« Komodrag est un projet qui a pris de l'ampleur alors qu'il avait démarré en grande partie pour s'amuser. »

Heureusement, le combo ne s'était pas perdu en route. Après avoir sympathisé avec Moundrag, leurs voisins de Paimpol, les deux formations s'étaient lancées dans l'aventure incroyable de Komodrag and the Mounodor, rencontre au sommet des deux groupes pour une fusion entre rock 70s et envolées prog. Un projet qui a été une vraie réussite et a connu un tel succès qu'il les a menés jusqu'au Hellfest ou aux Vieilles Charrues.

Revers de la médaille, Komodor avait pris du retard pour son redémarrage. « La tournée Komodrag a été longue et s'est étendue sur des années. Ce projet a mieux marché que notre premier album. On avait bien évidemment toujours l'envie de sortir un deuxième disque, mais cela a pris plus de temps que si nous n'avions pas été embarqués là-dedans. Komodrag est un projet qui a pris de l'ampleur alors qu'il avait démarré en grande partie pour s'amuser. Par ailleurs, pour cet album, on partait d'une feuille blanche, donc cela a été plus long à réaliser, alors que pour le premier, les titres avaient été rodés sur scène. Artistiquement, il y avait aussi l'envie de ne pas refaire le même album. »

Avec classe et brio, Komodor rallume dans l'Hexagone la flamme du rock'n'roll high energy, celle qui a démarré avec le MC5, à la fin des 60s, puis s'est ensuite développée avec Radio Birdman et a produit plus récemment des groupes flamboyants et indispensables comme les Suédois d'Hellacopters ou les Norvégiens de Turbonegro. Komodor est l'héritier de tout cela mais pas que, et leur nouvel opus possède ainsi un délicieux côté glam inédit dans leur style musical. « On a essayé d'épurer au maximum les morceaux pour cet album. On voulait faire des titres qui possèdent un petit côté accrocheur. Nous avions envie de produire des morceaux carrés, le style de titres que les gens aient envie de reprendre tous ensemble dans un stade. Nous avons voulu aller vers quelque chose d'un peu glam à la T-Rex, Sweet ou Slade. On pourrait, en schématisant, dire que nous avons un côté plus british que Komodrag qui sonne lui, davantage US. Au tout début du groupe, nous penchions vers le stoner, à vouloir jouer fort avec de gros riffs mais nous nous sommes très vite éloignés de cela. Pour ce nouvel album, nous avons passé du temps à travailler les arrangements et, tout en étant attentifs à cela, nous avons dans le même temps voulu faire des choses qui ne soient pas trop complexes, pour pouvoir les reproduire en live. En fait pour ce disque nous avons fait les choses sans nous poser de limites et c'est une bonne façon de faire. »

La musique, comme on le sait, est fruit du lieu où elle nait. Dans les années 80, il est assez logique que la belle vague garage française menée par Fixed Up ou les Roadrunners se soit développée dans un port comme le Havre. Aujourd'hui, il n'y a rien d'étonnant au fait que le rock de Komodor provienne d'une ville comme Douarnenez, cité qui a enfanté dans le passé des combos comme Tobaboots, The Octopus, Red Goes Black ou encore Billy Bullock and the Broken Teeth et qui, aujourd'hui, nous offre, outre Komodor les excellents Mansion's Cellar. Une réputation d'effervescence musicale qui avait valu à la ville portuaire le surnom de Manchester Breton. Il faut dire que musique et culture ouvrière ont toujours fait bon ménage et Douarnenez à cet égard est bien lotie, elle qui élisait dès 1921 un maire communiste. « Il y a une énorme culture rock en Bretagne particulièrement à Douarnenez. Il se passe énormément de choses dans notre région. On a grandi entourés de musiques. Aujourd'hui encore il y a de nombreux groupes rock et garage à Douarnenez tout comme des groupes punk. Nous avons une très belle scène dans notre ville, vivante et active. »

Mais si la culture rock vit encore à Douarnenez, elle n'est malheureusement plus trop développée dans l'Hexagone. Ainsi, est-ce que Komodor a des envies d'ailleurs et de jouer davantage hors de nos frontières ? « Nous avons déjà joué à l'étranger, notamment en Espagne où cela a très bien marché. Aujourd'hui pour le nouvel album nous avons pas mal de dates en France du fait du succès de Komodrag et c'est quelque chose de très positif. On a démarré la tournée en février avec notamment plusieurs dates en Bretagne On va jouer en France tout comme à l'étranger. On fera notamment le Desert Fest à Londres mi-mai. C'est vrai qu'il est peut-être difficile d'être un groupe de rock en France mais on sent qu'il y a quand même de la demande. Et c'est cool. »

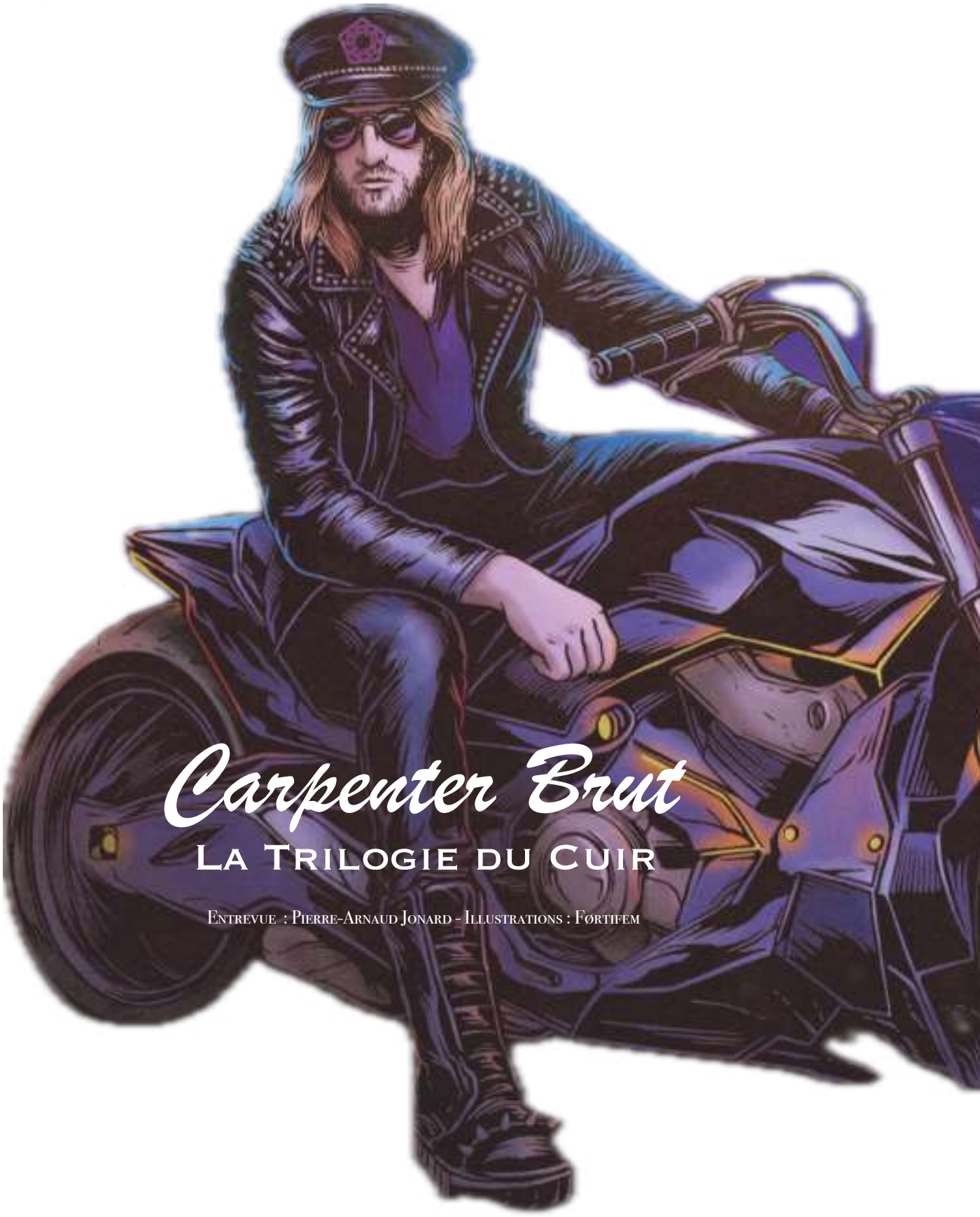
Komodor est là pour secouer le cocotier et pour prouver que, oui, il y a de la place pour le rock en France, que les musiques urbaines n'ont pas encore tout squatté. « Les festivals programmaient de moins en moins de rock ces dernières années mais cela revient, peu à peu. Après, l'impact que tu vas avoir de jouer dans tel ou tel festival sera différent d'un endroit à l'autre. Notre prestation au Hellfest avec Komodrag a eu plus d'impact par exemple que celle aux Vieilles Charrues où nous jouions pourtant devant plus de monde. Mais le Hellfest est un festival où le public possède les codes du rock. On avait fait le concert d'ouverture de la Valley [NdlR : la scène stoner du Hellfest] et c'était plein de monde. »

Aujourd'hui Komodor prouve avec ce disque fort réussi et la tournée qui l'accompagne qu'il y a effectivement de la place pour une belle scène rock en France. Il enfonce le clou en changeant de label et en signant pour ce nouvel opus chez un label français. « Nous étions sur un label hollandais pour le premier album, un label qui était orienté metal. Là, nous avons signé chez Riptide Records qui était plutôt électro à la base mais veut aujourd'hui faire une niche avec des groupes de rock. Ils ont d'autres groupes français comme Edgär, After Geography ou Ditter. »

Time and Space (Riptide Records)

Deuxième album du groupe de Douarnenez, *Time and Space* est une incontestable réussite. Le premier disque du combo nous avait enchantés, avec ce mélange de classic rock et de rock high energy à la Datsuns ou Hellacopters. Komodor aurait pu poursuivre dans la même voie et nous aurions été ravis, mais les Bretons ont eu l'intelligence de rajouter une palette glam à leur univers qui rend le disque encore plus intéressant. Il plane même sur certains morceaux l'ombre enchanteresse de Marc Bolan. Cet album est un vrai bonheur pour tout amateur de rock car Komodor y puise ce qu'il a produit de meilleur pour nous en offrir une relecture qu'il s'approprie avec grâce et élégance. Un combo qui a toutes les cartes en main pour devenir un futur très grand groupe.

Photo : Ivan Garand



Carpenter Brut

La Trilogie du Cuir

Entrevue : Pierre-Arnaud Jonard - Illustrations : Førtifem

Après les deux fabuleux premiers chapitres, Carpenter Brut conclut avec Leather Temple, un superbe troisième et dernier volet, une trilogie - Leather - qui restera à jamais dans les annales.

Star de la synthwave, Carpenter Brut est devenu en moins de dix ans l'un des artistes français les plus connus hors de nos frontières. Après *Leather Teeth* en 2018 puis *Leather Terror* en 2022, *Leather Temple*, sorti en février dernier, vient donc compléter de la plus belle des manières qui soit sa trilogie de cuir.

L'histoire de Bret Halford, le héros qu'il a imaginé et mis en scène, arrive donc à son terme. Après un premier épisode qui le voyait évoluer dans un univers très college US avec pom-pom girls et football américain, puis un second qui nous rappelait les grandes heures des slashers à la *Vendredi 13*, le troisième et dernier chapitre évolue quant à lui dans des atmosphères propres à la science-fiction. Carpenter Brut avait-il tous les scénarios en tête lorsque l'aventure a commencé ? « Je savais qu'il y aurait à un moment un album que j'inscrirai dans l'univers de *Blade Runner*. En 2018, j'ai en tête les deux premiers volumes et je sais déjà que le premier sera glam du fait de l'univers dans lequel évolue le héros et le second plus metal, car Bret sera plus énervé. J'avais quelque part en moi l'idée que le dernier opus se déroulerait dans le futur et serait musicalement plus électro. J'ai écrit pour cet album des titres courts en partie parce que les morceaux sont instrumentaux et pour que l'auditeur ne s'ennuie pas. Il n'y a pas de chant dans cet album car les featurings, c'est malheureusement toujours un peu compliqué. Un chanteur peut ne pas t'envoyer le chant à temps et cela te met une énorme pression au moment où tu veux finaliser l'album si tu n'as pas ta piste au moment voulu. Et puis, en plus, je voulais pour ce disque un album sans concession et qui soit speed. »

Speed, ce nouvel opus l'est incontestablement car Carpenter Brut a écrit avec cet album un disque imparable fait pour être écouté à fond en voiture sur l'autoroute avec des images qui défilent en accéléré dans notre cerveau.

« Je ne fais pas de politique, c'est le hobby des gens qui n'en ont pas. »

« Aujourd'hui, je réussis à faire techniquement ce que j'avais envie de faire à mes débuts. J'aimerais réaliser des trucs à la Chemical Brothers mais je n'ai pas les codes pour cela. Pour le décorum, chaque morceau de chacun des disques de la trilogie correspond à ce qui pourrait être une scène de film. Je voulais une thématique entre *Blade Runner* et *Mad Max* pour celui-là. *Blade Runner*, c'est vraiment le film ultime, il y a absolument tout dans ce long-métrage. Le titre du roman de Philip K Dick, *Les Androïdes Rêvent-ils de Moutons Électriques ?* est absolument fabuleux. La vision de cet auteur est prémonitoire de tout ce qui est en train de se passer aujourd'hui. La SF me fascine davantage que le moyen-âge, même si je reconnais que cette époque peut, elle aussi, être passionnante. »

Le futur qu'imagine Carpenter Brut est effectivement déjà présent avec notamment ce personnage du méchant Iron Tusk qui a évidemment tous les traits d'un Elon Musk. « Je ne fais pas de politique, c'est le hobby des gens qui n'en ont pas. Mais je me suis bien sûr inspiré de Musk pour le personnage de Tusk. L'histoire que raconte l'album c'est celle de l'Humanité. Il y aura toujours des guerres. »

Même si l'univers de ce disque, comme la musique qui l'accompagne, est résolument avant-gardiste, Carpenter Brut ne voit pas le futur comme la panacée, notamment en ce qui concerne les supports musicaux. « Aujourd'hui, tout passe par ton téléphone. Je trouve cela beaucoup plus excitant d'écouter un vinyle que de la musique sur son téléphone. C'est cool de se poser et d'écouter un disque. Je trouve que le format physique est quelque chose d'important, de beau. Quand tu vas à Tower Records au Japon, tu as huit étages de CD et de vinyles. C'est fabuleux. »

Avec cet album, Carpenter Brut va sans doute asseoir encore davantage son statut de star mondiale, lui qui a été il y a presque dix ans déjà le musicien français qui tournait le plus dans le monde. « En 2018, j'étais l'artiste français qui a le plus tourné à travers la planète. BFM avait fait le top 10 des artistes français à avoir le plus arpenté le globe cette année-là, mais ne me citait pas. C'était, il faut bien l'avouer, un peu énervant. On disait numéro 3 machin, numéro 5 machine mais pas numéro 1 Carpenter Brut. En 2022 j'ai un peu moins tourné. Si j'enchaine trop, la composition vient moins rapidement. Il faut se laisser du temps. Je savais que le concert à l'Olympia cette année serait complet mais je ne pensais pas aussi vite [NdlR : un Zénith est déjà programmé pour mars 2027]. Il l'a été juste par rapport à mon nom car l'album n'était pas encore sorti quand nous avons annoncé la date. Cela fait bien évidemment plaisir. »

Super star, Carpenter Brut peut donc jouer partout même si l'artiste préfère les scènes du type Hellfest aux festivals plus grand public. « Dans ces festivals, c'est parfois un peu difficile. Cela ne me dérange pas que des gens passent une tête pour voir un peu de ton set avant de passer à autre chose et d'aller écouter un autre artiste. C'est le propre du festival, mais parfois les conditions ne sont pas top et il y a un manque de curiosité. J'ai vu une fois le groupe metal portugais numéro un dans son pays, Moonspell, dans une fête de village : il y avait 5000 personnes. Les petits vieux, les familles regardaient ça. Cela n'arriverait malheureusement jamais en France. Ici j'aime bien jouer dans les festivals metal car cette scène m'a ouvert grand les bras alors même que je n'en fais pas. Je fais de l'électro. Je peux faire un morceau inspiré par Hatebreed mais ce ne sera jamais du Hatebreed. »

Dans cette nouvelle conquête du monde, le musicien a démarré sa tournée européenne *The End Complete* qui se déclinera en *Conflict : Leather Tour* pour l'Amérique du Nord où l'artiste tournera en co-plateau avec les excellents Health. « Je suis pote avec le manager de Perturbator qui est aussi celui de Health pour l'Europe. Le bassiste de Health m'a vu une fois en concert à Las Vegas. On a un peu le même statut, eux et moi, aux States. On va faire une grosse tournée là-bas ensemble. »

Et après cela ? La trilogie aura-t-elle une suite un jour ? « Non. Je vais vraiment l'arrêter là. Je ne vais pas faire comme à Hollywood des suites dont personne n'a rien à foutre. »

Leather Temple

(No Quarter Prod / Virgin Records)

Après un *Leather Teeth* aux relents glam et un *Leather Terror* plus violent et assez orienté metal, l'artiste conclut sa trilogie avec un album plutôt electro. La synthwave que produit le musicien depuis ses débuts est particulièrement excitante et ce disque est en une nouvelle fois la parfaite illustration. On est embarqué dès les premières notes dans l'univers fantastique de Carpenter Brut qui réussit à offrir ici l'album de synthwave quasi parfait. Cet opus est une merveille faite pour être écoutée sur l'autoroute en voyant défiler les paysages autour de soi. Un grand disque qui montre toute l'étendue d'un artiste unique qui semble ici au sommet de sa créativité. Cette trilogie *Leather* restera pour l'éternité.

La Chevauchée Sauvage

Entrevue et Photos : Christophe Crénel

Comment signer des mélodies pop qui touchent au cœur sans renier son ADN rock ? C'est le défi relevé par le deuxième album de Bandit Bandit qui chevauche avec fougue sur de nouvelles terres. Histoire d'une cavalcade épique entre rock plombé et chanson française qui a trouvé le ton juste dans l'adversité.

Qu'est-ce que le titre de l'album Cavalcades évoque pour vous ?

Maeva : En faisant le tour des thématiques abordées sur le disque, j'ai eu l'impression d'une grande chevauchée incontrôlée qui correspond bien à ces 10 dernières années, depuis que l'on s'est rencontrés avec Hugo. Avec des très hauts et des très bas.

Hugo : Quand Maëva m'a parlé du mot "Cavalcades", j'ai tout de suite vu la chevauchée un peu lyrique qui correspondait à ce coup d'œil dans le rétroviseur sur nos aventures.

C'était agité pour le groupe ou bien dans votre relation à tous les deux ?

Maeva : C'est la vie qui est un foutu rodéo ! Ce n'est pas que nous, c'est vraiment ce qu'ont été ces dix années passées ensemble.

Il y a 2 ou 3 ans, votre couple se séparait et on sait que les groupes survivent rarement à une rupture. Par quel miracle Bandit Bandit existe encore ?

Hugo : Ça a été très compliqué. C'est arrivé avant la sortie du premier album il y a un peu plus de 3 ans. Heureusement qu'il y a eu une pause sur les dates, on a pu prendre de la distance. En ce qui me concerne, je n'avais pas envie de tout perdre. Je ne voulais pas en plus perdre notre groupe.

Bandit Bandit a failli s'arrêter ?

Maeva : Jamais vraiment.

Hugo : De mon côté, il y a eu des moments très durs et je me suis forcément posé cette question. Mais on a réappris à dialoguer, à se parler. On s'est beaucoup aimés, ça a duré sept ans. On a vécu beaucoup de choses. Ça aurait été tellement dommage de tout arrêter, de ne plus jamais se parler. En tout cas, la tournée de l'album *11:11* nous a fait du bien. On a retrouvé des liens forts. Et on a cicatrisé en trouvant aussi l'amour chacun de notre côté. Et puis on a cette chance incroyable de partager la musique. Et, du coup, on dialogue en musique, comme à nos débuts.

Vous avez scellé un pacte artistique qui prend une jolie tournure sur l'album avec notamment le dernier morceau "Pour Toi".

Hugo : C'est un titre que j'ai écrit d'une traite la semaine où Maëva m'a quitté. Je cherchais naïvement à vouloir la récupérer avec un texte. J'ai vu trop de films peut-être. (Sourires) En fait, c'est le titre le plus ancien de cet album. Maeva l'a adoré. Je ne voulais surtout pas le retoucher. En fait, ce que l'on dit, c'est qu'on s'est déjà retrouvés. Il n'y a plus d'animosité à ce niveau-là. Aujourd'hui, je vois ce titre comme une vieille photographie à un moment où j'étais dans le mal-être le plus total. Et que je regarde à présent avec douceur.

Bandit Bandit réussit plus que jamais à marier rock et chanson française. Est-ce que c'était un choix conscient depuis le début ?

Maeva : Ça s'est imposé à nous parce que ça correspond à nos cultures respectives. Hugo c'était le rock et moi la chanson française. Il y a des vidéos où je chante du Édith Piaf à 4 ou 5 ans. Et, à 10 ans, j'étais le genre de gamine à être bouleversée par les textes de Jacques Brel. Récemment, je me refaisais l'intégrale de Barbara. Il ne faisait pas beau, j'avais envie de me tuer, donc ça allait très bien. (Sourires) Bandit Bandit, c'est vraiment la rencontre parfaite entre nos deux univers.

Hugo : Dès le début, on voulait ce mélange entre chanson française et stoner. Ça a évolué bien sûr avec plus de place pour le rock au sens large, mais, pour nous, ce n'est pas mélanger, c'est juste faire du Bandit Bandit ! C'est peut-être ça notre singularité. Et puis il y a toujours eu cette envie de faire des textes en français. La chanson doit d'abord sonner juste avec un piano ou une guitare folk. Et ensuite, on rajoute le costard avec la guitare électrique et la fuzz.

Je n'y aurais pas forcément pensé mais vous parlez de Daho comme d'une forme de parrain.

Maeva : Tellement de classe dans un seul être humain... On l'a vu en concert aux Arènes de Nîmes en 2024. On a fait un festival avec lui, le Festival des Sœurs Jumelles [NdlR : à Rochefort], je crois. On l'avait surtout découvert en tant que réalisateur et compositeur sur l'album qu'il a fait avec Birkin que l'on avait adoré. Et puis après, forcément, on connaît un peu les classiques de Daho, mais quand on l'a vu en concert, ça a été une claque monumentale. J'ai trouvé ça d'une finesse et d'une intelligence folle.

Vous êtes un peu plus désinhibés quand même.

Maeva : Plus sauvages sans doute. On n'a jamais franchement été dans la demi-mesure avec Hugo, que ce soit dans nos vies et dans la façon dont on aborde tout simplement le fait d'être des humains. Je crois que l'on est des personnes franches et entières. Le côté timoré nous parle peu. On vit, on aime en très grand, on souffre en très grand aussi et je crois que l'on s'ennuie un peu quand les choses sont tièdes.

Hugo : Pur et dur tout en ayant une forme d'ouverture musicale, c'est Bandit Bandit. Et c'est ce que l'on voulait raconter dès les dix premières secondes de l'album. Le morceau "Rien Attendre" commence par un énorme riff de guitare pour se poser directement après sur quelque chose de plus doux.

Comment est né le nouvel album ?

Hugo : Les chansons que l'on a écrites avec Maëva sont nées d'abord dans mon petit appart à Lyon. Que ce soit pour la musique et les textes, on évoquait un sujet et on écrivait à quatre mains. Je pense notamment à "Idole". Et puis, on allait à La Rochelle, chez Lionnel Buzac, pour écrire à trois.

Maeva : Lionel qui avait déjà réalisé nos deux premiers EPs a travaillé cette fois aussi sur la composition.

Hugo : Ça a vraiment chamboulé notre façon de fonctionner, nos habitudes et ça nous a fait un bien fou. On s'est amusés et on a gardé ce que l'on préférait. On ne s'est pas dit : « Tiens, ce serait bien de faire un titre qui ressemble un peu à ça ou ça. »

Maeva : Justement, je me souviens très bien du premier jour où l'on est arrivés en studio. On a travaillé un titre en ayant en tête la production de St Vincent. Et, au final, c'est un titre que l'on n'a pas du tout gardé. On a rapidement compris que si on se mettait en tête une référence précise, ça allait nous sortir de cette énergie créatrice et nous brider. On a juste branché les instruments et appuyer sur "ON" de partout pour voir ce qui en sortirait.

Hugo : À L'écoute, j'ai l'impression d'un album qui sonne un peu 90s à la Smashing Pumpkins ou Pixies. Mais on ne s'est pas dit qu'on allait aller vers ce truc-là. Ça s'est fait naturellement avec le son et la production.

Il y a un groupe des 90s que vous ne citez pas et qui est peut-être un joli cousin, c'est Garbage avec la sensualité rebelle de Shirley Manson qui côtoie les productions grunge de Butch Vig.

Maeva : On adore !

Hugo : C'est marrant parce que ça fait deux personnes qui nous disent ça en l'espace de deux interviews...

Maeva : C'est un super compliment, sachant que des femmes dans les années 90 qui faisaient du rock, il n'y en avait pas 850 non plus. Shirley Manson, forcément, c'est un modèle, classe, hyper brute et sans concession.

Le nouvel album parle beaucoup de toi, Maeva, de ton hypersensibilité et de ton point de vue aussi sur la féminité. Qu'est ce qui s'est révélé en toi ces dernières années ?

Maeva : Déjà, j'ai commencé à faire la paix avec mon corps, ce qui n'est quand même pas rien. Il y a forcément encore des jours où je me regarde et je me trouve infâme et j'ai envie de me jeter. (Sourires) Ensuite, il y a eu les grandes angoisses. Tu as trente ans, tu es une femme artiste, il y a toujours cette idée de péremption pour les femmes. Est-ce que je vais rester désirable ? Puis la maternité aussi. Bref, plein de choses qui s'imbriquent les unes aux autres et qui me font faire d'énormes crises d'angoisse. J'ai l'impression en tout cas que pour cet album-là, j'ai été beaucoup plus frontale, pas de figure de style ou du moins très peu. Le texte est plus assumé et peut-être moins pudique.

C'est le cas notamment sur "Opaline" où tu évoques ton avortement.

Maeva : Sur "Opaline" et dans le texte "Les Chambres Fermées" qui se trouve dans le recueil de poésie que j'ai écrit l'été dernier. Les deux se font écho. Effectivement, c'était en 2024 et ça n'a pas été une mince affaire à vivre. Je suis montée sur scène deux jours après mon avortement et c'était la guerre, mais ça s'est fait. On a annulé la date suivante... Bref, j'ai eu envie, effectivement, d'aborder le sujet de la manière la plus sincère possible pour moi et pour les autres, et d'arrêter de me cacher derrière des métaphores.

De ce que vous vivez, quelle est l'évolution des rapports hommes-femmes, puisque c'est quand même un sujet central ?

Maeva : Je crois que l'on a la chance d'être entourés par des personnes qui se questionnent réellement sur ces sujets-là et qui essaient au jour le jour de déconstruire, parce que je crois qu'en tant que femme aussi, on essaie de se déconstruire.

On parle rarement de la déconstruction pour les femmes.

Maeva : Je me rappelle avoir été quasi misogyne quand j'étais adolescente, très dure avec les femmes. Je ne traînais qu'avec des hommes. On est du sud de la France, donc ça n'a pas aidé. Bien évidemment que je déconstruis déjà mon rapport amoureux, mon rapport dans l'amitié et comment est-ce que l'on se situe les uns les autres.

Hugo : Je ne sais pas si ça se transmet dans les textes, mais disons que c'est un truc de tous les jours. On a la chance que nos amis et nos proches dans ce métier se posent eux aussi la question et donc il y a de la bienveillance sur ce sujet.

Maeva : En tout cas, quand je vois aujourd'hui toutes les politiques qui se mettent en place et qu'il y a encore des gens en Europe qui votent contre l'accès à l'avortement libre pour toutes les femmes, je me dis qu'on n'est pas tout à fait sortis des ronces.

Justement, comment traversez-vous cette époque de tous les dangers et quelle place tient Bandit Bandit et la musique dans cet environnement ?

Hugo : Moi, je suis obligé de faire l'autruche parfois, de tout couper et de rester dans ma bulle, me soucier uniquement de mes proches. Toujours est-il qu'on arrive à un moment charnière qui me donne envie de plus m'impliquer. Non pas que l'on n'ait jamais été pas politiques, mais là, ça devient grave, il faut se réveiller. C'est fou de régresser autant. Je me rappelle que l'on avait eu cette discussion en se disant : « La nouvelle génération, c'est l'avenir », mais pas du tout. C'est hyper déprimant. À ma petite échelle, à notre petite échelle, je n'ai pas envie de me taire et de porter ce message lors de nos prochains concerts parce que je sais que, dans le groupe, on est tous d'accord sur le sujet.

Maeva : Moi, je pars parfois me cacher dans la forêt de Fontainebleau, dans une petite maison pour ne rien voir, que la forêt, mes chats et mon amoureux. C'est effectivement très anxiogène. Mais pour autant, quand je vois, par exemple, l'Espagne ou le Portugal qui décident de botter le cul aux extrêmes, je me dis que l'humain est capable du pire comme du meilleur. Malheureusement, dès que je prends ce foutu téléphone, il n'y a que le pire et je vois la façon dont les médias matraquent ces informations et comment les gens les reçoivent. Il y a quelque chose qui va finir par exploser ou imploser, on ne sait pas trop dans quel sens. Mais, c'est sans doute mon côté rêveuse, je crois au fait que l'humain puisse faire jaillir de la lumière de ces grandes zones d'ombres. Peut-être qu'un jour, j'aurais envie d'être maman et j'ai envie de croire au fait que ce petit humain pourra lui aussi vivre dans un monde un peu meilleur.

Ce que la Nuit ne Dit pas

Il y a bien longtemps, Maeva Nicolas écrivait dans son blog pour parler des artistes qu'elle aimait. Puis est venu le temps de l'écriture de textes pour Bandit Bandit. Mais ses mots trouvent encore une autre dimension dans ce recueil en prose qui confirme un authentique talent poétique. Fluide et bouleversant est ce récit d'un voyage au bout de la nuit. Loin d'un exercice égotique ou thérapeutique (il l'est peut-être aussi), ce recueil en prose est un petit bijou qui, en une vingtaine de poèmes, nous dit beaucoup sur sa part d'ombre, sa mélancolie comme diraient les romantiques. Le recueil écrit l'été dernier après un séjour d'ermite dans son village du sud lui permet de faire avec force et douceur le récit de ses passages à vide mortifères, ceux que l'on cache, la rage et la force de vie qui l'en a provisoirement sorti, avant le chemin vers l'apaisement. Et on ne peut être qu'ému de voir ce papillon de nuit se décidant enfin à déployer ses ailes en livrant ses secrets.

Disponible sur https://www.banditbanditband.com/cavalcadesrecueil/

MORE
WOMEN IN
STAGE

Edgär

Melody Makers

Entrevue : Xavier-A. Martin - Photo : Nicolas Burlot

Avec Behind the Wall, son troisième album, le duo picard offre un disque qui pourrait rendre envieux le gratin du rock anglais, le même qui fait le haut de l'affiche des plus grands festivals. À partir d'une maîtrise et d'une habileté assez sidérantes à jongler avec gimmicks et mélodies, les deux compères délivrent une véritable masterclass de composition musicale, inspirée du meilleur de la scène outre-Manche, du post-punk à la brit pop.

« Avec Ronan [Mézières], on s'est rencontrés quand faire des concerts dans les bars c'était encore à la mode et que l'on avait encore le droit. On avait chacun un groupe et l'on faisait des co-plateaux dans les bars amiénois. Je me suis assez rendu compte très vite que ce qu'il faisait était bien mieux et qu'il fallait que je m'acoquine avec lui. Je suis allé le voir un peu au culot comme je le fais toujours. Il m'a dit : "Avant même de penser faire un groupe ensemble tu vas déjà me payer une bière et on va voir si on s'entend bien". » explique Antoine Brun.

L'histoire d'Edgär commence ainsi, dans l'effervescence aujourd'hui quelque peu éteinte d'une scène rock locale foisonnante tournant autour de lieux de spectacles dont le sémaphore est alors (et toujours) La Lune des Pirates, la SMAC locale. Si à l'époque Reims se tourne vers l'electro, Amiens prend résolument le virage rock. La mode en France est alors aux bébés rockers mais la proximité de l'Angleterre fait que les groupes locaux ont vite fait de goulument absorber tout ce qui vient d'outre-Manche avant de le recracher, souvent avec talent, dans la noirceur et la moiteur d'une arrière-salle de bar.

Quelques années plus tard, en 2017, Edgär sort un premier EP, *Persona*, avec dès le départ l'idée de se structurer, de se professionnaliser, alors que la majorité des autres groupes ne voient alors dans la musique qu'une activité complémentaire. « Très vite on pense, avant même l'EP, à faire des concerts. On vient de là donc on a envie de faire ça. Mais on se heurte un peu à la réalité du milieu. On se rend compte qu'à deux c'est plus facile de tourner, on met un peu d'electro dans nos productions pour pouvoir défendre les morceaux sur scène, alors que les chansons sont écrites depuis toujours avec guitare ou piano-voix. De là, un éditeur, Laurent Cléry, nous repère. Le morceau "Two Trees" fait des centaines de milliers de streams sur Spotify sans que l'on sache trop pourquoi ! » explique Antoine.

Edgär persiste dans cette voie electro pop, sort un deuxième EP en février 2020, *Walking into the Heaven*, juste avant la crise du covid. « Nous qui venons du concert, pendant cette période-là, il a fallu se réinventer. On a composé sur une très longue période l'album *Secret* qui sort en 2022. Ça a été deux ans d'écriture avec plein d'essais. C'est un album où il y a du folk, des trucs très electro, des choses en français ou en anglais. C'est vraiment une sorte de laboratoire. On a tout expérimenté. Ronan qui écrit les morceaux ne savait plus à la fin quel était le cadre de départ. Il y avait une perte de repère totale, les morceaux ne pouvant être testés en public. »

Des expérimentations qui finalement provoqueront des interrogations et des prises de décisions que peu auraient eu le courage d'avoir. « Après *Secret*, on s'est dit : "Qu'est-ce qu'on doit faire là ? C'est quoi Edgär ? On est qui ?" C'est là qu'en 2024 sort *Edgär is Dead*. On a voulu faire l'album que l'on aurait bien aimé écouter, que l'on rêvait de faire. Et donc retour au rock. »

Edgär is Dead tue symboliquement Edgär pour provoquer une renaissance. Fini l'electro, le duo devient quatuor avec un batteur et une bassiste pour muscler les morceaux et prendre une ligne artistique que le dernier album récemment sorti, *Behind The Wall*, ne fait que renforcer à travers une musique qui transpire le brit rock par tous ses pores. L'ombre des Arctic Monkeys, des Bad Nerves, des Strokes et autres Smiths y est omniprésente. Antoine et Ronan dessinent un tour d'Angleterre qui passe par Manchester, Liverpool (les Beatles restent également une source d'inspiration), Sheffield, Londres et Brighton, capitale des mods qu'ils ont choisie comme décor du clip du single "Enemy". Le résultat est bluffant, peut-être parce tout a été fait en étant libéré des contraintes extérieures, laissant une totale liberté artistique. « L'album, pour nous, est exactement ce que l'on veut être. Je pense qu'il peut plaire à beaucoup de gens parce qu'il est indé et, en même temps, très efficace. Franchement, tout a bien marché. »

Le combo va désormais revenir à ses premières amours, la scène, avec bien entendu un stop à La Lune des Pirates ainsi qu'à la Maroquinerie en fin d'année, avec entre-temps des dates un peu partout. « On est en train de booker mais les SMAC pour l'instant c'est trop grand pour nous. On va retourner faire des cafés-concerts, avec entre 100 et 150 personnes, là où les gens veulent écouter du rock. Des festivals également. »

« Des potes à nous veulent nous faire jouer en première partie. Ils ont un tourneur indé qui, sur un Trianon complet, nous propose 300 balles. »

Étonnant pour un groupe qui a déjà joué devant des dizaines de milliers de personnes au Main Square Festival, aux 24 Heures du Mans avec Louise Attaque ou en première partie de Sting au Château de Chambord, mais qui fait un constat objectif quant à la précarisation rampante de l'économie du spectacle vivant dès lors que l'on ne pèse pas des millions d'euros. « Tu vois, des potes à nous veulent nous faire jouer en première partie. Ils ont un tourneur indé qui, sur un Trianon complet, nous propose 300 balles. On ne fait pas du tout ça pour l'argent mais il en faut un peu quand même... 300 balles ?! Les 2 musiciens qui sont sur scène avec nous ont besoin de faire des cachets. Que l'on vende du merch ou pas, ça ne leur change pas leur vie. Donc je ne peux pas les payer. Mais bon, en ce moment, c'est comme ça. Ça va se débloquer et tu ne sauras pas pourquoi. »

Peut-être parce qu'Edgär est assurément l'un des meilleurs groupes de rock du moment. Tout simplement.

BEHIND THE WALL
(RIPTIDE RECORDS)

L'EP de reprises d'Edgär qui n'existe pas [encore ?]

Au cours de sa discographie, Edgär a proposé deux [excellentes] reprises : tout au début, "The Sound of Silence" de Simon & Garfunkel et, dans un autre genre plus proche de leur ligne artistique actuelle, "Russian Roulette" des Lords of the New Church, jouée à 300 à l'heure. De là est née l'idée de leur proposer d'imaginer un EP de reprises auquel il manquerait 4 titres. Antoine a joué le jeu. « Je commence avec un que l'on a bossé : "Damaged Goods" de Gang of Four, qui a aussi été repris par Idles. Ensuite, "Television" de Bad Nerves, l'une de mes grosses influences. Après, je pense que l'on ferait une reprise de The Clash : "Complete Control" qui critique le monde de la musique – on pourrait en parler des heures – ou un titre avec "Palais" (il hésite)... "(White Man) in Hammersmith Palais", c'est dur à dire (rires), où il chante : « Si Adolf Hitler arrivait aujourd'hui, il serait accueilli en limousine. » Et malheureusement, c'est tellement d'actualité. Il m'en manque un, je vais dire Fontaines DC, "Modern World". Je suis allé les voir à Dublin, ils jouaient dans une salle devant dix mille personnes, exactement comme si c'était dans un pub. Et, en fait, ça m'a énormément touché. »

Photo : Jérémie Douchy

The Lanskies

Retour vers le Futur

Entrevue & Photos : Émilie Daniel

Groupe rock mythique de la scène saint-loise dans les années 2000, la vague The Lanskies avait déferlé sur la scène indépendante de l'Hexagone et au-delà. Après trois albums au succès incontournable (Lords of the Mersey, Bank Holiday et Hot Wave) et alors au sommet de sa gloire, le groupe s'était mis en sommeil telle la Belle au bois dormant avant un réveil des plus tonitruants sur la scène qui les a vus naître, Le Normandy à Saint-Lô. La machine de guerre est lancée, The Lanskies are back !

Novembre 2025, cette date au festival des Rendez-Vous Soniques marque une renaissance. Ce qui devait n'être qu'un one shot s'est transformé en renaissance avec la sortie de l'album explosif qu'est *War Machine.* Rendez-vous avec le line-up « 2026 » : Lewis Evans, emblématique chanteur du groupe, Florian von Künssberg guitariste et co-fondateur du groupe, Antoine Cadot (batterie), Alexandre Paul (guitare) et Anthony Cox (basse).

« Ça nous a fait du bien à tous les deux de repartir dans le combo rock car ce n'est plus le style de musique que l'on faisait. »

Pourquoi cette date unique, onze ans après votre séparation ?

Flo [von Künssberg] : Il avait bien calculé son coup (Rires), il était hors de question qu'il ne fasse qu'une seule date. Lewis me tannait depuis 5 ans pour relancer l'histoire des Lanskies. Ça me branchait bien mais j'avais pas du tout le temps.

Lewis [Evans] : Depuis le début du confinement je le tannais mais c'était « Non ! ». Finalement ça tombait bien car moi aussi j'avais mon projet solo avec un autre type de musique et Flo avait son groupe, Tropical Mannschaft. Il me disait « Oh non, refaire des lives... je suis plus dans un monde de synthé ». Il avait arrêté la guitare mais je savais qu'en faisant cette date je lui ferais à nouveau goûter à la guitare, au coté rock.

Flo : J'avais mon projet, j'aimais beaucoup faire du studio et puis j'avais mon boulot dans la technique qui prenait beaucoup de place. Je me voyais mal repartir dans le live mais Lewis a réussi à me convaincre. Il a suffi d'un concert. Je suis ressorti en disant : « On y va ! » Ça nous a fait du bien à tous les deux de repartir dans le combo rock car ce n'est plus le style de musique que l'on faisait.

Novembre 2025, le « one shot ». Avril 2026, la sortie de l'album. Un temps record pour accoucher de l'album War Machine. Vous aviez déjà tout en tête ?

Flo : Non, on est partis de rien, l'album s'est fait dans l'urgence. Après cette date unique, il y a eu un engouement de la part de certains programmateurs et cela est allé très vite ! On a rapidement pris de nouveaux musiciens car on savait que tous ne repartiraient pas dans l'aventure, tout s'est mis en place très vite.

Lewis : Pour *War Machine*, ce nouvel album, on a fait venir Alex à la guitare, Antoine à la batterie et Anthony à la basse. Alex était déjà dans mon projet solo, il jouait tellement bien de la gratte que je l'ai emmené avec moi. Antoine, batteur de dingue, on l'a volé à Headcharger. (Rires)

Antoine [Cadot] : Lewis m'a appelé en février l'année dernière et le studio était en octobre. Il y avait zéro chanson ! L'album s'est fait en quelques mois de la conception, à l'enregistrement, mixage et mastering.

Lewis : C'était un challenge ! Il y a des années, on s'était reformés et on était partis en répétition, mais rien n'était venu. Alors là, j'ai pris les dates du studio et j'ai dit : « Les gars, on a huit mois pour tout faire ! » Je trouve que c'est la meilleure façon de faire un album, on est juvéniles, on ne réfléchit pas trop. On est allés enregistrer au Studio de la Chouette, le studio de Tryo. Il y avait une piscine, un jacuzzi, les gars ont râlé (Rires), mais il fallait que l'on s'y sente bien, c'était important d'avoir une cohésion de groupe. On a fait un album en une semaine !

Antoine : Douze jours pour enregistrer onze titres, tout a été très rapide mais tout le travail avait été fait en amont durant les mois avant le studio. Il y a eu un énorme travail de la part de nous tous. Dans le même temps, il y avait aussi les lives à préparer.

Lewis : J'ai enregistré le chant en deux jours, ça m'énerve de chanter 5000 fois une chanson. J'aime bien les fragilités, la spontanéité, l'improvisation mais les gars ont bossé comme des dingues, tout était prêt.

Flo : À moins d'enregistrer live, tu ne peux pas faire moins vite.

Antoine : Mais c'est aussi ce rush qui donne la couleur de l'album.

Lewis : Non seulement on a fait un album en peu de temps mais on a fait aussi des clips, un projet ambitieux avec le réalisateur Jonathan Perrut que Flo et moi connaissons bien car nous avions déjà travaillé ensemble. Pour moi, c'est le meilleur ! En fait, on a fait une suite de trois clips qui finalement forment un court métrage et ça c'est innovant.

Dans cet esprit d'urgence et d'insouciance, comment s'est passée la création ? Si j'ai bien compris, c'est d'abord la compo et ensuite le texte ?

Lewis : Je n'ai pas voulu composer, je voulais retrouver le plaisir de chanter sur des compos. Je suis incapable de faire un son Lanskies, ça ne marche pas. Mes textes peuvent être plus personnels comme "Sexy Teacher" ou "Strawberry Lane", ou pas, avec des doubles-sens, mais ce n'est que du spontané. J'écris ce qui vient, c'est de l'ordre du divin... (Rires)

Flo : C'est spontané. Tu lui envoies une musique et il te renvoie un texte 2 heures après. Nous trois, on a composé chacun de notre côté, parfois ensemble. On s'est concertés afin d'apporter un son commun.

Vous parliez d'un album plus sombre, plus rock, comment vous vous définissez ? Quelles ont été vos influences ?

Lewis : On est hot wave ! On est les inventeurs du hot wave mais je veux que cet album soit rock. Mon influence c'est Queen. Sur l'album il a une chanson, "Harry Kane", avec un solo à la Brian May fait par Alex. Quand je suis sur scène, je rêve de stadium. (Rires) The Lanskies ont toujours été entre la pop et le rock, mais sur cet album on a plus embrassé ce dernier côté. On est partis vers l'obscurité du solo que j'adore et que j'ai poussée. Alex est un vrai guitar hero.

Flo : On est aussi très brit pop des années 2000. Ce qu'on entend par pop, ce sont des refrains simples repris par tout le monde comme dans "Sexy Teacher", nouveau morceau présent sur l'album. Pour ce qui est de nos influences, ça va de Blur en passant par les Strokes.

Lewis : Ce que je voulais aussi, c'est qu'il y ait un son de 2012 dans cet album et ça me fait plaisir. Ce n'est pas une sorte de revival mais plutôt une continuité de là où nous nous étions arrêtés, mais avec de nouveaux musiciens.

Flo : Il n'y a pas de rupture musicale, ils ont apporté leur patte tout en restant dans l'esprit Lanskies. Et puis en ce moment, il y a un regain pour le rock. On aurait fait ça il y a cinq ans ça n'aurait peut-être pas autant pris.

Antoine : Nous, Alex et moi, dans nos influences, il y avait les Lanskies. On s'est inspirés de ce qu'était le groupe avant pour cadrer nos idées et composer.

Autre phénomène qui prouve que votre retour était attendu, l'album n'est pas encore sorti que les dates s'accumulent.

Lewis : On a déjà prévu de beaux rendez-vous comme les festivals Beauregard et Grandes Marées, mais aussi la Maroquinerie pour ne citer que quelques dates. En 2027, l'ambition est de jouer à l'international : Canada, Belgique et pourquoi pas les États-Unis. C'est une belle aventure qui commence et le public ne nous a pas oubliés.

La chronique de War Machine *est à retrouver en fin de magazine.*

Elephanz

Retour d'ADN

Entrevue : Franck Collumeau - Photos : Guillaume Blot

Trois ans après Rien de Personnel, Elephanz revient avec Love. Hurt. Repeat... Écrit avec la légèreté du premier jet, ce nouvel album marque un retour aux sources, à une création plus instinctive, une spontanéité rafraichissante. Le duo nantais privilégie l'épure, le lâcher-prise et une approche plus directe, renouant avec une écriture pop électronique libre, immédiate et assumée.

Chez Elephanz, les cycles ne répondent à aucune règle établie. Ni stratégie, ni tempo imposé : simplement le moment où l'envie revient. Après un détour par un album en français, plus introspectif, Jonathan et Maxime ressentent le besoin de se reconnecter à quelque chose de plus instinctif. « On a eu envie de refaire de la musique comme au tout début », explique Jonathan. « Comme à l'époque de My Space : une journée, une chanson. » De là est né *Love. Hurt. Repeat.*, leur quatrième album. Comme une évidence, un retour aux sources.

Et ce retour à l'essentiel n'est pas qu'une intention. Il structure entièrement la création de l'album, écrit en dix jours, enregistré en une semaine pour les instruments dans une dynamique de premier jet assumée. Une manière de rompre avec leurs habitudes passées, parfois plus laborieuses, où la production prenait parfois trop le dessus. « Avec *Rien de Personnel*, on a sans doute voulu se prouver que l'on maîtrisait tout, que l'on pouvait faire de l'orfèvrerie fabuleuse dans les arrangements. Mais ça peut devenir épuisant. Là, on s'est dit : "Ça reste des montres, il faut que ça donne l'heure". »

Jonathan évoque même une approche « plus "power trio", plus "nirvanesque" ». Derrière cette formule, une prise de conscience : celle d'avoir longtemps cherché la perfection au risque de perdre l'élan initial. En se délestant de cette pression, le duo gagne en spontanéité, mais aussi en efficacité. « Faire un disque en français, c'est un peu comme intellectualiser sa musique, c'est plus cérébral », analysent-ils. Moins de couches, moins d'artifices, mais une énergie plus immédiate, vivante. « On s'est enlevé un poids sur l'écriture mais ce que l'on a enlevé, on l'a gagné en expérience en tant que musiciens et interprètes. Ce qui a changé, c'est que l'on assume nos voix. Là où l'on faisait cinquante prises, et bien parfois maintenant, on garde la première. »

Cette recherche de simplicité transforme entièrement la musicalité de l'album. « C'est très difficile de faire simple », rappelle-t-il. « Le minimalisme, c'est compliqué, on a appris à s'arrêter. Comme une aquarelle : à un moment, si tu continues, tu gâches tout. » Une image qui résume bien la philosophie de ce disque : capter l'instant juste et les émotions comme elles viennent.

Visuellement, *Love. Hurt. Repeat.* prolonge cette démarche, tout en y ajoutant une dimension symbolique. La pochette, à la fois colorée et décalée, joue sur une esthétique volontairement étrange, pop culture et minimaliste, rappelant le génie de Magritte, tout en délivrant un message fort. « Il y a une métaphore du bowling : on fout tout en l'air, puis une machine remet tout en place. Comme dans une relation. » Entre chute et recommencement, le titre de l'album trouve ici une traduction visuelle évidente. « On garde souvent les bons souvenirs, alors qu'on a bien morflé. Et on rejoue. »

Rien de Personnel avait été marqué par des collaborations avec Voyou [NdlR : qui a été le bassiste du groupe à ses débuts] ou encore la chanteuse Clou. Le duo fait ici le choix du repli créatif. « *Rien de Personnel*, c'était une ouverture, on sortait clairement de notre zone de confort. On a eu envie de s'accompagner de gens qui savaient faire ce genre de choses. Là, on est revenus à ce que l'on sait faire, nous. On a foncé, juste Max et moi. » Un recentrage qui leur permet de réaffirmer une identité singulière dans le paysage français, où peu de projets pop electro anglophones occupent ce territoire.

Dans un contexte où les sorties se multiplient à un rythme effréné, la question de la visibilité reste en suspens. « C'est effrayant pour la survie des projets, mais c'est aussi positif », nuance Jonathan. « Il y a de plus en plus de gens qui se sentent de chanter et de partager leur musique. » Le duo observe les mutations de l'industrie sans chercher à s'y conformer. « On essaie de comprendre ce qui se passe, mais on se considère surtout chanceux d'avoir un public fidèle. »

« Ça fait trop mal au cœur quand tu t'aperçois que la chanson 17 ou 18 est dix fois moins écoutée que les cinq premières. »

Cette fidélité s'inscrit aussi dans un format auquel ils restent attachés : l'album. Même si sa consommation évolue, Elephanz refuse de céder à la logique du flux permanent, conscients du risque de passer sous les radars de l'industrie musicale et du public. « On nous a déjà proposé de ne sortir que des EPs, mais on préfère faire un album, sortir dix chansons que l'on aime et que l'on assume. En même temps, on ne peut plus faire autrement, ça fait trop mal au cœur quand tu t'aperçois que la chanson 17 ou 18 est dix fois moins écoutée que les cinq premières. »

Au cœur du duo, les rôles se dessinent naturellement. Jonathan se décrit comme « un papillon artistique », se nourrissant parfois grâce à d'autres formes d'art, à travers le dessin et plus récemment par la photographie et la réalisation. Cette curiosité artistique l'ayant mené d'ailleurs à la réalisation des clips des trois premiers singles issus de ce dernier opus : "I Don't Wanna Know", "Follow your Love" et "Invisible".

Maxime se concentre sur ce qui lui est essentiel : la composition, la musique. « J'ai beaucoup de mélancolie à sortir, à sublimer. Et la vie fait que c'est plus facile pour moi d'être à mon piano que d'être en société... je suis un peu un petit animal apeuré », confie ce dernier. Pour lui, la musique est une bulle, un cocon, une armure. Le rythme d'Elephanz ne lui permet pas de tout donner, ou du moins de tout partager, alors le musicien essaie d'écrire pour d'autres, et le projet d'une collaboration prochaine avec un label pour assouvir ce besoin constant de création semblerait bientôt éclore. « J'essaie de joindre l'utile à l'agréable comme écrire des mémos vocaux. Mais s'ils peuvent servir et s'ils peuvent être chantés par d'autres, c'est encore mieux » avoue-t-il sincèrement.

Cette complémentarité nourrit Elephanz, mais en révèle aussi les limites. Le temps du groupe ne suffit pas toujours à absorber le flux d'idées. « On a créé ce projet pour sortir des chansons, à la base », rappelle Jonathan. Une évidence presque naïve, mais qui éclaire toute leur trajectoire.

Sur *Love. Hurt. Repeat.*, l'intime affleure sans jamais s'imposer frontalement. « J'avais une peine de cœur pendant l'écriture, donc je l'ai un peu coupée en dix et éparpillée un peu partout sur ce disque », glisse Jonathan. Certaines chansons en portent la trace comme "The Novel of our End" ou "What is Love" tandis que d'autres, à l'image de "That's in my Head", revendiquent une légèreté presque désinvolte. « C'est aussi ça la pop : se faire marrer entre nous. »

Entre gravité diffuse et plaisir immédiat, Elephanz trouve ici un équilibre nouveau. Moins démonstratif, plus instinctif. Comme un retour à l'essentiel, mais avec le recul des années.

LOVE. HURT. REPEAT.
(BLACKBIRD)

La fraicheur de la maturité. C'est ce qu'on ressent immédiatement quand on connaît l'univers des deux frères Verleysen. Les mélodies de Maxime font toujours mouche, la dualité de leurs voix se révèle. Leur pop électronique est de nouveau emplie de lumière, comme sur "I Don't Wanna Know", dansante avec "That's in my Head", spatiale sur "What is Love"... Dix chansons que l'on prend plaisir à écouter. Peut-être parce que l'on se retrouve tous un peu entre ces murs, ceux du poids des amours difficiles, d'une enfance qui est passée trop vite, d'une résilience incessante dont on doit faire preuve, de la place que l'on doit trouver dans notre époque pour exister, pour respirer. Jonathan et Maxime ont pris leur respiration et s'expriment à plein poumons, chantant, criant, parlant et même chuchotant parfois, pour nous rappeler que, même si les quilles font leur valse, tout peut se remettre en place.

Ramon Pipin

L'orfèvre du Rock Français

Entrevue : Pierre-Arnaud Jonard - Photos : Thierry Cattier

Plus de cinquante ans de carrière, des groupes et des disques cultes, avec Au Bonheur des Dames, Odeurs puis en solo, Ramon Pipin est à lui seul un monument du rock en France. Son nouvel album est tout aussi réjouissant que tout ce qu'il a produit.

D'Au Bonheur des Dames en passant par Odeurs, puis une carrière solo bien remplie démarrée dès 1985 avec l'album *Nous Sommes Tous Frères*, Ramon Pipin aura traversé plus de cinquante ans du rock français. Il aura sorti dans ce demi-siècle certains des disques marquants de cette épopée rock. Le musicien qui avait publié un excellent *Chants Électriques* il y a deux ans nous offre aujourd'hui son dix-huitième album solo. Après son *Best Œuf* en 2023 qui célébrait ses cinquante ans de carrière on aurait pu penser que Ramon Pipin prendrait une retraite bien méritée. Mais au contraire il ne semble pas près de s'arrêter. « Je n'ai aucune envie de prendre ma retraite. Absolument aucune. J'adore ça faire des disques, aller en studio même si ce n'est pas toujours facile. Pour celui-ci j'étais en Bretagne l'été dernier et voulais m'y mettre mais rien n'arrivait. Le fameux syndrome de la page blanche. Et puis d'un coup d'un seul toute l'inspiration est venue et j'ai écrit dix-huit titres. Une fois les morceaux composés, nous sommes partis avec mes musiciens au studio ICP à Bruxelles. Un studio fabuleux avec tous les instruments dont tu as besoin. Avec ce disque je porte un regard sur notre société actuelle avec gravité mais sans jamais oublier cette pointe d'humour qui m'est chère. C'est pour cela que j'ai fait un album en deux volets : *C'est Mieux que si c'était Pire* qui est plus enjoué et *C'est Pire que si c'était Mieux* qui est plus sombre. »

Sur cet album, comme toujours avec Ramon, on a droit à des titres entre franche rigolade et déconne mais aussi d'autres choses empreintes d'émotion et parfois même de tristesse. « Avec le monde qui nous entoure il est assez difficile de n'écrire que des choses drôles. Il y a peut-être un peu plus de gravité dans cet album que dans mes autres disques mais il y a toujours eu un côté « sérieux » dans certaines de mes chansons. À part peut-être pour mon deuxième album solo qui n'est presque que fun. Ici j'évoque des choses qui m'ont touché comme sur le morceau "Intérieur Queer". La chanson est un hommage à une réalisatrice trans, Sarah Levy, dont j'étais proche et pour laquelle j'ai écrit six BO de films. À côté de ça on trouve quand même des titres qui ne sont que déconnade sur l'album, comme "Les Chiffons". »

Avec ce nouvel opus, Ramon Pipin montre une fois de plus qu'il est capable d'embrasser tous les genres musicaux, de l'electro au metal comme sur ce titre "Le Silence". « Pour cette chanson j'avais besoin d'un mec qui sache hurler. Moi je ne sais pas faire ça. Un ami m'a donné le numéro de Stef Buriez le chanteur de Loudblast. Je l'ai appelé et on l'a fait. Il est absolument parfait pour le morceau. »

Avec le temps qui passe on s'assagit et la provoc des débuts, celle d'Au Bonheur des dames et encore davantage celle d'Odeurs, laisse aujourd'hui place à des choses moins frontales : « Avec Odeurs on a écrit des morceaux assez trash, il faut bien le dire. J'ai pu écrire une chanson sur la nécrophilie ou un "Défécation Blues", par exemple. » Il faut dire que ce combo s'inscrivait pleinement dans son époque, dans l'esprit du temps, celui d'un Coluche ou d'un Desproges, artistes avec lesquels le groupe était alors ami. « J'étais très proche de Desproges. Nous avons écrit un morceau ensemble mais je n'arrive pas à remettre la main dessus. Impossible de savoir ce qu'il est devenu. C'est dommage. »

« J'étais très proche de Desproges. Nous avons écrit un morceau ensemble mais je n'arrive pas à remettre la main dessus. Impossible de savoir ce qu'il est devenu. C'est dommage. »

Odeurs d'ailleurs, quarante ans après la fin du groupe, laisse encore une trace importante sur la scène hexagonale tant pour ces pochettes de disque délirantes que pour sa musique innovante. On se souvient de fabuleux concerts, comme celui donné à la Fête de la Paix 1983. On se demande d'ailleurs pourquoi ce groupe si novateur s'est arrêté ? « Après six années de travail intense, les troupes commençaient à fatiguer, malgré les formidables moments que nous avons passés ensemble. En plus de cela certains membres du groupe jouaient avec d'autres artistes, notamment Renaud. Faire coïncider les plannings de tout le monde devenait compliqué. Je n'étais pas très satisfait de *Toujours plus Haut* le dernier album d'Odeurs. Je trouve qu'il n'y a pas grand-chose à sauver dedans. C'est un disque trop parodique avec des textes médiocres sur lequel il y a peu d'identité musicale : un coup de hard, un coup de country, un coup de salsa... J'ai préféré tourner la page. »

C'est à cette période, au tout début de l'aventure Odeurs que Ramon crée le studio Ramsès où navigue toute la scène musicale française d'alors. « Le studio ne m'appartient plus mais il existe toujours. C'est devenu un studio de post-production et de doublage. En fait il y avait deux studios : celui où j'ai enregistré tous mes albums et où ont enregistré des gens comme Jonasz, Renaud, John McLaughlin et un autre studio à côté qui appartenait à mon associé. »

Des années 80 à aujourd'hui, Ramon Pipin aura toujours été un artiste d'avant-garde explorant toutes les possibilités du son. Et si les artistes des années 70 ne se tiennent guère au courant de la production musicale actuelle ce n'est pas du tout son cas, lui qui écoute des tonnes de choses et ce dans tous les genres. « Je me tiens au courant de ce qui se fait, non pas pour m'en inspirer mais parce que je suis fan de musique. J'écoute de tout, du jazz au metal. Dans le metal, j'adore un groupe comme Leprous ou en ce moment les Danois de Vola. Je suis passionné de son et j'aime beaucoup le travail de mastering d'un Steven Wilson. Ce qu'il a fait sur le *Aqualung* de Jethro Tull est formidable Je n'ai pas encore écouté celui qu'il a effectué pour le *Pink Floyd à Pompéi* mais je vais le faire. Je devrais moi aussi faire ce travail de remix notamment sur *Le Retour de Gérard Lambert* de Renaud sur lequel j'ai travaillé en tant que directeur artistique. Je l'ai réécouté il y a quelque temps et ça mériterait un bon nettoyage. »

Cette connaissance musicale vient peut-être du fait qu'avant d'être dans des groupes « déconneurs » comme Au Bonheur des Dames ou Odeurs, Ramon Pipin oeuvrait dans Io, un groupe de rock progressif qui obtiendra en 1971 dans Best le titre de meilleur espoir musical. « Ce qui est marrant c'est que deux membres du groupe, Vincent Lamy et Jacques Pradel m'ont suivi pour monter Au Bonheur qui n'avait strictement rien à voir avec ce que nous avions fait musicalement auparavant. Après, même si Au Bonheur des Dames était un groupe fun, on faisait les choses sérieusement. On allait enregistrer au Château d'Hérouville où l'on croisait Iggy Pop, Bowie ou Elton John. »

Cet amour absolu pour la musique fait qu'aujourd'hui, outre le fait de nous sortir de merveilleux albums à intervalles réguliers, Ramon Pipin se fait passeur invitant les auditeurs à des sessions d'écoute d'albums de groupes plus ou moins illustres et ce dans des genres musicaux très différents les uns des autres.

Un immense musicien et un grand passeur, Ramon Pipin est vraiment un homme hors pair.

C'est Mieux que si c'était Pire (C'est Pire que si c'était Mieux)
(Autoproduction)

Dix-huitième album solo de Ramon Pipin ce nouvel opus est tout aussi réjouissant que ce que le musicien a pu nous offrir tant avec Au Bonheur des Dames qu'avec Odeurs ou en solo. Comme toujours avec ce musicien surdoué on a droit à un disque qui semble un album fait pour se marrer mais dans lequel les arrangements s'avèrent dignes de ceux des Beach Boys. Le disque oscille musicalement entre plusieurs styles, de l'electro au metal (le fabuleux "le Silence"). Les textes sont comme toujours d'une drôlerie incroyable, la palme revenant peut-être au fantastique "Budapest". Un album de très grande qualité comme toujours avec cet artiste hors pair. À savourer sans modération.

« Même si Au Bonheur des Dames était un groupe fun, on faisait les choses sérieusement. On allait enregistrer au Château d'Hérouville où l'on croisait Iggy Pop, Bowie ou Elton John. »

PORTFOLIO

Feu! Chatterton

ACCOR ARENA

20 février 2026

Photos : Christophe Crénel

BANDIT BANDIT

Bandit Bandit dévoile son nouvel album, en partenariat avec

FIP

CAVALCADES

« ce que la nuit ne dit pas »

Disponible dès maintenant
en édition physique et digitale.

Backdoor records

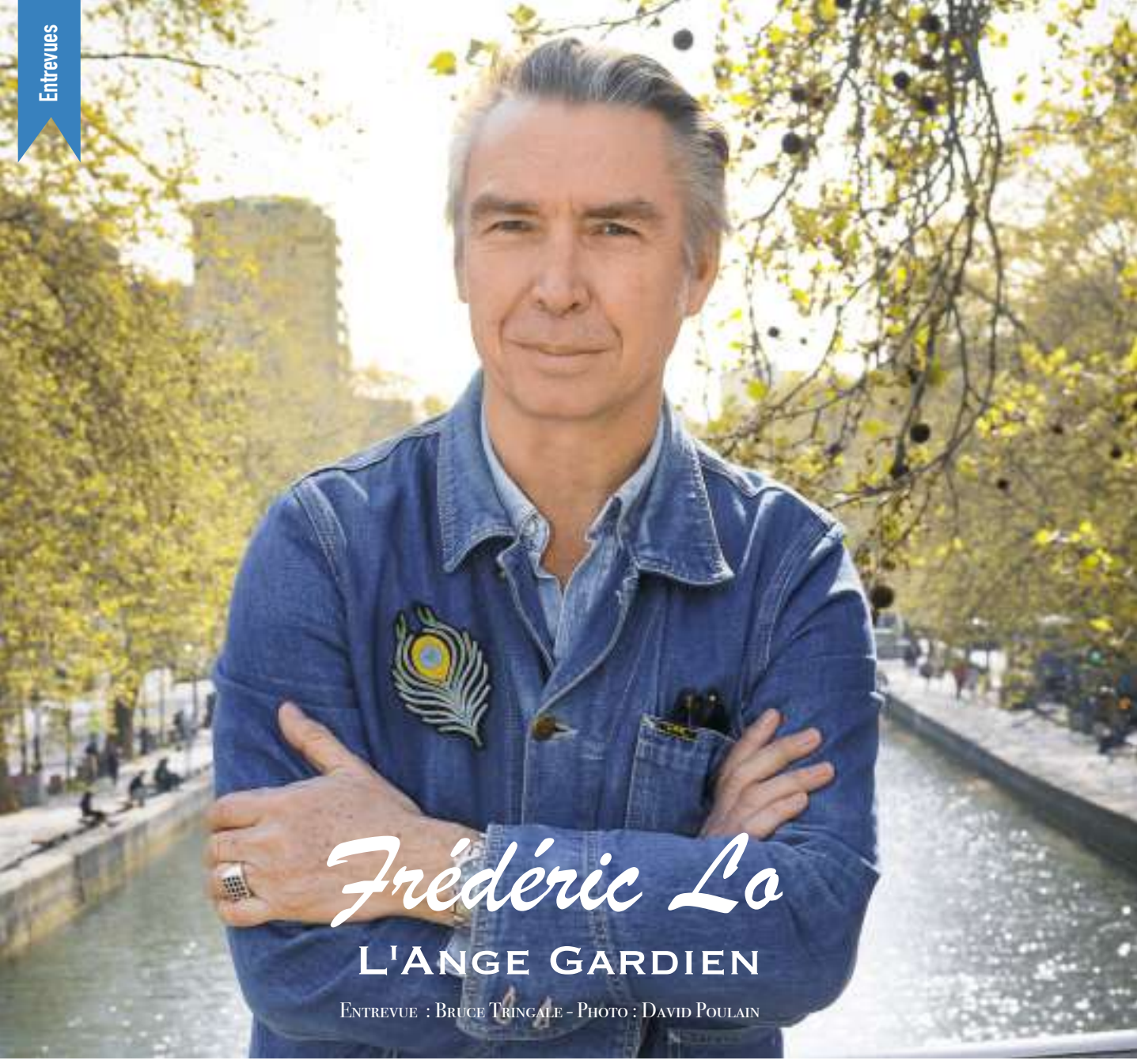
Bandit Bandit rallume la mèche. Deux ans après son premier album, le duo le plus sulfureux du rock hexagonal revient avec "Cavalcades – Ce que la nuit ne dit pas". Un disque plus frontal, plus catchy et d'une grande maîtrise.

En tournée dans toute la France,
et au Trianon le 5 novembre.

07.03 . WIM Festival.....**MAUSSANE-LES-ALPILLES (13)**
27.03 . Festival Bouge ton Cube.....**LAUZACH (56)**
28.03 . Le 106.....**ROUEN (76)**
17.04 . Le Ferrailleur.....**NANTES (44)**
18.04 . Le Florida.....**AGEN (47)**
25.04 . L'Atelier Rock.....**HUY (BE)**
07.05 . Le Marché Gare.....**LYON (69)**
08.05 . L'Espace Julien.....**MARSEILLE (13)**
29.05 . La Maison Bleue.....**STRASBOURG (67)**
30.05 . L'Empreinte.....**SAVIGNY-LE-TEMPLE (77)**
05.06 . This Is Not A Love Song.....**NÎMES (30)**
06.06 . Bocksons.....**VALENTIGNEY (25)**
20.06 . Festiv'Été.....**CHAMPNIERS (16)**
03.07 . Buis'n Pop.....**VAL D'OINGT (69)**
25.07 . Big Blue Festival.....**BOULIAC (33)**

05.11 . LE TRIANON PARIS (75)

Backdoor records · Limitrophe Production · cnm · SPPF · Alti FM



Frédéric Lo

L'Ange Gardien

Entrevue : Bruce Tringale - Photo : David Poulain

Lorsque se termine L'entrevue que vous vous apprêtez à lire, Frédéric Lo, 61 ans, silhouette élancée, élégante et l'œil pétillant, nous raconte un souvenir personnel : il aurait sauvé dans son enfance une personne de la noyade. Une superbe métaphore pour cet auteur-compositeur-interprète et producteur inspiré qui en 20 ans aura sorti la carrière de Daniel Darc du caniveau, celle de Pete Doherty des feuilles de choux gras et désormais celle de Houellebecq d'un toboggan de déclarations embarrassantes pour se recentrer sur une poésie apocalyptique tout en douceur mélancolique. Dans un maelstrom promotionnel où les grands médias bandent dur pour les bons mots de Houellebecq, Frédéric Lo nous a réservé son après-midi quelques jours à peine après la sortie de Souvenez-vous de l'Homme.

Quasiment pile au moment de l'anniversaire de la mort de Daniel Darc, te revoilà avec un nouveau poète maudit : Michel Houellebecq !

Ce n'est pas faux mais rien n'était calculé. Lors de la conception de l'hommage à Daniel Darc [NdlR : *Cœur Sacré* sorti en 2023], je voulais confier ses morceaux à des artistes qui pouvaient rentrer de près ou de loin dans sa famille : Biolay que j'aime beaucoup, Elli Medeiros, JJ Burnel qui l'avait produit, mais aussi à Pete Doherty que Daniel aimait beaucoup. Je pensais aussi à Amy Winehouse qui est morte entretemps. Je me suis souvenu que Houellebecq avait déclaré en interview qu'il adorait *Crèvecœur* et qu'il l'écoutait seul dans son salon, en pleurant sur "Psaume 23" [NdlR : le dernier morceau de *Crèvecœur* que Darc récitait sur des samples de "The Bed" de Lou Reed]. J'étais un grand lecteur de Houellebecq et lui ai proposé d'interpréter ce morceau. Trois jours après mon mail, nous nous rencontrions... J'appréhendais cette rencontre mais on s'est tout de suite entendus.

Avec ses propos sur l'islam et tout le scandale autour de son film porno, Houellebecq a été soupçonné de connivence avec la fachosphère. Tu n'as pas eu peur que ces polémiques déteignent sur ton travail ?

Oui je vais être honnête, bien sûr, mais les médias eux aussi ont été malhonnêtes : lors du débat entre Michel et Onfray pour *Front Populaire*, certains propos attribués à Houellebecq ont été tenus par Onfray. Le grand remplacement, par exemple, c'est la thèse d'Onfray. Je ne partage pas les idées de Michel et ça ne me pose aucun souci de côtoyer des personnes qui ne partagent pas les miennes, c'est ça le dialogue, on peut se retrouver sur d'autres points...

Pourquoi Houellebecq n'est pas apparu sur l'hommage à Daniel Darc alors ?

Au moment de cette polémique, le distributeur nous a demandé supprimer "Psaume 23" que Michel avait enregistré pour le tribute. Je suis un homme libre et ça me rend dingue que l'on m'empêche de sortir un morceau que je trouve magnifique. C'est ma musique ! "Psaume 23" n'est pas un appel à la haine, quand même ! C'est un texte fondateur de notre culture qui appelle à l'amour, bien au contraire ! Au moment de l'annoncer à Houellebecq j'avais peur de sa réaction, qu'il croie que j'étais le responsable de cette censure. Je suis allé chez lui et lui ai proposé de sortir le morceau en indépendant sur Spotify. Il a refusé. Il est exsangue de ces polémiques, tu sais ? Par contre, je suis sorti de chez lui le soir-même avec six poèmes.

Parlons de la pochette de *Souvenez-vous de l'Homme*. Elle évoque celles que Hipgnosis a réalisé pour le Floyd, n'est-ce pas ?

Oui, Michel adore Pink Floyd et dès le départ, on savait qu'on tenait un concept album. Cette pochette est à l'image de ma méthode de travail, très instinctive. Michel ne voulait pas une photo de nous et m'a ramené une dizaine de clichés de paysages sans le personnage. Je les ai tout de suite adorés. La photo est prise en Espagne, les bâtiments que tu vois en arrière-plan sont de vieux bâtiments de météorologie. Les amis à qui j'ai montré les épreuves croyaient voir des minarets et ont commencé à hurler à l'islamophobie. (Rires) J'en tombais des nues, c'est fou quand même! Et puis j'en parle à mon ami Xavier Veilhan, un artiste mondialement connu, qui est enthousiasmé. Michel voulait une présence humaine. Trois jours après, Xavier partait en voyage sur son voilier et nous envoie cette photo de l'un des gars de son équipage, en nous proposant de l'intégrer sur la pochette. Voilà, tu sais tout : la pochette a été finalisée en plein milieu de l'Atlantique et j'ai adoré son processus d'élaboration.

« Je ne partage pas les idées de Michel et ça ne me pose aucun souci de côtoyer des personnes qui ne partagent pas les miennes, c'est ça le dialogue. »

Puisque nous avons un concept album, il n'y avait pas la tentation de faire revenir des thèmes récurrents ?

Non ! Le thème principal, c'est la guerre. On aurait pu mais je n'y ai pas pensé. Michel, lui a adapté ses textes et leur métrique sur la musique.

La première chose qui frappe en écoutant *Souvenez-vous de l'Homme* **est la douceur de la voix de Houellebecq et celle de tes orchestrations. D'autres auraient utilisé des stridences metal ; toi c'est plutôt l'évocation des** *Choses de la Vie* **sur "Ils Chevauchaient le Vent".**

Oui ! J'adore "La chanson d'Hélène". On l'avait reprise avec Berry et Daniel [NdlR : la chanson figure sur la version deluxe de *Crèvecœur*]. Je suis un mec mais je n'ai jamais eu de doutes sur ma part féminine. Je voulais que ma douceur et celle de Michel se conjuguent. Michel m'a dit que c'est ma musique qui avait imposé son ton. J'ai tout de suite aimé sa voix. Il avait beaucoup travaillé en amont sa diction, sa musicalité. Ce n'est ni de la chanson, ni de la musique. Sur *Crèvecœur*, il y avait déjà cette douceur rugueuse.

L'album commence avec "Le Bleu du Ciel Central" qui pourrait être la suite de *L'Outrebleu*, **ton album précédent. Tu y évoquais tes deuils personnels. Ici, sont-ce nos deuils collectifs ?**

C'est possible. Ceci dit, je ne suis pas sûr que Michel connaisse mon disque (rires), nous n'en avons jamais parlé. Mon prochain album solo sera plus solaire, j'ai fini de parler de deuil...

L'instrumentation de "La Mémoire de la Mer" est exquise de délicatesse : c'est le *Feline* **des Stranglers qui viendrait tutoyer** *An American Prayer* **des Doors...**

Oui, j'adore les Stranglers. Ceci dit, je voulais donner une couleur western à ce morceau. C'est l'histoire d'un narrateur qui n'est pas dans l'héroïsme mais dans la fuite. C'est un fugitif. "L'Ultime Archipel", on ne sait pas si c'est sa destination finale ou un retour à l'enfance.

Dans "Fin de Partie", Houellebecq joue avec cette image de prophète qu'on lui a parfois attribuée. Ce n'était pas trop dur de travailler avec un voyant ?

Michel n'aime pas cette image de prophète qu'on lui a donnée. Le « Je », le « Tu », le « Il » de cet album, ce n'est pas lui (il récite) : « Je suis le guide inespéré ». Tu as ça aussi chez Lou Reed ou Leonard Cohen : « First we take Manhatan, then we take Berlin ». C'est très romanesque, pas du roman fiction comme c'est la mode en ce moment.

Sur "En Attendant l'Envahisseur", on est encore dans du Stranglers qui tournerait en boucle.

Ah ? (*Il réécoute le morceau à l'oreille de son téléphone dans le tumulte du restaurant*). Oui, c'est vrai, mon biographe me parle aussi des Stranglers en ce moment. Ce qui est marrant, c'est que les percussions que tu entends, c'est moi qui tape sur la table sur ma démo. Je pensais prendre un batteur mais finalement, c'est cette version que j'ai gardée ! C'est fou !

L'album se termine avec un passage du « Je » au « Nous ».

C'est vrai. On a quasiment travaillé dans l'ordre de la tracklist : les six premiers poèmes de Michel dont je te parlais puis les six autres qu'il a écrit par la suite pour son recueil. Je peux te dire que c'était une sacrée responsabilité, ça pesait dans mon sac. (Rires)

"L'Ultime Archipel" ne dépasse pas les 4 minutes, le disque fait 30 minutes. Tes albums et tes morceaux sont toujours très courts.

Je fais les disques que je voudrais entendre. Les morceaux qui m'ont bercé, ceux des Clash, des Ramones, des Beatles faisaient moins de trois minutes. Pareil pour les Smiths. Les morceaux ont commencé à s'allonger avec Pink Floyd... Je suis venu au progressif bien après. Les solos de guitare qui durent des heures, ça me fait chier. Dans les années 90, on a eu des albums fleuves avec plein de titres inutiles : moi, je préfère la concision au rem-plissage. Michel voulait parfois que je développe : on fera ça sur scène, je préfère que tu te repasses le disque en boucle.

Est-il facile de sortir d'un disque si noir ?

C'est sombre mais profond. C'est comme un copain qui te demande s'il est fou... Je peux être très dark et avoir une grande force de vie. Chez The Cure j'adore passer de *Pornography* à "Let's Go to Bed".

Justement, sur "L'Ultime Archipel", on entend quelques guitares curistes !

Ah bien oui, c'est carrément un morceau curiste, on est un peu sur *Faith*. J'ai réécouté beaucoup leur discographie et leur dernier album également sorti pendant *L'Outrebleu*. Je voulais que mes synthés soient des lambeaux de synthés et que l'on ne reconnaisse pas immédiatement les guitares. Il y en a plein mais elles sont beaucoup plus traitées que sur le précèdent album.

Souvenez-vous de l'Homme (Water Music)

À peine moins d'un an après son superbe *L'Outrebleu*, Fréderic Lo parachève avec ce *Souvenez-vous de l'Homme*, une trilogie autour du deuil entamée il y a trois ans avec son hommage bouleversant à Daniel Darc. La boucle est bouclée puisque c'est désormais un Michel Houellebecq rédempté et approché lors de ce tribute, qui revient ici à la littérature existentielle et post-apocalyptique pour raconter la fin du monde presque silencieusement sans le fracas des médias ni les trompettes des dénommés. Le résultat est d'une infinie tristesse, d'une mélancolie abyssale et d'une beauté totale : il est possible de chanter la mort et la fin de tout sans repousser son auditeur, de le caresser comme un animal mécanique que l'on euthanasierait pour ne plus souffrir, d'aller jusqu'au bout de la noirceur sans vouloir faire joli pour s'excuser. Un disque pour adulte averti dans un monde qui se tchoupise; ce n'est pas rien. La politesse du désespoir non plus.

Photo : Nicolas Despis

Yan Wagner

Réactions Chimiques

Entrevue : Xavier-A. Martin - Photos : Smith

1997, la lumière... lorsqu'un concert des Chemical Brothers fait basculer sa vie. Il sera musicien. Depuis le néo-Marseillais multiplie les projets, entre musiques de films, réalisation de disques pour d'autres, collaborations avec Daho ou Gesaffelstein, et surtout albums, sous le nom de The Populists ou sous son patronyme. Son dernier disque, Æther, lorgne vers le trip hop et la drum'n'bass sans rien renier de cette electro pop lumineuse qui a toujours guidé son chemin.

« À partir des Chemical Brothers, j'ai découvert toute la scène de Manchester : New Order, Happy Mondays, etc. C'est aussi une époque où je lisais beaucoup le magazine Trax qui m'a vraiment permis de découvrir plein d'autres choses, notamment la drum'n'bass. J'avais un certain goût pour le rap aussi, comme la plupart des ados à l'époque. En fait, tout s'est ouvert en même temps. » explique Yan se rappelant l'année 89, le deuxième Summer of Love, lorsque tout explose d'un seul coup avec la multiplication des raves tandis que la scène anglaise s'approprie avec talent les musiques venues des USA comme la house, le rap ou l'acid house.

Ainsi, au début de sa carrière, Yan prend un chemin naturellement électro, avec un premier album, *Fourty Eight Hours*, fruit d'une collaboration avec Arnaud Rebotini. Après deux autres disques, *This Never Happened* (2017) et *Couleur Chaos* (2021), il se tourne avec *Aether* vers le bass'n'drum et le trip hop, sans bien sûr abandonner cette techno pop qui fait ta signature. « Je crois que c'est vraiment le disque qui aurait fait le plus plaisir au Yan de 15 ans. Une fois que la palette sonore avait été plus ou moins trouvée, je me suis dit que c'était vraiment le bon moment. Et puis, c'est venu naturellement d'aller convoquer cette musique très années 90. C'est vraiment elle et ses groupes crossover qui m'avaient mis dans le bain. Je ne suis pas issu d'une famille de musiciens et je ne pensais pas le devenir. Je pense qu'effectivement c'est peut-être une sorte de retour aux sources. »

Si le trip hop est présent dans le dernier album, le musicien avait déjà exploré le genre à travers un spectacle au Printemps de Bourges en 2021, *Glory Dummy,* en hommage à l'album *Dummy* de Portishead, dans lequel il mettait en scène Sandra Nkake, Silly Boy Blue, Lou Douillon ou bien encore Malik Djoudi. On retrouve d'ailleurs ce dernier sur le titre “Æternity”. « On s'était rencontrés avant le projet Portishead, il m'avait demandé un remix pour le morceau qu'il avait fait avec Étienne Daho [NdlR : “À tes Côtés”, 2019]. Ça fait un moment que l'on se croise, mais là c'était un peu l'occasion rêvée et pour moi une évidence. »

« C'est venu naturellement d'aller convoquer cette musique très années 90. C'est vraiment elle et ses groupes crossover qui m'avaient mis dans le bain. »

Ce morceau est d'ailleurs la preuve que le musicien n'a pas du tout abandonné l'électro pop, avec une composition qui rappelle le single qu'il avait sorti avec ce même Étienne Daho en 2021, “The Only One”. « Je suis arrivé avec quelque chose d'assez construit. Au départ, je lui ai juste proposé de chanter les choses que j'avais écrites. Il qui m'a renvoyé une version avec son couplet tel qu'il est aujourd'hui. Il a vraiment modifié, je trouve qu'il apporte vraiment une lumière nouvelle sur le morceau qui était un peu plus sombre. J'ai été vraiment enchanté par ce qu'il a fait, il s'est vraiment approprié la chanson et a vraiment projeté sa lumière dessus. J'ai travaillé sur son dernier disque avec quelques prods additionnels, quelques claviers sur 2-3 morceaux. Il nous arrive assez souvent de travailler par petites touches ensemble. »

Il arrive également à Yan de mettre une corde supplémentaire à son arc en réalisant et arrangeant des albums pour d'autres, comme par exemple Calypso Valois. « Je le fais pour qui veut, à condition bien sûr que le courant passe. J'aime beaucoup faire ça. Je le rapproche un peu de la musique de film. Il s'agit surtout de se mettre au service de quelqu'un d'autre et de proposer des solutions qui doivent toujours rester dans la ligne fixée. »

Si ce type de mission est purement un travail de l'ombre, Yan a connu son contraire lorsque son duo avec Gesaffeltein, “Hard Dreams”, a comptabilisé plus d'un million de vues et de streams. De quoi assouvir des envies irrépressibles de célébrité ? « Ah non, je ne cherche pas ça. J'aime bien faire de la musique avant tout, travailler avec des gens, ou bien être seul dans mon studio, me retrouver sur scène. Ça fait vraiment partie du plaisir. Mais ce n'est vraiment pas une question que je me pose parce que je ne suis pas vraiment exposé. »

Avant de compléter : « Quand je fais quelque chose, j'ai envie que ça marche. Je connais peu de musiciens qui diraient le contraire. Mais ce n'est pas dans le but de me faire connaître. C'est plus pour que la musique circule. J'ai plus envie de développer certaines choses : plus de musiques de film, plus de dates, ça c'est certain. C'est sûr que j'ai de l'ambition mais l'ambition, ce n'est pas la sérénité. Je pense qu'à la limite, ça doit être un peu embêtant d'une certaine manière. »

Avec Gesaffelstein, Yan partage un goût certain de la techno ou electro un peu noire, comme pouvait l'être un disque comme *Dig Your Own Hole* des Chemical Brothers, avec une musique pas forcément taillée pour les dancefloors. « Avec Mike [NdlR : prénom de Gesaffelstein], on a vraiment un goût commun pour le versant dark de la new wave : Fad Gadget, DAF... et évidemment la techno. »

Est-ce que cela cache un côté plus intime ou sombre du personnage ? « Souvent ce qui va me toucher, ce sont quand même des choses un peu tristes parce que je pense que d'une manière ou d'une autre, ce sont les émotions les plus fortes. Des disques peuvent m'émouvoir aux larmes. Après, je ne sais pas si c'est un dark side, parce qu'il y a effectivement une beauté là-dedans. C'est ce que j'aime bien dans la techno aussi. Même dans l'originale, celle de Détroit, il y a une obscurité, un côté industriel, science-fiction, un peu dystopique, qui fait danser. Mais j'ai eu aussi des grosses périodes disco par exemple. Il y a certains morceaux de disco qui sont comme ça un peu fuyants. C'est la joie, mais pas tout à fait. Je ne suis pas fan de beaucoup de choses, mais je peux dire que je le suis vraiment de Scott Walker ou de Bowie, par exemple. Tous deux ont quelque chose comme ça. “Deep Down” [NdlR : un titre du dernier album], par exemple, est un

« Souvent ce qui va me toucher, ce sont quand même des choses un peu tristes parce que je pense que d'une manière ou d'une autre, ce sont les émotions les plus fortes. »

morceau très sombre, mais moi je le trouve drôle à la fois parce qu'il y a un truc presque un peu cabaret dans les sortes de refrains chantés. Je le vois comme quelque chose d'un peu drama. Mais je n'ai pas envie d'imposer la vision que j'ai de ce morceau-là. »

Si le musicien s'astreint à des horaires réguliers lorsqu'il travaille en studio. l'envie d'aller défendre *Æther* sur scène est désormais très forte. « Je repars un peu comme en 40. J'ai envie de pouvoir éclater les morceaux si j'en ai envie, de sorte que ce soit potentiellement différent chaque soir. J'ai également travaillé sur un show video que j'avais essayé de faire en 2012, mais à l'époque c'était plus compliqué. Aujourd'hui, c'est possible de synchroniser la musique et l'image sans être enfermé dans un cheminement, comme sur des rails. C'est mis en place. Quelques dates vont arriver, notamment à la Maroquinerie le 17 juin, puis sûrement une tournée à l'automne. »

ÆTHER (YOTANKA)

« L'intro est venue vraiment à la fin. C'est souvent comme ça que ça se passe. C'était une façon pour moi, pas de résoudre, mais d'ouvrir le spectacle. » Cette intro, c'est celle d'"Æther", titre inaugural d'un album construit comme une narration orchestrée autour d'un fil rouge se déroulant autour des douze morceaux qui le composent, dont cinq singles dévoilés en amont de la sortie. C'est dire la qualité de la musique produite, alternant avec une aisance déconcertante les ambiances pour créer un rollercoaster émotionnel dans lequel on se plait à se perdre. On retiendra en particulier le sublime "60fps (ft. Meryem Aboulouafa)" au downtempo ensorcelant, les très electro pop "High" et "Æternity" (avec Malik Djoudi) ou encore "Deep Down" qui pourra rappeler à certains l'univers du Thin White Duke, David Bowie. En créant des tableaux entre ombres et lumières, Yan Wagner réussit parfaitement à imprimer sa marque et, on peut le dire sans grand risque de se tromper, elle a bien belle allure.

No Terror in the Bang

Fleur de Métal

Entrevue & Photos : Christophe Crénel

Mais pourquoi ce picotement à la racine des cheveux ? Ne cherchez pas, vous êtes en train d'écouter le nouveau No Terror In The Bang, NTTB pour les intimes. Après 2 albums très remarqués, le nouvel EP du groupe rouennais confirme qu'il est l'un des représentants les plus spectaculaires de la scène metal en France.

Qu'évoque la pochette du nouvel EP avec cette silhouette entourée de barbelés ?

Alexis (No Terror in the Bang) : J'y vois une sorte de mutant, un homme qui aurait survécu à l'apocalypse, mais à quel prix ! Sa peau s'est transformée, son visage méconnaissable et abîmé se doit de rester dissimulé.

Dans la présentation de l'EP, le mot "effondrement" revient souvent. Un clin d'œil à la théorie de l'effondrement, le monde qui finirait par s'autodétruire par la faute de l'homme ?

Sofia (No Terror in the Bang) : L'effondrement est un fil rouge de l'EP, mais je le vois au sens large : effondrement des systèmes, des certitudes et parfois de l'humanité face à ses propres contradictions. C'est une réflexion sur la manière dont l'être humain peut contribuer à sa propre chute et aussi quelque chose de plus existentiel : la prise de conscience que tout est fragile, que ce que nous construisons peut disparaître et que nous sommes tous confrontés à la même fin.

Alexis : Je laisse à Sofia l'écriture des textes mais reconnaissons que l'atmosphère générale du monde actuel n'est pas à la mièvrerie et aux pralines, au disco et aux paillettes. Il y a de quoi être inquiet de la mutation de nos sociétés où les gros tentent de manger les petits et où les violences se multiplient, qu'elles soient économiques, religieuses, politiques.

Musicalement, ça se traduit encore sur *Existence* par ce qui fait votre patte, cette collision de metal et d'ambiances cinématographiques. Quelles sont vos références cinéphiles ?

Alexis : Les goûts changent avec l'âge mais je peux te citer pêle-mêle : *Forrest Gump*, *Gladiator*, *There Will Be Blood*, *Le Parrain*, qui n'ont rien à voir entre eux mais qui ont le point commun de toucher à l'essentiel : l'humain. Si l'on définit notre musique comme du "cinematic progressive metal", c'est parce qu'il y a un côté progressif, on raconte des histoires sans avoir systématiquement des refrains, il y a un chemin à suivre. Et le côté cinématique vient des orchestrations qui nous plongent en immersion, justement comme dans un jeu vidéo ou un film.

Le côté gothique des films de Tim Burton et les arrangements avec des percussions intrigantes comme les aime Danny Elfman, semblent visiblement vous parler.

Alexis : Oui bien sûr, les petites clochettes, le glockenspiel et le célesta c'est craquant, et ça peut être très glauque à la fois, comme une poupée de cire qui fond !

En quoi ce nouvel EP vous semble différent des 2 albums sortis jusqu'à présent ?

Alexis : il est plus compact et va directement à l'essentiel. Au format album, on prenait plus de détours à travers champs, grottes et déserts mortifères. Là vous plongez directement dans la gorge du kraken !

Et pourtant la construction des titres est assez arachnéenne, une partie peut en cacher une autre, avec un escalier puis un sous-sol. Les Beatles et le format pop ne passeront visiblement par vous !

Alexis : J'adore les Beatles ! Ils sont parmi mes artistes préférés à cause de l'intemporalité de leurs mélodies. J'ai "Penny Lane" dans la tête à cause de toi ! (Sourires) On a tout de même quelques morceaux aux structures plus simples comme "Heroine", "Another Kind of Violence", "Goat"...

«L'effondrement est un fil rouge de l'EP : effondrement des systèmes, des certitudes et parfois de l'humanité face à ses propres contradictions. »

Sofia, ta voix est hallucinante sur ce disque, aussi bien dans les parties mélodiques que sur les parties en growl, absolument terrifiantes. Est-ce que tu as réalisé à quel point tu poussais loin l'interprétation ?

Sofia : Je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite. Pendant l'enregistrement, j'étais plutôt dans une logique d'abandon pour être la plus honnête possible avec l'émotion du moment. Sur *Existence*, je crois que je me suis autorisée à aller beaucoup plus loin dans les contrastes. Les parties mélodiques sont très exposées, presque fragiles et, à l'inverse, les parties en growl sont viscérales, presque incontrôlables. J'ai vraiment cherché à laisser sortir quelque chose de très brut. Les curseurs sont plus extrêmes mais ce n'était pas une stratégie. C'est plutôt le résultat d'un lâcher-prise total et peut-être aussi d'une confiance plus grande dans ce que ma voix peut exprimer.

Qu'expriment pour toi ces 2 facettes de ta voix qui semblent si différentes, voire opposées ?

Sofia : Pour moi, elles ne sont pas opposées mais complémentaires. Elles expriment deux aspects très différents de l'être humain. La voix mélodique est celle de la vulnérabilité, de la sensibilité, parfois même de la contemplation. Elle laisse passer quelque chose de très intime. Le growl, au contraire, est une forme d'exutoire. C'est une manière d'exprimer la rage, la peur, la violence ou la part plus sombre de nous-mêmes. Au fond, ces deux voix racontent la même chose : la complexité humaine. Nous sommes capables d'une grande douceur et, dans le même temps, d'une immense brutalité. La musique me permet simplement de faire coexister ces deux réalités.

Quels artistes sont pour vous inspirants. J'ai cru lire qu'il y avait un match générationnel Skunk Anansie vs Jinjer ?

Sofia : Skunk Anansie a clairement marqué une génération avec la voix de Skin, qui est capable d'être à la fois très sensible et explosive. De l'autre côté, des groupes plus récents comme Jinjer avec Tatiana Shmayluk [NdlR : populaire groupe de metal ukrainien] montrent à quel point la voix peut aujourd'hui naviguer entre chant clair et extrême avec une grande liberté. Bien sûr, mes inspirations ne se limitent pas au metal. Je suis aussi sensible à des fortes personnalités vocales comme Lady Gaga, Amy Winehouse ou même Ella Fitzgerald.

Alexis : Nous avons vingt ans d'écart dans le groupe et c'est une force. Ça a multiplié les influences. Skin, j'adorais quand j'étais ado, c'était une très grosse claque vocale, et, à l'époque, je n'étais pas conscient du symbole qu'elle pouvait représenter, une femme noire qui sait chanter fort et mettre au tapis tous les hommes. Gros respect ! Actuellement j'écoute un peu de prog comme Leprous ou Haken et du classique.

Sur certains passages doux de vos titres, on serait tenté de se balader en sautant à cloche-pied dans la forêt mais ça ne dure jamais très longtemps. Le mal semble pouvoir surgir à tout moment. Qui sont les monstres aujourd'hui ?

Sofia : Je pense que les monstres d'aujourd'hui ne ressemblent pas à des monstres. Ils nous ressemblent. Prenons l'idée de la dualité humaine par exemple. Nous sommes capables de créer de la beauté et en même temps de provoquer énormément de destruction. Dans ce sens, le monstre n'est pas forcément une créature extérieure… il peut être en chacun de nous.

Alexis : À chercher peut-être dans la Silicon Valley, certains hommes d'affaires qui ont remis au goût du jour l'histoire de Frankenstein avec le transhumanisme…

On va conclure sur le titre de votre nouvel EP *Existence*. **Réussissez-vous à vivre de votre musique et comment voyez-vous l'existence à venir de NTTB ?**

Alexis : Il y a une différence entre vivre de LA musique et vivre de SA musique. En France, dans le milieu du metal, seules quelques personnes vivent de leur musique. Ceci étant dit, dans le groupe, nous vivons tous de la musique, en mode polyactivité, dans l'enseignement, les concerts, la composition… Le but aujourd'hui c'est de pouvoir continuer à faire grossir notre fanbase, faire des concerts dans de beaux lieux et laisser une trace discographique encore plus forte.

Existence

(Klonosphere / Season of Mist / Sony / The Orchard)

Depuis 2019, No Terror in The Bang trace une voie singulière. Difficile de trouver en France une équivalence à ce metal progressif d'une puissance tellurique porté par la voix hors norme de sa chanteuse, Sofia Bortoluzzi avec, en bonus, des arrangements en cinémascope qui lorgnent du côté de la SF et des délices horrifiques de Tim Burton. Avec NTTB, la musique est un conte de fée qui vire très vite au cauchemar et c'est ce qui emporte encore tout sur son passage dans le tourbillon de ce nouvel EP. Concocté d'abord à Rouen dans le labo d'Alexis Damien, le batteur, arrangeur et initiateur du projet, les rythmiques d'*Existence* sont absolument hallucinantes avec des montagnes russes, du plus calme au plus apocalyptique, la voix de Sofia bousculant tout sur son passage, autant dans les parties mélodiques d'une beauté à couper le souffle sur "Moon", "Heroine" ou "Chasm" que dans les parties animales, « growlées », qui illustrent le combat entre la quête de sens de l'humanité et sa propension à la destruction. Difficile de sortir indemne à l'écoute de ce disque mixé par leur complice Sébastien Langle, NTTB poussant les curseurs toujours plus loin au service d'un vénéneux romantisme noir qui fait écho à l'époque.

Blackrain

Que la Lumière Soit

Entrevue : Pierre-Arnaud Jonard - Photos : Julien Zannoni

Vingt ans que Blackrain prêche la bonne parole glam metal/hard rock dans notre pays, vingt ans qui auront vu le groupe d'Annecy vivre des hauts comme des bas. Aujourd'hui, le combo, avec le meilleur line-up de son histoire, repart à la conquête des sommets.

Si nous étions à Los Angeles en 1989, Blackrain serait un groupe énorme et cartonnerait dans les charts. Mais nous sommes en France en 2026 et il y a bien longtemps que la vague glam-metal s'est fracassée contre le mur grunge. Malgré cela, contre vents et marées, les Hauts-Savoyards continuent de prêcher la (belle) parole glam, même si Swan, guitariste-chanteur du groupe la réfute quelque peu. « Nous avons depuis longtemps cette étiquette mais je ne considère pas Blackrain comme un pur groupe glam. Au niveau du look, de ma voix oui il y a bien sûr ces éléments et oui nous aimons ce genre, mais il n'y a pas que cela dans Blackrain. Mon modèle c'est Guns N' Roses. Certains classent Guns comme un groupe glam-metal, mais pour moi c'est du hard rock et ce que nous faisons, c'est aussi du hard rock. »

Glam-metal ou pas, le débat est lancé car à l'intérieur même du groupe, d'aucuns comme Franky Costanza, leur batteur, trouvent cette étiquette juste. « J'ai voulu en partie rejoindre Blackrain car je suis un gros fan de glam-metal. Cinderella, Poison, Firehouse et même des trucs moins connus, je suis ultra friand de ce style musical. J'adore Tommy Lee, le batteur de Mötley Crüe. C'est lui qui m'a donné envie de jouer de cet instrument. Je trouve, personnellement, que Blackrain est un groupe glam. Des titres comme "Nobody but You" ou "Is This love" sur le nouvel album sont clairement des morceaux glam. Si Swan trouve que nous ne sommes pas un groupe estampillé glam, c'est parce qu'il nous voit davantage comme l'héritier des Guns que des groupes glam pailletés. »

Qu'il appartienne à cette catégorie ou non, ce qui est certain c'est que Blackrain fait revivre un genre que les groupes glam et les groupes hard rock des années 70 avaient popularisé et qui avait un peu disparu des radars : la ballade. « J'adore vraiment les ballades » abonde Franky. « Je me suis même fait une playlist Spotify des meilleures ballades hard rock et glam de l'histoire. Je suis trop fan de celles de X-Japan, de Winger, de Bullet Boys, de Enuff Z'nuff... Ce genre de ballades à faire pleurer la terre entière. » Et Swan de renchérir : « Les ballades font partie de notre ADN. J'adore celles composées par Scorpions qui sont devenues iconiques ou celles des Guns. Pour moi, "November Rain", c'est la ballade ultime. On dit souvent que c'est un genre un peu désuet mais je ne suis pas d'accord. "Nobody but You" est l'un de nos titres les plus écoutés et téléchargés. »

Blackrain a toujours été un groupe extrêmement intéressant offrant depuis vingt ans des disques de très haut niveau et qui mériterait sans conteste un succès encore plus grand. On se demande d'ailleurs pourquoi ce groupe n'a pas dépassé un certain plafond de verre, même si le combo a un grand nombre de followers et des fans très fidèles. En deux décennies, de *Blackrain* en 2006 jusqu'à *Orphans of the Light* aujourd'hui, l'aventure du groupe aura été ainsi faite de hauts et de bas comme l'illustre fort justement la pochette du nouvel album qui reprend le *Radeau de la Méduse* de Géricault. « Elle illustre parfaitement le fait qu'être un groupe de rock n'est pas une promenade de santé » explique Swan. « On s'accroche au gré des turbulences. »

Des turbulences, chaque groupe en connait, mais celles qui auront vu le combo changer ces dernières années d'abord de batteur puis de guitariste n'auront pas provoqué trop de secousses. « Cela a été un petit pincement au cœur pour moi quand Axel, notre guitariste, est parti » complète Swan. « J'ai fondé ce groupe avec lui, donc forcément son départ m'a touché. Mais avec l'arrivée de Franky à la batterie il y a quelques années puis aujourd'hui de Jerem à la guitare, nous avons recruté des musiciens qui sont encore meilleurs que l'ancien batteur et que l'ancien guitariste, donc nous gagnons au change. Franky est arrivé il y a pile trois ans, début 2023, et s'est intégré de suite dans le groupe. »

Avec l'arrivée de Franky Costanza, Blackrain a gardé son ADN tout en prenant un tournant peut-être un peu plus metal. « J'ai apporté ce truc dans Blackrain. Il y a des frappes un peu plus dures depuis que je suis là. Dans le dernier album il y a même de la double pédale sur certains titres même si ça ne va pas à 200 à l'heure. On apporte chacun notre touche mais c'est Swan qui compose à 95% et ça fonctionne très bien ainsi. Dans le groupe nous discutons beaucoup, notamment sur le choix des singles. »

Blackain produit des singles à foison et a décidé pour ce nouvel opus d'en sortir un nouveau chaque mois, accompagné d'un clip. Un pari un peu fou mais réussi. « On a lancé ce pari insensé de faire des clips pour chacun des singles que nous sortirions pour ce disque. C'est un peu dingue, ça prend beaucoup de temps et d'énergie mais c'est un pari gagnant. Et on peut faire cela car c'est notre bassiste qui réalise les clips. Autrement, ce serait sans doute trop difficile. »

« Être un groupe de rock n'est pas une promenade de santé. On s'accroche au gré des turbulences. »

Le groupe semble aujourd'hui au meilleur de son inspiration et mériterait de devenir ce groupe qui remplit les stades avec une musique d'ailleurs calibrée pour ça. « Nous nous adressons à un public de niche, mais un public passionné » reconnait Franky Costanza. « J'adore discuter avec les fans de glam. Il n'y a pas d'entre-deux avec ce genre : soit tu adores soit tu détestes. Pour les gens, le glam appartient un peu au passé. Mais c'est pareil pour le heavy metal : des Sortilège il n'y en a pas eus des milliers en France. Le metal marche dans notre pays, mais pour le glam ou le hard rock c'est bien plus dur. Parfois je me dis que l'on pourrait être plus gros que nous ne le sommes actuellement. On ne pourrait pas cartonner comme Mötley, car l'époque a changé, mais notre musique est facile d'accès : cela devrait nous permettre de faire des salles de plus de 300 ou 400 personnes comme celles que l'on fait habituellement. En tout cas, personnellement je m'éclate à jouer dans ce groupe. Je suis comme un enfant dans un magasin de jouets. C'était un fantasme pour moi que de faire partie d'un combo de ce style. Nous avons un public large. Il y a des gens qui écoutent Blackrain et qui n'écoutent pas du tout de metal. Nous avons ainsi des fans qui aiment Indochine et Oasis et ne goûtent pas au metal. Le passage de Blackrain à *Un Incroyable Talent* lui avait valu à l'époque de s'en prendre plein la gueule. Je trouve cela totalement injuste. Mario Duplantier de Gojira avait dit avoir hésité à faire les JO pour ne pas se faire casser par la communauté metal, mais ils ont eu mille fois raison de le faire. Il y a encore trop d'œillères en France. »

Orphans of the Light
(Angel Home Records/Single Bel)

Souvent qualifié de groupe de glam-metal, Blackrain a toujours revendiqué être plus que cela. Le combo le prouve une nouvelle fois avec ce splendide *Orphans of the Light*. Certes il y a du glam comme avec le génial "Come On" qui rappelle le Guns de la grande époque ou le fantastique "Twist of a Knife" qui donne vraiment l'impression d'être replongé dans le LA de 89. Mais le disque offre aussi des choses fort différentes comme ces "Dreams" ou "Farewell" bien plus proches musicalement de Queen que de Cinderella ou de Poison. *Orphans of the Light* est un très très grand disque : Swan n'a jamais aussi bien chanté, le jeu de batterie de Franky Costanza est prodigieux et les soli relèvent du grand art. Cet opus est une merveille qui brille de mille feux.

Mô'Ti Tëi

Toucher à l'Essentiel

Entrevue : Emma Forestier – Photos : Marie LeGauff

Longtemps, Mô'Ti Tëi a fait vibrer les cordes de la guitare électrique, dans cette tension propre au rock où chaque note jaillit comme une étincelle. Sa musique avançait alors dans l'énergie et la fulgurance, portée par l'élan brut de l'amplification et l'intensité des scènes partagées. Puis, presque imperceptiblement, comme une mue naturelle plutôt qu'une rupture, la guitare acoustique s'est invitée dans son univers.

Avec ce nouvel instrument, le souffle de la musique s'est transformé. Les sons se sont faits plus épurés, comme si chaque accord retrouvait sa respiration première. Dans cette nudité sonore, quelque chose d'essentiel s'est révélé : une manière plus intime d'habiter la musique, de laisser résonner les silences autant que les notes, d'ouvrir un espace où l'émotion circule librement. La guitare acoustique n'est plus seulement un instrument, mais un territoire d'exploration, un lieu où se déploie une quête constante : celle d'une musique libre, sincère, profondément habitée.

C'est dans cet horizon que s'inscrit son second album, *Ant 1 : The Scam of the Mystical Cicadas*. Ce disque marque une étape particulière dans son parcours, comme un seuil franchi après des années d'expérimentations. Les couleurs y sont plus sombres, les rythmes plus affirmés, et l'écriture semble avoir gagné en densité. Chaque morceau paraît porter une réflexion plus profonde, comme si la musique elle-même avait pris le temps de mûrir dans l'ombre avant d'éclore.

L'album révèle ainsi un artiste arrivé à un moment charnière de sa trajectoire. Car toute création sincère se nourrit d'interrogations : de ces hésitations silencieuses, de ces remises en question qui accompagnent le geste de composition. Elles sont le revers nécessaire de l'exigence, le prix de la vérité artistique. Dans ces tensions fécondes, Mô'Ti Tëi a peu à peu affiné sa voix, cherchant moins à convaincre qu'à dire, moins à impressionner qu'à toucher.

Aujourd'hui, sa musique semble habitée d'une présence nouvelle, comme si l'artiste avait trouvé un équilibre fragile mais précieux entre l'instinct et la maîtrise, entre la fragilité et l'élan. *Ant 1 : The Scam of the Mystical Cicadas* apparaît alors non seulement comme un album, mais comme un paysage intérieur : celui d'un musicien qui, après de longs détours, habite enfin pleinement sa propre musique.

Entretien.

Ton nouvel album, Ant 1 : The Scam of the Mystical Cicadas, est sorti le 20 mars dernier. Avant d'en explorer la genèse, parlons de sa pochette : des silhouettes humaines marchant autour d'un feu. Quelle symbolique y voir ?

Comme j'avais déjà le titre de l'album en tête, l'idée s'est rapidement imposée. Ces silhouettes rassemblées autour du feu évoquent pour moi la rencontre et le rassemblement. Elles symbolisent la nécessité de recréer des espaces où les gens se retrouvent, échangent et réapprennent à se parler. Aujourd'hui, ces moments semblent parfois manquer. Cette image traduit aussi une conviction qui traverse l'album : notre capacité à faire se rencontrer des personnes différentes, à accepter nos diversités pour mieux vivre ensemble.

Qui l'a créée ?

La pochette a été réalisée par Thibaut Balahy, avec qui j'avais déjà collaboré pour mon premier album. En réfléchissant à l'image, nous avons repensé à certains de ses travaux anciens où apparaissaient des silhouettes animales. Comme le titre de l'album existait déjà, l'idée s'est naturellement imposée : représenter un rassemblement autour du feu. Une image simple mais forte, celle d'êtres humains qui se retrouvent, se parlent, recréent du lien. Elle évoque ce qui manque parfois aujourd'hui : la rencontre, l'échange, la possibilité d'accueillir l'autre.

Les textes de ce deuxième opus semblent plus profonds, plus graves. Quelles sources d'inspiration ont guidé ton écriture ?

Je crois que l'écriture vient surtout de l'observation du monde et des relations humaines. Avec le temps, les textes deviennent peut-être plus profonds parce que l'on regarde les choses différemment, avec plus de recul et de sensibilité.

Qui t'a accompagné pour le réaliser ?

Pour l'enregistrement et le mixage, j'ai travaillé avec Marlon Soufflet. À la guitare, Morvan Prat m'a accompagné, apportant sa sensibilité et son énergie. Sur scène comme en studio, je suis aussi entouré de Benoît Macé et Léna Rengione, deux musiciens riches de leurs propres projets. Pour cet album, nous avons même transformé une salle en studio éphémère. Nous voulions créer un lieu vivant, propice à la recherche et au progrès. Tous partageaient le même rythme de vie pendant l'enregistrement, afin de préserver une même énergie collective.

« La musique, finalement, n'est qu'un prétexte à la rencontre. Elle crée un espace où l'on peut se retrouver, écouter l'autre et partager quelque chose de commun. »

Dans le communiqué de presse, le mot "urgence" revient souvent. Selon toi, quelle urgence traverse notre époque ?

Pour moi, l'urgence est simple : réapprendre à s'accepter les uns les autres. Nous n'avons jamais eu autant de moyens de communiquer et pourtant nous le faisons parfois de moins en moins réellement. La musique, finalement, n'est qu'un prétexte à la rencontre. Elle crée un espace où l'on peut se retrouver, écouter l'autre et partager quelque chose de commun.

La guitare occupe une place centrale dans cet album. Quel lien personnel entretiens-tu avec cet instrument ?

Je suis venu à la guitare grâce à mon père, qui en était passionné. Avant cela, j'ai commencé par le saxophone vers l'âge de six ans, mais après quelques années je me suis naturellement tourné vers la guitare. C'est un instrument qui m'a immédiatement semblé instinctif et naturel. Je compose toujours à partir d'elle : tout naît d'un riff, d'une vibration, d'une résonance particulière. Je suis presque autodidacte. Je joue finalement assez peu de morceaux d'autres artistes ; je préfère chercher mes propres chemins à travers l'instrument.

Pourrais-tu nous parler du titre “My Dear Friend” et de son message ?

“My Dear Friend” parle de la force de l’écoute et de l’amitié. C’est une chanson qui évoque cette capacité à rester debout face aux épreuves, à traverser les difficultés grâce aux liens qui nous unissent aux autres. Elle parle aussi de l’amour et de l’amitié qui évoluent avec le temps, qui changent parfois, mais qui continuent malgré tout à nous accompagner.

« L’innovation ne consiste pas forcément à inventer quelque chose de totalement nouveau, mais plutôt à trouver sa singularité, sa manière personnelle de raconter une histoire. »

On dit souvent qu’il est difficile d’innover dans le registre du folk rock. Quelle est ta vision à ce sujet ?

Être réellement différent est toujours difficile. La simplicité, en musique, est sans doute ce qu’il y a de plus complexe à atteindre. Lorsque l’on écoute des morceaux devenus iconiques, on a parfois l’impression qu’ils sont évidents, mais cette évidence demande un immense travail. L’innovation ne consiste pas forcément à inventer quelque chose de totalement nouveau, mais plutôt à trouver sa singularité, sa manière personnelle de raconter une histoire.

Si tu devais guider un néophyte dans l’univers de la folk, quel album lui recommanderais-tu ?

Parmi les albums récents, je pense notamment à *Hot Drink*. C’est un disque remarquable, porté par des morceaux très puissants qui invitent au rêve et à l’imagination.

Un mot pour conclure ?

J’espère simplement que les auditeurs iront écouter cet album et qu’ils y trouveront autant de plaisir que j’en ai eu à le créer. Peut-être y découvriront-ils, au détour d’une chanson, une émotion ou un écho qui leur ressemble.

Ant 1 : The Scam of the Mystical Cicadas
(Kuroneko)

MAUDITS

Les Explorateurs Musicaux

Entrevue : Pierre-Arnaud Jonard - Photos : Alexandre Le Mouroux

Maudits continue d'album en album d'ouvrir de nouvelles voies en s'affranchissant du post metal. Leur dernier disque, In Situ, offre même pour la première fois depuis les débuts du groupe des titres chantés, dans des genres musicaux fort éloignés du metal.

Le combo est devenu au fil des années l'une des références françaises en matière de post : post metal, post prog, post ambient... Les étiquettes sont difficiles à coller sur ce groupe un peu à part dans l'univers musical hexagonal. D'autant plus que leur nouvel album, *In Situ*, brouille encore un peu plus les cartes avec un titre trip hop - une reprise du "Roads" de Portishead - et un autre hip hop. Faut-il en déduire que Maudits veut s'éloigner du post pour s'ouvrir à d'autres horizons ? « Tout cela n'a pas été réfléchi » nous explique Olivier Dubuc, guitariste du groupe. « Nous n'avons pas beaucoup pensé à ce vers quoi nous voulions aller pour cet album. Les choses ont été assez vite, au final. À la base, ce disque aurait dû être un EP et puis nous avons décidé de faire un album. On trouve de la tension dans ce disque mais il est sans doute plus atmosphérique que les précédents. Il y a quand même toujours une dynamique metal, même dans les titres les plus calmes. Avec la reprise de "Roads" de Portishead on peut penser que l'on va vers un truc plus trip hop mais j'ai toujours aimé et écouté ce genre. Outre Portishead, Massive Attack et Tricky sont des artistes qui m'ont influencé, même s'ils ne m'influencent pas au niveau de mon jeu de guitare, ils le font davantage sur la manière de poser des ambiances. Les gens pourront s'étonner qu'il y ait un titre rap dans l'album mais j'en écoute un peu. Dans ce genre musical, j'écoute principalement du rap de metalleux comme Dalek. J'adore Olivier Lacroix qui est chanteur dans Novembre, groupe qui avait sorti un album fabuleux chez Source Atone Records et aussi dans Erlen Meyer, un combo de post hardcore. Cela n'a pas trop désorienté les auditeurs ce morceau. On a demandé à Olivier de partir sur un concept de malchance, de poisse, ce qui résonne de belle manière avec le nom de notre groupe, Maudits. »

« Maudits fonctionne à la manière des artisans. On envoie nos disques nous-mêmes aux gens qui nous les achètent. »

Dans une industrie musicale où l'on a tendance à ralentir le tempo des sorties, sauf pour les singles, Maudits prend le contrepied avec un album qui arrive seulement un an et demi après le précédent. « Ce disque arrive assez peu de temps après *Précipice*, c'est vrai. On a fait de cette manière parce que nous voulions que la promotion se déroule à l'automne dernier. Le disque étant fini, il n'y avait pas de raison de repousser sa sortie de six mois. Aujourd'hui, les artistes sortent beaucoup de morceaux pour fournir des contenus aux plateformes qui réclament cela. Nous, on ne fonctionne pas de cette façon. Je n'ai pas Deezer, pas plus que Spotify. Nous travaillons à l'ancienne. J'achète des disques et je veux que nos albums soient bons musicalement mais que ce soit aussi de beaux objets. On peut dire que Maudits fonctionne à la manière des artisans. On envoie nos disques nous-mêmes aux gens qui nous les achètent. »

« On peut nous mettre plein d'étiquettes mais je considère encore le groupe comme un groupe de post. Ça englobe plein de choses mais cela correspond bien à ce que nous faisons. »

Énorme fan de musique, grand connaisseur du black metal comme de post rock, de stoner ou de post metal, Olivier Dubuc a une connaissance quasi encyclopédique de la musique. N'y a-t-il pas, de cette manière, danger à ce que son grand appétit musical l'embarque dans mille voies différentes au moment de composer ses albums ? « Non car dès que je pars sur un truc je sais vers où ça ira. Je ne me dis pas tiens là je vais mettre un truc black metal, là un truc post metal. J'ai des phases où j'écoute tel ou tel genre de musique mais ça n'infuse jamais dans Maudits. Nous avons réussi à trouver notre patte. Nous avons des influences, comme tout le monde, mais nous savons les digérer pour les dépasser. Notre musique évolue d'album en album. *Précipice* était assez prog par exemple. Celui-là l'est moins. J'aime l'école prog suédoise des années 2000, tout comme j'aime Porcupine Tree ou Marillion. J'adore un groupe comme Änglagård qui était influencé à la fois par Genesis et King Crimson, comme j'adore certains albums de Yes. *Close to the Edge* est un disque que je trouve absolument fantastique. Notre musique est complexe dans la manière d'assembler les éléments, mais je ne suis pas un guitariste ultra technique. Dans la composition, la technique m'intéresse peu. Le seul musicien que j'adore qui soit à la fois émotionnel et technique c'est Paul Masvidal de Cynic. Musicalement, on peut nous mettre plein d'étiquettes mais je considère encore le groupe comme un groupe de post. Ça englobe plein de choses mais cela correspond bien à ce que nous faisons. »

Au fil des années Maudits a acquis une certaine notoriété sur la scène française ce qui permet au groupe de tourner de plus en plus et dans des formats différents, électrique comme acoustique. « On a fait pas mal de dates pour *Précipice*, on a commencé à en faire pour *In Situ*. Nous avons joué en février dernier à Nantes pour le Frozen Fest. Vu notre style et notre esthétique, nous ne voulons pas jouer dans des endroits pourris. On fait davantage de dates que de vraies tournées. Cela ne me dérangerait pas de partir sur la route plus longtemps mais les autres dans Maudits ont des vies de famille, des boulots prenants et je ne peux pas leur imposer ça. »

Avec le temps, Maudits creuse son sillon offrant des œuvres toujours aussi intéressantes qui voient son following grossir progressivement. « Nous voulons être diffusés au maximum. On a l'ambition de faire des albums cool, de donner de bons concerts. On travaille pour cela. Les gens parlent de plus en plus de nos disques ce qui est positif. On aurait aimé avoir plus de presse pour le précédent. Là, nous travaillons de nouveau, comme à nos débuts, avec Klonosphère pour la promo et ça se passe très bien. La communication avec eux est fluide. C'est une super agence promo et on est contents de retravailler avec eux. »

Être chez Klonosphère signifierait-il que Maudits veut suivre la voie d'un groupe comme Klone, devenu une formation importante tant au niveau national qu'international ? « Klone possède un chanteur qui colle vraiment à l'identité du groupe. Nous avons partagé la scène avec eux à différentes occasions. Ils travaillent comme des fous. On bosse aussi beaucoup mais ce n'est pas comparable. Et puis Maudits, même s'il y a pour la première fois deux titres chantés sur un album, reste un groupe instrumental. Cela fait une grosse différence par rapport au style de Klone. »

In Situ
(Klonosphère)

Maudits nous a offert depuis ses débuts des disques toujours intéressants et fort différents les uns des autres. Entre post metal, post ambient et prog, Maudits a tracé sa voie de bien belle manière. Précipice leur disque précédent était une petite merveille. La pression était donc forte pour nous offrir un *In Situ* du même niveau, mais le combo a su relever le défi. Ce nouvel opus voit pour la première fois deux titres chantés : une très belle reprise du "Roads" de Portishead et même un titre rap, le sombre et poisseux "Carré d'As". *In Situ* est un album qui ravira autant les amateurs de rock atmosphérique que les metalleux « intellos ». Un disque riche et complexe sur lequel les instruments se marient d'une manière à la fois belle et intelligente.

HamaSaari

Images sonores

Entrevue : Jessica Boucher-Rétif - Photos : Régine Cadillac

Son nom évoque un voyage, une destination lointaine, et HamaSaari offre en effet une belle échappée musicale. Du rock progressif dans lequel il s'inscrit, il retient la volonté de se libérer des carcans et livre un deuxième album autant guidé par l'héritage des noms historiques du genre que par ses propres envies.

En 2021, le groupe Shuffle mettait un terme à ses douze ans d'existence et plusieurs de ses membres initiaient un nouveau projet : HamaSaari. Quelques changements de line up plus tard, Jordan Jupin, chanteur et guitariste, revient sur ce parcours en forme d'émancipation artistique et sur la création de *Pictures*, deuxième album du groupe. « Nous n'étions plus en harmonie avec l'esprit de Shuffle qui était en quelque sorte notre groupe de jeunesse. Nous avons tenté des choses qui nous ont permis de grandir. Avec HamaSaari, nous voulions repartir de zéro et être libres à 100 %. » Shuffle était marqué par une orientation moderne et une tendance néo-metal que l'on ne retrouve pas dans HamaSaari.

« À l'époque, nous aimions beaucoup explorer ces univers fusion, grunge et néo-metal des années 1990/2000. Puis, au fil des années, nous avons pris de plus en plus de plaisir à aller vers une musique plus imagée et onirique. »

Une couleur stylistique, le rock progressif, demeure cependant commune à Shuffle et HamaSaari, sans que la musique du quartet se laisse réduire à cette étiquette. « Le prog est un style sans limite artistique, où les codes sont très larges. Il peut être expérimental ou très minimaliste, orchestral ou brut, très onirique, instrumental, etc. Nous avons choisi le terme "prog" parce qu'on nous a demandé comment définir notre musique au moment de la sortie de l'album mais au final, nous nous en moquons un peu. Nous faisons du rock à notre façon. »

Du post-rock au metal en passant par le folk, HamaSaari puise en effet à de nombreuses autres sources et adopte une écriture plus alternative que strictement progressive. « Axel [Vaumoron, guitariste] aime beaucoup l'univers du hardcore et du screamo. Son groupe emo, Griseville, est incroyable. Élie [Chéron, batteur] joue dans un super groupe de chanson française qui s'appelle Ton Zinc et avait aussi son groupe de screamo, Lorne Malvo, qui tabassait bien. Jonathan [Jupin, bassiste] joue aussi du jazz à la contrebasse. Pour ma part, j'aime quand ça joue, je suis seulement allergique aux musiques créées par ordinateur, je n'y trouve aucun plaisir. »

Si un mot devait résumer la démarche d'HamaSaari, ce serait sans doute « authenticité ». À chaque étape, de la musique à l'artwork, sont privilégiés la spontanéité et l'artisanat : « Le processus créatif est très long pour obtenir la bonne combinaison. Nous jammons, nous enregistrons, nous passons du temps en petit comité, nous échangeons des idées. » Pour ses deux albums, le groupe a fait le choix d'un enregistrement live : « Nous trouvons cela plus simple d'enregistrer tous ensemble plutôt que de faire du montage. Nous nous sommes rendu compte que le métronome, lors des enregistrements, apportait trop de contraintes au niveau dynamique par exemple. Nous faisons les prises de batterie et de basse avec tout le monde, les amplis dans des cabines séparées pour pouvoir éditer comme nous voulons et refaire ce qui ne va pas. Je chante à ce moment-là aussi pour que nous ayons bien les structures, vu que nous enregistrons sans aucun backing tracks. Nous gardons les guitares venant de la prise live qui nous conviennent, nous refaisons certaines parties, nous empilons, nous éditons si besoin, puis nous ajoutons le chant final et les chœurs. »

« Je ne vois pas l'intérêt d'aller plus vite en utilisant la technologie si on ne réduit pas le temps de travail d'une manière générale. Produire plus nous a-t-il rendus plus heureux ? »

Pout profiter d'une telle liberté, le groupe bénéficie d'un atout de taille : « Nous avons la chance de pouvoir travailler en studio, nous répétons dans le studio dans lequel nous enregistrons, alors si le résultat ne correspond pas à ce que nous souhaitons, nous pouvons recommencer. C'est le confort total, comme les Floyd à Abbey Road ! Je ne pense pas que nous ferions cela si nous devions payer la journée de studio à chaque fois que nous avons une idée ! [sourire] Nous avions enregistré notre premier album, *Ineffable*, au studio La Grange, où je travaillais à l'époque. C'était déjà en grande partie mon matériel. Nous n'avions donc pas beaucoup de limites non plus, nous pouvions y passer nos week-ends quand nous réussissions à synchroniser nos agendas. Pour *Pictures*, nous avons enregistré la prise live dans mon salon, avec les amplis dans d'autres pièces et la régie à l'étage, avec les câbles qui passaient partout dans la maison et la cuisine à deux pas pour faire à manger entre deux prises. C'était super cool ! Puis j'ai fini mes travaux et nous avons enregistré les guitares et le chant dans le nouveau studio tout neuf qui est une dépendance de ma maison. C'est le top de pouvoir être chez soi. »

À une époque qui promeut la dématérialisation et l'intelligence artificielle, HamaSaari s'inscrit volontairement dans une démarche inverse, où priment le naturel, l'organique : « Nous avons envie de sortir de toutes ces musiques trop produites, trop parfaites. Personnellement, aujourd'hui, ce qui me fait le plus vibrer, c'est quand j'ai l'impression d'être dans la pièce avec les musiciens. Nous avons bien conscience d'être à contre-courant mais c'est avant tout parce que nous aimons cela, c'est un choix. Nous utilisons la technologie quand nous le souhaitons, ce n'est pas automatique. Nous avons décidé de prendre notre temps, de réfléchir avant de se lancer ou au contraire parfois de ne pas sur-intellectualiser les choses. L'idée est de se focaliser sur ce qui nous plaît et surtout de s'amuser au maximum ! À la fin, quand nous devons partir en tournée, nous avons déjà les morceaux "dans les pattes", vu que nous les avons enregistrés en live, au lieu de créer chaque partie avec un ordinateur. Donc nous nous y retrouvons. Pour ma part, je ne vois pas l'intérêt d'aller plus vite en utilisant la technologie si on ne réduit pas le temps de travail d'une manière générale. Produire plus nous a-t-il rendus plus heureux ? »

Le nom du groupe, HamaSaari, inspiré du finnois, désigne une « île du crépuscule » imaginaire. « On peut s'imaginer une île que l'humain n'a pas découverte, exploitée, colonisée, détruite, massacrée et dont il n'a pas encore pillé les richesses. Cela nous plaît, c'est notre petite lueur d'espoir... » À l'image de cette possibilité rêvée, le rock atmosphérique d'HamaSaari, aussi mélancolique que serein, ouvre plus de portes qu'il n'en ferme. En témoigne le fil conceptuel qui traverse *Pictures* et que Jordan résume par une suite de questions : « D'où vient tout ce que l'on a dans notre tête ? Comment notre société s'est-elle organisée ? Comment est organisé l'inconscient collectif ? Comment notre histoire et les dogmes religieux influencent-ils nos façons de penser ? Notre système de croyance n'est-il pas en partie responsable de nos actes ? Toutes ces questions font émerger d'autres questions et chacun a sa propre réponse. »

Pictures
(Klonosphère / Season of Mist)

Le terme « progressif » évoque écriture complexe, longs morceaux à tiroirs et expérimentations techniques. Autant d'éléments absents de la musique d'HamaSaari, qui mêle une approche alternative à son héritage prog. Le rattachement des Manceaux à ce vaste genre tient surtout à la liberté qui les guide. Évoluant dans un registre majoritairement doux pimenté de quelques attaques metal, les compositions s'épanouissent en guitares aériennes et chant falsetto. Elles gagnent en caractère organique ce qu'elles ont perdu par l'absence de clavier et laissent deviner leur charpente acoustique au gré d'une sensibilité folk. Sincère et touchant, ce deuxième opus révèle la marge de progression d'un groupe qui gagnera à affirmer un tempérament plus marqué, sans perdre son sens de la nuance.

French Cancan avec Robin Recht

Entrevue et Photo : Bruce Tringale

French Cancan propose aux acteurs du monde de la BD de parler de leur rapport à la chanson française, avec pour ouvrir le bal, Robin Recht, figure révérée de la Franco-Belge, auteur des remarqués et remarquables Adieu Aaricia (une reprise de la légendaire série Thorgal), une adaptation de Conan, le Cimmerien (préfacée par Michael Moorcock, excusez du peu !) et dernièrement On les Appelle Junior & Senior chez Le Lombard, hommage vivifiant aux films de Terence Hill et Bud Spencer. L'homme est aussi doué en dessin que dans ses analyses de la scène française.

Quand je te parle de chanson française, à qui penses-tu immédiatement ?

Brassens ! C'est mon ADN, mon père l'écoutait beaucoup et je trouvais ça magique. Je ne comprenais pas tout mais ça me touchait au fond de moi. C'est une qualité que j'ai toujours admirée chez les enfants : savoir discerner sans comprendre. Mon fils écoutait Brassens récemment et m'a demandé de lui remettre plusieurs fois "Les Copains d'Abord" et du haut de ses huit ans, il m'a dit : « Ce chanteur, quand il parle, on sent qu'il est bien dans sa peau ». Je me suis dit qu'il avait touché quelque chose. Il a eu la même réaction en écoutant la BO de Morricone pour *Il Était une Fois dans l'Ouest*. Quand il y a de la qualité populaire, on n'a pas les codes ni la culture mais on a ce quelque chose qui vibre et je trouve que Brassens a cette capacité-là. Il n'est pas pointu, il n'est pas élitiste tout en restant exigeant. J'ai lu certaines de ses correspondances : c'est très pointu, ça parle de philo, d'art, de poésie.

Si Brassens était une BD ?

(Réponse immédiate) Astérix ! Il y a ce condensé d'humour même si on ne boit pas à la même source : il y a quelque chose d'aristocratique chez Brassens quand Astérix puise dans le populaire, mais les deux ont chanté la France. Brassens, comme Miyazaki au Japon, c'est un trésor national qui nous appartient à tous.

Dans les années 60, tu pioches qui ?

Dans cette mouvance, je me sépare de l'héritage de mes parents. J'ai écouté de la musique très tard aux alentours de mes 15 ans. Mon premier disque acheté, était un album des Eagles et très rapidement Noir Désir puis l'intégrale de Gainsbourg qui venait de paraitre à la fin des années 80.

L'intégrale bleue ?

Oui, voilà ! J'aime quasiment tout de Gainsbourg, tout est formidable. Il était changeant, il s'adaptait à des envies dans un mélange entre l'époque et lui-même. Il commence par le jazz puis enchaine sur la pop pour se faire du pognon, il se cherche, il veut devenir une statue du commandeur artistique et puis, il finit en emmerdeur. C'était fascinant, comme assister à une psychothérapie à ciel ouvert.

Les années Gainsbarre ?

Oui, j'assume. J'aime son humour, son irrévérence, cette manière de nous emmerder. J'aime "Lemon Incest" qui nous dit : « Je vais exactement à l'endroit où vous ne vouliez vraiment pas que j'aille. » Maintenant musicalement, ce n'est pas ce que je préfère, je m'arrête aux albums reggae.

Moi, c'est *Rock Around The Bunker*. Sur les albums reggae, j'ai toujours trouvé qu'il ne s'était pas foulé.

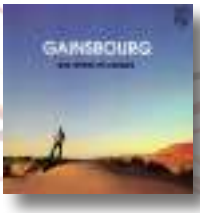
Ah ? J'adore cet album et son côté *OSS 117*. Sur le reggae, il a réussi à faire sonner le français sur une rythmique jamaïcaine. Peu de personnes en étaient capables.

Nougaro ?

Oui, mais je l'ai découvert très tard grâce à un mec contemporain très pointu : Babx et qui a fait un hommage à Nougaro qui m'a permis de redécouvrir le bonhomme. Il y a eu aussi Nino Ferrer, qui est un des rares avec Camille ou Véronique Sanson à faire groover le français tout en étant exigeant. On sent un artiste à fleur de peau à l'inverse de Gainsbourg qui était un producteur. J'adore le *Gainsbook* où on arrête enfin de parler de sa vie et de ses scandales pour aborder sa musique.

Et donc, Véronique Sanson ?

Je l'écoutais sur Chérie FM dans les années 80. Il y avait de gros tubes, pas ses meilleurs mais je sentais qu'elle avait quelque chose. J'ai réécouté ses albums des années 70 sur le tard vers mes 35 ans. Il n'existe pas d'équivalent à "Bernard's Song" ou à "Drôle de Vie". Là, elle est quasi américaine, elle leur met la dragée, quoi... C'est l'extraterrestre de la chanson française, ce talent d'arrangeur, de mélodiste... Elle n'a pas fait école. Juliette Armanet, c'est sympa quoi, mais rien à voir.



D'autres chanteuses ?

Barbara ! Je respecte énormément, il y a de la ritournelle, ce côté entêtant de la mélodie, cette femme très libre, très crâneur comme chez Gainsbourg. J'aime beaucoup les transfuges de classe, ces gens qui arrivent à être dans la haute mais qui ne se vautrent pas dans la bourgeoisie.

« Serge Teyssot-Gay était l'un des meilleurs guitaristes de la scène française, le seul à faire de solos qui n'étaient pas chiants. C'était un groupe qui se bonifiait. Ils étaient vraiment devenus grands au moment où ils ont disparu. »

Tu nous parlais de Noir Désir…

Ça, c'est mes années lycée. Ça parlait au jeune ado que j'étais, très timide, sans aucun succès avec les meufs. J'ai retrouvé le même truc chez Fauve par la suite, la même lamentation adolescente mais pleine d'énergie, qui a envie de tout péter. Noir Désir me touchait beaucoup. Serge Teyssot-Gay était l'un des meilleurs guitaristes de la scène française, le seul à faire de solos qui n'étaient pas chiants. C'était un groupe qui se bonifiait. Ils étaient vraiment devenus grands au moment où ils ont disparu. *Des Visages, des Figures* est un album incroyable, ils devenaient enfin ce qu'ils devaient devenir. "Le Vent nous Portera" est pour moi la dernière grande chanson française, cette ritournelle qu'on n'oublie pas, la guitare de Manu Chao. J'aurais tué pour voir la Mano Negra sur scène.

Des artistes plus modernes ?

Je n'écoute plus d'albums, que des morceaux. Les Limiñanas, j'aime leurs featurings, Bertand Belin est un mec intéressant, le Biolay de *Rose Kennedy*, Camille et les débuts de Benabar. Tout le week-end, j'ai écouté l'album de Lo et Houellebecq. J'écris en musique et je dessine en film. Quand je dessine, mon cerveau est en off, j'ai fait tout un album avec *Les Bronzés*. (Rires)

Bleu. Blanc. Punk.

Préparé par Arno Jaffré

Avant le tout marketing et le tout formaté, le punk a hanté les rues de l'Hexagone et a fait battre les cœurs de quelques milliers de jeunes. De Métal Urbain à Taxi Girl en passant par Asphalt Jungle, Stinky Toys, Starshooter, Bijou, ou bien Les Dogs, le mouvement s'est décliné à toutes les sauces.

Alors que le président de l'époque, Valéry Giscard d'Estaing, ronronnait à l'Elysée et que la variété française écrivait la bande-son du quotidien des Français, des guitares hurlantes et souvent mal accordées éjaculaient des notes par milliers et traduisaient avec complexité et envie les riffs anglo-saxons des MC5, des Stooges, ou des Ramones.

En 1976, New York et Londres deviennent l'épicentre des adolescents en manque de sensations, La même année, les Sex Pistols s'invitent au Chalet du Lac à Paris. Un premier concert à l'étranger pour les Anglais qui donne l'impression que quelque chose se prépare. La même année a lieu la toute première édition du Festival Punk de Mont-de-Marsan dans les Landes, avec comme chef d'orchestre Marc Zermati (photo de droite, ci-dessous), alors directeur du label Skydog Records. La programmation comprenait : The Damned, Eddie and the Hot Rods, Pink Fairies, Little Bob Story, Bijou... Pour l'anecdote, les Sex Pistols refusèrent d'y participer, ne voulant pas partager l'affiche avec Eddie and the Hot Rods. Ian Curtis, futur chanteur de Joy Division, fit le déplacement avec sa femme Deborah depuis Manchester.

L'affiche de la seconde édition en 1977 - la plus connue - comprenait : The Clash, The Police, The Jam, Dr Feelgood (sans Wilko Johnson), Asphalt Jungle, Strychnine, Shakin' Street... (et Lou Reed le lendemain, sans aucun lien avec l'organisation du festival). Quelque chose se préparait donc mais sous quelle forme ? La chronologie du mouvement est capricieuse car beaucoup ont brouillé les pistes et ont eu peur de la récupération. Le punk français s'est donc battu d'abord contre lui-même assumant tout et même plus encore. En 1978, un grand nombre d'artistes surfent sur la vague (dont Plastic Bertrand avec "Ça Plane pour Moi"), et l'année suivante se forme La Souris Déglinguée, une formation qui marquera profondément les esprits durant les années 80.

C'est à partir de là que le mouvement va se populariser en France, particulièrement dans la scène underground. À cette période, les Bérurier Noir, issus des Lucrate Milk (actifs entre 1981 et 1984) font partie de ceux qui vont marquer le genre. Leur mélange de musique, d'antifascisme et d'esprit de bricolage en a fait une référence inconfortable et impossible à apprivoiser. Très engagé politiquement, le groupe ouvre la voie au rock alternatif francophone. Ils opposent au « No future » britannique un côté destroy, un esprit festif et des déguisements de clowns sur scène. En plus d'un public acquis à leur cause, ils parviennent à fédérer une large partie de la jeunesse avec des slogans tels que « La jeunesse emmerde le Front National » après la percée du parti aux élections de 1988.

Dans leur sillage, il existe un certain nombre de groupes ayant marqué ces années-là tels que la Mano Negra, Parabellum, Gogol Premier, Les Garçons Bouchers, Les Négresses Vertes, Les Wampas, Ludwig Von 88 ou encore les Washington Dead Cats. On peut citer également Oberkampf, OTH, Les Sheriff ou bien Les Cadavres.

En 1982, les Orléanais de Chaos Production lancent un label qui ne souhaite promouvoir que les groupes de province, et sortent dans la foulée deux compilations *Chaos en France volume 1 et 2* (avec Camera Silens de Bordeaux, Al Kapott de Brest, Trotskids de Rennes ou bien Komintern Sect d'Orléans). Dès le milieu des années 90, c'est l'arrivée des groupes de punk hardcore. Les Rennais de Tagada Jones font partie des premières formations à jouer un punk énervé et engagé, tout comme les Sales Majestés.

Une nouvelle vague voit aussi le jour, influencée musicalement par la scène californienne comme Burning Heads ou bien Seven Hate. Ils seront suivis par Paris Violence, Les Vieilles Salopes, Uncommonmenfrommars ou bien encore Guerilla Poubelle. Plus mélodiques et inventifs, les Salauds de Pauvres mélangent le punk de 1977 et l'influence de groupes comme Fugazi.

Si le punk était très présent dans les années 80 en France, il existe toujours aujourd'hui. Les idéologies du mouvement restent les mêmes, bien qu'ayant évolué en même temps que la société. Le punk est un mouvement profond de remise en cause de la société, une forme de rébellion. Il est autant musical, vestimentaire que politique. L'histoire est en marche...

Faits marquants

Juillet 1976 : Les **Stinky Toys** (“Les jouets puants”) d’Elli Medeiros et Jacno donnent leur premier concert. Trois mois plus tard, le groupe sera consacré en Angleterre en faisant la Une de l’hebdomadaire musical *Melody Maker*.

21 Août 1976 : Organisé par le label Skydog Records, le **premier festival punk se déroule à Mont-de-Marsan** dans les Landes (entre 600 et 1500 spectateurs).

3 septembre 1976 : Les **Sex Pistols** donnent leur premier concert à guichets fermés à Paris, au Chalet du Lac (en plein milieu du bois de Vincennes). Ils y rejoueront le surlendemain devant 300 des 4000 personnes qui avaient tenté, avec ou sans succès, d’entrer dans la boite. Pour beaucoup, c’est la révélation.

20 et 21 septembre 1976 : La boite **100 Club** à Londres organise son festival, avec les Sex Pistols, les Clash, Siouxsie and the Banshees... et surtout nos frenchies des Stinky Toys.

28 avril 1977 : **Les Ramones** débarquent en France, pour un premier concert à Lyon. Mais ils ne font pas l’unanimité. Trop déglingués. L’accueil est vraiment tiède.

2 mai 1977 : Les Ramones se produisent à Paris avec Talking Heads en première partie. **Le Bataclan**, qui était une salle de cinéma avant d’accueillir ce concert, gagne son statut de salle de spectacle ce soir-là. Les New-Yorkais cette fois-ci captivent le public parisien.

5 et 6 août 1977 : **Deuxième édition du festival punk de Mont-de-Marsan** (avec environ 4000 spectateurs).

16 septembre 1977 : Pour la promotion de son livre *L’aventure Punk*, **Patrick Eudeline**, chanteur du groupe Asphalt Jungle, fait très fort en se faisant inviter au programme télé *Le Dessus du Panier* animé par Philippe Bouvard.

25 octobre 1977 : Le premier 45 tours de **Métal Urbain** débarque dans les bacs londoniens. Quelques mois plus tard, le groupe est signé par le tout nouveau label Rough Trade et devient sa première sortie officielle.

14 février 1978 : Métal Urbain sort son second 45 tours, *Paris Maquis*. Pendant ce temps, quatre amis du lycée Balzac à Paris fondent leur groupe. Ils se nomment **Taxi Girl** et seront bientôt rejoints par leur charismatique chanteur Daniel Darc.

10 avril 1978 : C’est entouré d’un trio de musiciens et d’ingé-son français que **Sid Vicious** (bassiste des Sex Pistols) enregistre une chanson dans un studio à Paris. Depuis plusieurs semaines déjà, il arpente le pavé de la capitale pour mettre en boite quelques scènes du film *La Grande Escroquerie du Rock'n'roll* (*The Great Rock'n'roll Swindle* en anglais) sous la direction (approximative) de Julien Temple. Toute l’équipe est défoncée et c’est le guitariste de Magma Claude Engel qui sauvera la situation en proposant sa propre interprétation de “My Way”. Une fois l’enregistrement arrivé à Londres, tous les intervenants français seront oubliés volontairement dans les crédits.

13 mai 1978 : **Plastic Bertrand** cartonne en France avec son single “Ça Plane pour Moi”. La consécration arrivera quelques temps plus tard, quand les Anglais de **The Damned** effectueront une reprise de ce titre.

Metal Urbain

Stinky Toys

Les Dogs

Starshooter

Taxi Girl

Morceaux choisis par ceux qui l'ont vécu

Éric Debris (Métal Urbain) : C'était gris. C'était un pays où les gens étaient habillés en gris. On se faisait vraiment chier. Un concert par mois. La moitié des groupes intéressants ne passaient pas par la France. C'était terrifiant. Le bac nouveautés chez les disquaires, c'était maximum trente disques.

Kent Hutchinson (Starshooter) : On se faisait chier en province. J'étais dans la bande dessinée et j'adorais ça. Mais moi, je voulais être Iggy Pop et je voulais absolument vivre ce truc-là. Je voulais monter sur scène, me rouler par terre et casser des guitares.

Alain Pacadis (journaliste à Libération et punk notoire) : Depuis plusieurs mois, on sent dans l'air comme une vibration. Un mouvement qui, il y a encore quelques mois, n'était qu'un épicentre marginal, un courant underground. Mais maintenant, c'est au grand jour que nous allons pouvoir nous afficher et montrer au monde nos faces blafardes.

Philippe Manoeuvre (journaliste rock) : En fait, tout le mouvement a démarré autour du mot punk car à l'époque, personne ne savait ce que ça voulait dire. Et ça a pris des proportions énormes. Les gens ne pigeaient pas.

Daniel Darc (Taxi Girl) : Avant que le punk arrive, j'étais en quête d'identité, mais j'étais déjà un rocker. J'étais dans une bande et je me foutais sur la gueule.

Vincent Palmer (Bijou) : Ce qui était bien, c'est qu'il y avait l'idée de balayer tout ce qui existait auparavant. Ne pas attendre d'avoir les moyens pour le faire... tout était possible et c'était vachement sain.

Marc Zermati (label Skydog records) : Il ne faut pas croire que c'était un mouvement énorme. Ce n'était qu'une poignée de gens, le punk en France.

Hughes de Portzamparc (Les Dogs) : Pour nous, l'appellation punk était quelque chose d'extrêmement peu important. J'avais la vision de quelqu'un qui était exclu et qui s'était mis au ban de la société. On n'avait pas nous cette optique punk, ça passe ou ça casse. Il fallait que l'on élabore les choses donc ça nous amis un peu à part. On avait une espèce d'éthique dans les Dogs : Nous contre le reste du monde.

Little Bob (Little Bob Story) : Pour moi le punk, c'était une manière de dire merde à toute cette musique : Ange, Yes, Pink Floyd, qui prenait trop de place et qui était trop pompeuse.

Patrick Eudeline (Asphalt Jungle) : Un mouvement ne fonctionne que s'il est outré. Il fallait donc grossir le trait. Et aller jusqu'à s'interdire un solo de guitare ou une ballade. Pour les vieux cons du showbiz, on apparaissait comme des Martiens et c'était formidable !

Hermann Schwarz (Métal Urbain) : Mon plus grand souvenir est celui d'avoir joué avec Patti Smith (prêtresse punk) fraichement arrivé de New York. On a improvisé dans la cave d'un magasin de disques dans le quartier des Halles et elle a chanté "Horses". C'est en écoutant l'album plus tard que j'ai reconnu les textes.

Kiki (Fanzine Bazooka) : À Paris, on avait un concert par mois maximum. Avant le punk, j'écoutais Gong, Robert Wyatt, Pink Floyd. Pour moi, d'entrée il y a eu un clash avec les Sex Pistols. Ils avaient un son incroyable. On s'est mis à traduire en français les paroles des groupes que l'on aimait. Nos journaux se retrouvaient interdits aux moins de 18 ans. On en était très fiers !

Putain de soirée ! (souvenir personnel)

[Bérurier Noir - Salle omnisports de Quimper - 15 avril 1988] Devoir de mémoire oblige, je voulais revenir sur l'ambiance autour de ce concert mémorable auquel j'ai assisté, avec les souvenirs que j'en ai.

Si la vague punk britannique de 1977 a su faire quelques émules de ce côté-ci de la Manche (Starshooter, Métal Urbain, Lucrate Milk...), la jeunesse hexagonale préfère s'enthousiasmer pour des formations plus consensuelles comme Téléphone.

Nous sommes en 1988 et j'ai vingt ans. Je navigue alors entre Paris et ma Bretagne natale. Le climat social raciste et antisémite étant ce qu'il est (cela n'a pas beaucoup changé malheureusement), je rejoins le mouvement S.C.A.L.P (Section Carrément Anti-Le Pen) pour contrer la montée du Front National et son leader Jean-Marie Le Pen, caricature à échelle humaine de ce qu'une société civilisée peut engendrer de pire, même si les Américains ont fait beaucoup mieux depuis avec Donald Trump.

Je distribue alors régulièrement des tracts avec des membres de No Pasaran, réseau antifasciste, devant les salles de concert où se produisent des groupes comme Oberkampf, Les Garçons Bouchers, La Souris Déglinguée, Parabellum, Ludwig Von 88, Los Mescaleros...

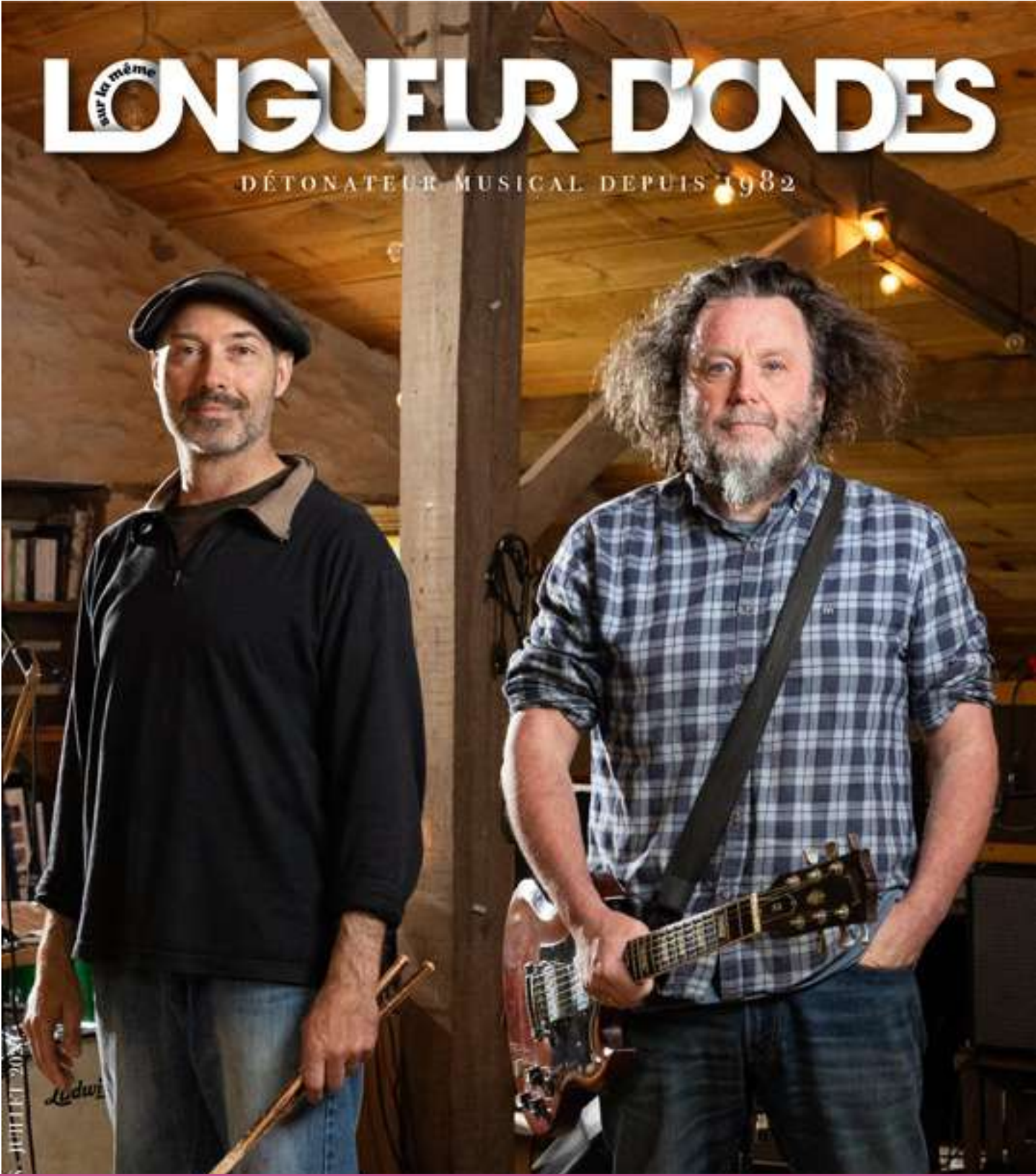
Le keupon à la française qui s'auto-baptisera un peu plus tard « rock alternatif » (grâce notamment à Boucherie Productions et Bondage) trouve alors avec Les Bérurier Noir un porte-parole inattendu, grâce à une musique libre et ouverte à ceux et celles qui veulent bien la faire vivre. En totale indépendance, la troupe bérurière fait un boucan d'enfer. Le groupe surprend son auditoire par des shows spontanés et décalés. Glaciale et oppressante, soutenue par une obsédante boite à rythmes et déchirée par les riffs simplistes et abrasifs de Loran (membre actuel des Ramoneurs de Menhirs), la musique des Bérus trouve écho en moi comme une musique d'aliéné tout droit sorti d'un bloc opératoire.

C'est tout naturellement que je rejoins Quimper ce samedi 15 avril 1988 pour un concert que je ne suis pas près d'oublier. La salle est bondée et lorsque les premières parties se présentent (avec notamment Les Brigades), l'électricité dans l'air est déjà palpable. Quelques mouvements de foule font qu'en dépit de ma volonté, je me retrouve sur le côté droit de la scène (cela aura son importance un peu plus tard dans la soirée). Nous attendons tous les héros du jour et après un changement de plateau interminable, ils sont enfin devant nous.

Le public est chauffé à blanc et les pogos se succèdent l'un après l'autre (parfois bien violents). J'essaie tant bien que mal de ne pas me faire éjecter de la place où je me trouve, et je profite du spectacle. Les tubes s'enchainent et lorsque le dernier titre est annoncé, je me retrouve invité sur scène avec 5 ou 6 autres gars dont un ami venu avec moi pour seconder comme il se doit la choriste du groupe déguisée en Arlequin version destroy. Tout se termine dans l'anarchie générale et on se demande même, après être redescendus dans la fosse, si le concert est réellement terminé. Putain de soirée ! Mais le monde est déjà une porcherie et les lendemains ne chanteront sûrement pas, si ce n'est un requiem bien mérité.

« Vivre Libre ou Mourir » n'était pas une phrase en l'air et les Bérurier Noir se séparent l'année suivante “en pleine gloire” (et après leur entrée au Top 50) laissant le fantôme du groupe underground s'installer durablement dans la mémoire collective de nouvelles générations (Les Sales Majestés, Tagada Jones, Guérilla Poubelle...).

Et la jeunesse emmerde toujours le Front National... Salut à toi !



Abonnez-vous !

POUR VIVRE À NOS CÔTÉS LE MEILLEUR DE LA SCÈNE ROCK INDÉ

39,90 EUROS POUR UN AN, SOIT PLUS DE 500 PAGES D'ENTREVUES, DOSSIERS ET CHRONIQUES. RDV SUR NOTRE SITE WEB

LE CARNET

Le nouvel album de **Requin Chagrin**, Décollage, (sorti le 27 mars) propose une dream pop élégante aux influences LA / 80's / new wave, à la fois solaire, mélancolique et profondément incarné. Du Requin Chagrin dans ce qu'il a de plus fort. (Sony)

Flying Blanket Mystery balance un punk garage survitaminé taillé pour secouer les scènes. Après un premier EP remarqué en 2024, Popcorn, les Normands ont sorti leur dernier EP, Shit In Shit Out, début mars.

Les Limougeaux de **Bird Without A Song** ont dévoilé début avril un nouveau projet bien particulier, Written Memories, qui prend la forme d'un généreux nouvel EP en live session audio et vidéo. 4 morceaux dont 3 inédits succédant à A Dance Of Cranes (2023).

Avec son nouvel EP, Seléné, **Roma Luca** creuse son sillon parmi ses contemporaines : on entend l'influence de la poétesse rockeuse PJ Harvey, mais aussi celle de l'américaine Angel Olsen. Folk, rock, chanson, se mêlent et font entendre encore l'écho de Françoiz Breut à ses débuts.

Financé grâce au crowdfunding, le troisième album d'**Arcadia**, Deus Ex, sortira le 5 juin. 10 titres entre guitares tendues et textes acides où le duo vocal explore de nouveaux univers sans oublier l'héritage du rock en français. La release party aura lieu à l'AvanC de Royat (63) avec le groupe Nash en ouverture.

Dans son premier album, Ascendant Rockstar (27 mars 2026), l'artiste queer **Shadi** aborde des thématiques liées à l'émancipation, à l'écologie mais aussi liées à la question du genre, dans un esprit rebelle et effronté. Shadi lutte pour sortir des cases et laisser place à ceux qui sont en marge avec sa voix lyrique si atypique.

L'album Notes de Saisons (Lotophagus Records) composé par la légende de la musique expérimentale française **Julien Ash** associé à Philippe Neau, artiste pluridisciplinaire connu pour ses field recordings hantés, est sorti fin mars. Il oscille entre abstraction électronique, éléments néoclassique et approche mélodique.

The Tact propose un post-rock-fusion tendu et énergique, teinté d'influences punk et funk. Leur 2ème EP, Fizzy Life (13 février 2026), offre 6 titres intenses qui s'enchainent à toute allure en revisitant le meilleur du rock indé, rappelant The Clash, Beastie Boys, Kings Of Leon ou encore Placebo.

Marie Sigal a sorti son nouvel EP, Femme Tatouage. Il compte six titres qui oscillent entre électro, pop et chanson française. Il précède la sortie du prochain album de l'artiste toulousaine, Le Refuge, pour fin 2026.

Avec son nouvel EP, Dread, This Could Save You (01/05/2026), le quatuor parisien **Midscale** livre un poignant successeur au déjà magnifique premier album Movements paru en 2024. Son shoegaze se révèle encore plus puissant et introspectif, tout en poursuivant son ouverture vers le post rock ou l'indie.

LE CARNET

Avec La Bande Originale du Film Imaginaire d'Aurélie Muller, **Vilain Tigre** signe une œuvre singulière. Conçu comme la B.O. d'un film sans images, l'album se déploie en trois EP et un épilogue, une forme fragmentée et évolutive qui laisse à chacun la liberté de composer son propre récit.

Bancal Chéri revient, toujours à quatre et toujours un peu de travers. Avec La Belle, leur troisième échappée (26 mai 2026), ils poursuivent leur traversée de la chanson comme on explore un territoire mouvant : celui de la fantaisie, de la poésie et du verbe libre.

Le premier album du duo nantais **Coconut**, Pour des Grands, est sorti mi-avril sur le label Archipel. Pop, ouvragé, folk, il est inspiré par Andy Shauf ou Hannah Cohen. 12 morceaux en français enrichis par un ensemble : flûte traversière, clarinette, cor, violoncelle, alto...

Ellen and the Boyz est mené par Ellen Wallace. Elle oscille entre une sorte de pop planante, des décharges de déflagration sonore et du punk / noise brut et sexy, influencée par la scène UK de Idles, Fontaines DC ou Ditz. Leur premier EP, Sexy but Sad, est sorti en avril.

Le chanteur-guitariste et compositeur franc-comtois **Fat Jeff**, un one-man band heavy blues hyper frais, a sorti son nouvel EP fin mars. Un bien nommé Heavy Lonesome Blues, qui promet de dépoussiérer un genre musical quelque peu connoté, et ce à l'aide de vibes modern rock impeccables.

Le troisième album de **Trainfantôme**, Constant Farewells, est annoncé pour fin mai chez Howlin' Banana.Il a été intégralement composé par Olivier Le Tohic, et enregistré par Pierre Veysset au Studio Nennock, avec quelques invité-es pour l'occasion (Teenage Bed, clarence, Terreur, et, plus surprenant, Kellii Scott, le batteur de Failure).

Le premier album de **Vétuste**, Wedge, est sorti le 27 mars chez Reverse Tapes. Il propose un rock-noise, underground, qui fait penser à Deity Guns, Condense et d'autres groupes des années 90 comme Sonic Youth ou Slint.

Le troisième album de **Snap Border**, Supergiant, est annoncé pour mai et vise autant l'impact brut de l'énergie live rock que la sensibilité et la lourdeur propres au metal. Ce disque incarne un Snap Border plus mature, plus affirmé, mais toujours fidèle à sa ligne : un rock authentique, généreux, sans posture ni compromis.

Plein Soleil, le premier album de **Crache** est sorti mi-mars chez Howlin' Banana. Il apporte une couleur plus sombre, mélancolique et poétique, sans pour autant bouder les mélodies entêtantes et les cadences infernales qui ont fait l'identité de la formation, porté par des influences comme GeeTee, Together Pangea ou Jay Reatard...

Avec High Hopes, **Burkingyouth** signe un premier album à la fois intime et lumineux. Entre folk dépouillée et pop vibrante, le projet dévoile toute la richesse de son univers. Un voyage musical organique, sincère et profondément humain.

LE CARNET

Sarab brouille les frontières entre jazz, rock, musiques arabes et punk. C'est avant-gardiste, atypique avec énormément d'influences. Mit Warde - Cent Roses (16 février) trouble, fait du bruit en s'inspirant de son époque et de sujets sociétaux.

Créé en 2023 **Discozéro** développe un rock à la fois dansant et sombre, aux grooves imparables, mélodies entêtantes et riffs poisseux. Un son qui puise ses racines dans le grunge, l'alternatif des 90's et qui flirte avec le post punk actuel. Premier album, It Was Capitalism All Along, le 10 avril 2026.

3H15 est le premier EP de **Cassily**, jeune artiste francilienne à la sensibilité à fleur de peau. À travers 5 titres, elle nous entraîne dans une nuit blanche introspective, entre chanson française et pop rock à l'anglaise.

Avec Thank You Very Much!, **Lotti** offre des mélodies nonchalantes, chansons baignées d'un soleil doux-amer, qui racontent avec ironie et insolence les tourments de la jeunesse entre guitares acoustiques et textures électroniques.

L'album At least We Try (13/2) aborde aussi bien les relations toxiques que l'amour fraternel, la frustration, le besoin de révolte ou encore la recherche, encore et toujours, d'un monde meilleur. **Dirty Rodeo** y a mis toute son énergie, sa colère, sa mélancolie et son amour.

À la croisée de l'électro sombre, du trip-hop, de la neo-soul et d'écritures rythmiques héritées de la jungle et des pulsations tribales, **SÄND**, dans son premier LP, Les Signaux Contraires sorti le 30 janvier, ne raconte pas des histoires : elle cartographie des états où chaque morceau agit comme un court-métrage sonore.

Premier album envisagé comme un reset, marqué par l'errance mais surtout par l'urgence, Tit for Tat (27 mars 2026) propose 9 titres traversés de rage prête à mordre et de visions hallucinées, où l'on alterne accélérations sauvages et haltes dans le brouillard. Psyché nerveux ou punk minutieux, on pourrait situer **Mickle Muckle** entre la fureur de Idles et Osees et l'ombre de The Fall et Suicide.

Amnésiste de **Korbo** est un album-concept ambitieux qui plonge au cœur de la descente aux enfers d'une personne atteinte d'Alzheimer. Ce récit oublié, dont chaque morceau est un fragment, entraîne toujours un peu plus loin dans cette atmosphère de lutte, de colère, de solitude, d'errance... L'album est composé de 5 titres aux structures complexes, s'inscrivant pleinement dans un metal progressif intense et immersif. (13 mars 2026)

Le nouvel album de l'Orléanais **Olivier Triboulois**, Je Fais Semblant de Toi, est annoncé pour 15 mai sur le label Coeur sur Toi Records. Dans un registre pop rock, il offre 9 nouvelles chansons. Pour l'occasion, le musicien est secondé par Frédéric Poulain aux arrangements, guitare et basse, et Gilles Martin au mastering.

Le nouvel album d'**Igit**, Air RER, est un véritable manifeste de liberté : hybride, impressionniste et accessible. l'artiste y capture ses visions du quotidien dans une œuvre presque anthropologique, où se croisent Nietzsche, la philosophie bouddhiste millénaire et les peintures de Norman Rockwell.

ALBUMS

Aure * Bandit Bandit * Biréli Lagrène * Bosler Fordson * Cold Cause * Coraline Gaye * Echo Says Echo * Edgar * Ingrina * JM Lamazou * La Ciguë * Lauter * Mansion's Cellar * Mascara * MDNS * Queen(Ares) * Red Money * Smoking Kills * The Honnet Brothers * The Lanskies * Turzi Gage * Wheobe

Aure

Printemps

MayWay Records

Chronique : Laurent Thore - Photo : Johanna Benainous

Il se dégage du premier LP de la guitariste-chanteuse parisienne une intensité émotionnelle exceptionnelle, au cœur d'un songwriting subtil et polyglotte, reliant avec brio les imaginaires francophones, hispaniques et anglophones : l'esprit des grands poètes sud-américains (Víctor Jara, Atahualpa Yupanqui...), la mélancolie de Françoise Hardy, de Nico, la poésie lettrée de l'icône Sibylle Baier, du maître Léonard Cohen, la liberté créative de Lonny et de Barbara Carlotti. Le travail musical accompli avec la complicité décisive du multi-instrumentiste Corentin Ollivier (Concrete Knives, Samba De La Muerte, Pomme), des violons de la musicienne Denize et de la batteuse Zoé Hochberg (Laura Cahen, Théo Hakola) souligne à merveille le moindre mot, la moindre assonance, la moindre suggestion implicite, avec une élégance rare et une sobriété exemplaire. Se manifeste ainsi un étonnant jeu de miroir et de ping-pong entre les langues, sublimant le développement métaphorique de la symbolique du printemps. Œuvre intemporelle, à la sensibilité hors du commun, *Printemps* démontre ô combien la pureté folk peut plus que jamais pénétrer au plus profond de notre être et toucher notre humanité en plein cœur.

Bandit Bandit

Cavalcades (ce que la nuit ne dit pas)

Backdoor Records - Because Music

Chronique & Photo : Christophe Crénel

2 ans et demi après leur premier album, les bandits sont de retour, avec 10 titres qui ne cachent rien des tempêtes traversées par le duo après la séparation des 2 complices, Hugo et Maëva. Pour guérir, le groupe s'en est remis à l'écriture. Résultat : un disque qui conjugue mise à nu et songwriting flamboyant. *Cavalcades* promet toujours quelques ruades comme sur "J'aime" et sa rythmique indus mais derrière quelques riffs exutoires cet album est surtout propice aux confidences sur les affres de l'amour, la difficulté de grandir et le défi d'être une femme libre en 2026. Dès le premier riff lourd de l'album, l'influence stoner chère à Hugo, la moitié du duo, est toujours bien présente mais la surprise vient de l'apparition de sons beaucoup plus pop pour tempérer les ardeurs de la guitare. Loin d'être un collage contre nature ou racoleur, on apprécie ces lignes mélodiques parfois accompagnées de piano comme sur le bouleversant et très 70s "Opaline" sous influence Gainsbourg vs Sébastien Tellier, qui dévoile un talent de composition et d'écriture arrivé à maturité. Mention spéciale également pour le tubesque "Seulement cette Fois" avec sa rythmique de piano, ses arpèges de guitare et sa batterie feutrée et le flow de "Pression Artérielle" notamment sur le chant. Étonnament, c'est dans la tourmente que le duo semble avoir trouvé son équilibre. Pas très loin de l'évolution du groupe Wet Leg qui, sur son 2ème album, a réussi à conjuguer avec brio pop songs et esprit indie rock, Bandit Bandit parvient sur ce disque à trouver le bon dosage entre sincérité, esprit rock et une sensibilité pleine de nuances.

Biréli Lagrène

Elegant People

PeeWee !

Chronique : Pierre-Arnaud Jonard - Photo : Jean-Baptiste Millot

Après plus de quarante ans de carrière, Biréli Lagène est déjà inscrit dans l'histoire du jazz. Avec cet *Elegant People* qui se situe dans la continuité de son précédent album, l'excellent *Solo Suites*, le guitariste s'éloigne quelque peu des esthétiques du jazz rock, autrefois l'une de ses signatures. Enfin pas complètement car on retrouve quand même ici l'attachement du musicien pour l'univers de Weather Report à travers la reprise de "Elegant People", superbe morceau datant de 1976 alors qu'Anjo de Mim révèle les compétences du quartet à construire un climat qui n'est pas sans rappeler les ambiances mystérieuses d'un Pat Metheny ou du grand Lyle Mays. Le musicien réinterprète également ici de splendide manière plusieurs standards du *Great American Song Book* ("My Foolish Heart", "A Time for Love", "Clair"). Enregistré les 6, 7 et 8 Octobre 2025 au studio Sextan, *Elegant People* est un album tout en élégance et raffinement. C'est l'œuvre d'un très grand de la guitare jazz accompagné ici des excellents Jean-Yves Jung au piano et au Fender Rhodes, de William Brunard à la contrebasse et de Raphaël Pannier à la batterie. Un album qui amène à un enchantement décuplé écoute après écoute.

Bosler And Fordson

Bosler and Fordson

Autoproduit

Chronique : Stéphanie Favreau - Photo : Faeshara Collage

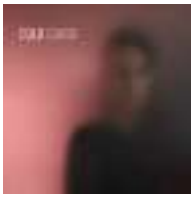
Vincent Bosler et « Djé » Fordson se connaissent depuis leur collaboration dans le Very BIG Small Orchestra, mais c'est en 2023 que l'évidence de leur duo s'impose. Ces deux « super beaux mecs » à lunettes noires nous livrent ici douze compos (moins le "State Trooper", live, de Springsteen) où le DIY est roi. Bosler chante, comme il le faisait avec The Hyènes jusque récemment, joue beaucoup de guitare(s) et de la batterie avec les pieds (stomp drums), Fordson est contrebassiste et choriste. L'album évolue entre rock, folk, punk et chaque morceau est une histoire chantée en français et/ou en anglais. C'est drôle, désabusé ("Faudra Bien Mourir de Quelque Chose" ou bien encore les mésaventures du anti-héros Johnny avec "Underwater" et "The Speed Of Light") et cynique, mais les musiques ont cette politesse du pré-désespoir de nous faire taper du pied et chanter en chœur. Et Bosler et Fordson nous offrent même, avec "Lama Dalaï" un mantra bouddhiste rock. Godspeed guys !

Cold Cause

Cold Cause

Manic Depression Records

Chronique : Jessica Boucher-Rétif - Photo : Cold Cause



Ce n'est pas un hasard si ce jeune trio doit sa naissance à une rencontre artistique autour d'une figure aussi atypique que Joseph Beuys. Au gré des morceaux de son premier album se développe une esthétique non figée mais toujours haute en (sombres) couleurs, portée par un chant féminin expressif. À la théâtralité gothique de "Vampire der Liebe" succède l'intensité post-punk de "City of Firmaments" que l'on retrouve, enveloppée de brume, dans "On The First Page". Puis, tout en conservant une nature dansante, l'ambiance glisse soit sur le versant extraverti mais martial d'un electro teinté d'EBM ("Dead Diamond Machine", "Red Dust") soit sur le versant plus ombrageux d'une darkwave mélancolique ("Road") ou, le temps d'un "Das Gespenst" mi-electropunk, mi-coldwave, ressuscite un vent d'audacieuse folie typiquement 80's. Accessible mais jamais complètement confortable, en équilibre entre séduction et bravade, la musique de Cold Cause affirme dès ce premier album une forte personnalité.

Coraline Gaye

La Couverture des Choses

Humpty Dumpty Records

Chronique : Laurent Thore - Photo : Simon Vanrie

En Belgique, c'est désormais sous son propre nom que s'affirme cette autrice-compositrice singulière. Sans complexe, elle met en scène sur son premier LP de troublantes chansons expressives qui n'ont ni peur du piano-voix, ni de se mettre à nu avec emphase et générosité. De sa voix fluide et aérienne, Coraline Gaye explore en effet l'essence même de la vie sociale, dans ce qu'elle a de plus intime comme de plus politique, dans ce qui nous relie aux autres et nous en éloigne. Loin d'être un chemin rectiligne, le propos passe par plusieurs paysages sonores, au gré des collaborations. En premier lieu, l'apport magistral de la musicienne Claire Vailler aux arrangements et de Cabane à la réalisation. Des figures indé de l'ombre comme Sacha Toorop, Nicolas Arnoult, Mike Lindsay ont fait partie de l'aventure, marquant de leurs empreintes la fine musicalité de ce disque élégant et assumé. Dans la lignée du dossier thématique du magazine Longueur d'Ondes n°108, cet album permet de vérifier par un magnifique exemple, comment la chanson, même dans un registre au premier abord plutôt classique, reste encore un formidable terrain d'expression, loin des effets de styles et de la surenchère esthétique.

Echo Says Echo

Aithaleia

Voice of the Unheard Records

Chronique : Jessica Boucher-Rétif - Photo : Echo Says Echo

Livrant seulement son deuxième album en onze ans d'existence, le groupe parisien préfère à la précipitation commerciale une lente élaboration qui sied parfaitement aux longs développements de sa musique instrumentale. Echo Says Echo pratique un post-rock presque chimiquement pur, si ce n'étaient les discrètes additions math rock et électroniques dont il émaille son deuxième album, à l'image de l'introductif "Noisy Cave". Non qu'il soit dans l'application stérile d'une recette trop entendue, mais il maîtrise si précisément ce genre aussi avare en mots que prodigue en sensations, qu'il en atteint la quintessence. La musique du quatuor ne se satisfait pas d'ascension en ligne droite : elle se corse de virages rythmiques, oppose les latences hypnotiques et les envolées célestes, la limpidité mélodique et les durcissements de ton. Cette relative complexité est au service d'une dynamique sensible qui se cristallise dans des instants d'une pureté émotionnelle rare.

Edgär

Behind the Wall

Riptide Records

Chronique & Photo : Xavier-A. Martin - Photo : Nicolas Burlot

Pas de round d'observation, on rentre directement dans l'univers des Picards avec “Enemy” et on est immédiatement happé par le rythme et la mélodie. On ne tardera pas à comprendre qu'ils sont les deux éléments structurants de compositions qui ne perdront jamais de leur force et de leur puissance tout au long d'un disque résolument ensorceleur. Pas de répit, loin de là, avec “Outside” et “Inside” en forme de jeu de miroirs, archétypes d'une brit pop parfaitement ficelée qui sent bon les œufs au bacon du petit déjeuner et les virées en scooter du côté de Brighton. Les morceaux s'enchainent comme autant de perles jusqu'au très post punk “Distraction” et ses sombres accents mancuniens avant de conclure, et de planter définitivement le clou dans nos cœurs, avec un “Porcelain Doll” qui n'a rien à envier aux meilleurs morceaux des Smiths. Les deux compères ont parfaitement assimilé les recettes gagnantes des Arctic Monkeys, Fontaines DC, Placebo ou des Strokes avec un soupçon bien tassé de Bad Nerves pour rajouter un peu de volume. C'est d'une justesse et d'une efficacité redoutables. Simply brilliant.

The Honnet Brothers

D & A

Benart Records

Chronique : Pierre-Arnaud Jonard - Photo : James Outside

Les deux frères Honnet figurent parmi les plus grosses pointures des musiciens live et de studio français. On les a vus au côté d'artistes aussi différent qu'Eddy Louis, Anaïs, Manu Lanvin ou encore de Louis Bertignac. Aujourd'hui, les deux frères, même s'ils n'abandonnent pas leur travail d'accompagnateurs de talent, ont décidé de voler de leurs propres ailes. Ils nous offrent avec cet opus un premier album très réussi. On sait que les deux musiciens aiment tout autant Deep Purple que Coltrane, Fela et Booker T and The Mg's, et cela s'entend. *D & A* est un disque qui mélange afro-beat, jazz, soul, funk et psychédélisme dans un cocktail enivrant et excitant. C'est un disque qui groove et dont les grandioses parties d'orgue Hammond valent à elles seules l'achat du disque. Un album qui a l'intelligence malgré le CV+++ des deux frères de n'être pas élitiste et de vouloir au contraire proposer une musique de qualité mais susceptible de plaire au plus grand nombre. Un disque à la fois complexe et intelligent mais facile d'accès. Un album de très haut niveau musical qui plaira tout autant aux fans de Miles Davis qu'à ceux de James Brown ou de Stax records. Solaire et vibrant.

Ingrina

Nåværende Lys

Medication Time Records / À tant Rêver du Roi

Chronique : Jessica Boucher-Rétif - Photo : Ingrina

Troisième album d'une trilogie entamée en 2018 avec *Etter Lys*, *Nåværende Lys* clôt le récit sonore d'une lutte, celle des forces vitales que la civilisation contraint et étouffe. Chez Ingrina, la musique se construit par strates et, même si le groupe est revenu à la configuration plus classique d'une seule batterie au lieu des deux qu'il utilisait précédemment, il lui faut pas moins de trois guitares pour générer le flot magmatique et magnétique de son post-hardcore atmosphérique dans lequel l'instrumentation et les voix s'amalgament jusqu'à se confondre. À la fois éthéré et massif, le son d'Ingrina, rompant les digues figurées dans ses deux albums précédents, se répand ici avec la puissance destructrice mais régénératrice du feu, porté par une force grondante de vie qui se déploie en jaillissements ardents. Avec ce nouvel album maturé sur le temps long, Ingrina poursuit patiemment la construction de son univers aussi singulier qu'intense.

Jean-Michel Lamazou

Tradition Vol 1- The Cole Porter Songbook

Jazzphonic Records/ Inouïe Distribution

Chronique : Pierre-Arnaud Jonard - Photo : Sepehr Mocharab

Jean-Michel Lamazou, originaire d'Aix-en-Provence, chante depuis l'âge de dix-huit ans et a toujours été attiré par le jazz, et plus précisément par le jazz vocal. Pas étonnant dès lors qu'il nous offre aujourd'hui ce disque hommage à Cole Porter. Porter, auteur de quelques-unes des plus célèbres comédies musicales de la scène américaine créées pour la plupart à Broadway est considéré comme l'un des classiques de la musique populaire américaine. Un monument qui a écrit plusieurs standards du jazz. Il faut donc avoir une sacrée confiance en soi pour s'attaquer à un tel auteur et Lamazou visiblement n'en manque pas. Surtout qu'il revisite ici des classiques comme "Night and Day", "You'd Be so Nice to Come Home to" ou encore "Just One of those Things". On connait tout le talent de Lamazou qui possède d'immenses qualités de crooner. Son interprétation de ces titres intemporels, sont, comme on pouvait s'y attendre, toute en élégance et subtilité. Accompagné d'un formidable quintet piano, guitare, saxo, contrebasse et batterie, Lamazou redonne un nouveau souffle à ces titres qui n'ont pas pris une ride. Un album indispensable pour les amoureux du jazz vocal. Premier volet d'une trilogie consacrée à l'héritage de ce genre musical on attend les deux suivants avec impatience.

La Ciguë

La Ache des Chiens

Figures Libres Records / L'Autre Distribution

Chronique : Laurent Thore - Photo : Julien Poulain

Le renouveau actuel des musiques trad n'est pas une manière de se recroqueviller sur le passé. Comme beaucoup en France (Super Parquet, Sourdure, Cocanha...), le duo La Ciguë, associant le batteur, producteur electro et ingénieur du son Étienne Faguet (Toukan Toukan) et la violoniste Chloé Boureux (Grande) puise au contraire dans l'esprit trad cette soif historique de liberté, d'émancipation et de résistance. *La Ache des Chiens* active une énergie saisissante, pouvant évoquer la poésie militante de Mansfield.TYA, les déflagrations rave et techno de Kompromat, le côté frondeur et punk des Vulves Assassines, la sensibilité organique de Yann Tiersen... tout en ouvrant vers le plaisir de la danse collective façon bal trad. Œuvre sinueuse et rageuse, sombre et insaisissable, elle devient une merveilleuse manière de regarder le monde avec lucidité, fierté et courage, pour renouer avec le collectif, l'amour, l'espoir, l'humanisme, et refuser d'abdiquer face à l'individualisme, au conservatisme, à la folie du patriarcat, du libéralisme et du capitalisme. On ne ressort assurément pas indemne de l'écoute de cet album incandescent, qui ne peut intrinsèquement laisser personne indifférent.

The Lanskies

War Machine

ZRP

Chronique & Photo : Émilie Daniel

La machine de guerre est lancée pour un retour fracassant mené par un Lewis Evans toujours aussi sur-dynamité. Un album résolument rock pour les petits princes autoproclamés de la hot wave. D'une "Sexy Teacher" aux gimmicks saisissants poussés par une batterie déchainée, délicieux mélange électro-rock, en passant par le plus dark et introspectif "Strawberry Lane" aux accents mélancoliques jusqu'à l'hymne "Harry Kane" faisant la part belle aux guitar heroes, War Machine signe un come-back des plus explosifs, Onze titres hypnotiques, autant de bombes musicales mixées par les mains d'or de Clive Martin, ingénieur son de renom (Queen, The Cure...), qui a fait de *War Machine* un album percutant qui ne trahit pas son nom et incontestablement taillé pour le live.

Lauter

A Quiet Life

Autoproduit

Chronique : Xavier-A. Martin - Photo : Billie Kohlmayer

Le point de départ, aussi improbable que ça puisse paraître à l'écoute de cet album plus ancré dans une pop lunaire que dans le rock des années 60s, est un jeu d'écriture autour de titre de chansons d'Elvis Presley. À partir de là, Boris Kohlmayer a laissé libre cours à son imagination, libérant un univers fait de sujets dans lesquels chacun pourra s'identifier comme le temps qui passe, la solitude avec une réflexion sur ce que l'on a manqué, et même peut-être en se demandant à qui l'on aurait pu manquer. Si le premier titre est une référence limpide au Pink Floyd de “Set the Controls for the Heart of the Sun”, les pistes suivantes pénètrent dans le côté plus intime du musicien, comme avec “Now or Never”, ballade qui par son côté nostalgique ne sera pas sans rappeler certaines compositions du Velvet. Si la majorité des titres est chantée en anglais (“Heartbreak Hotel,” “Little Sister”, “The Summer Slips Away”), Lauter s'offre la coquetterie d'un titre en espagnol et d'un autre en allemand, ce dernier démontrant une fois de plus que la langue de Goethe est un révélateur efficace de sombres et romantiques sentiments. Une belle leçon de partage.

Mansion's Cellar

Sh*tshow

Dyonisiac Records

Chronique : Pierre-Arnaud Jonard - Photo : Marine Bouteiller

Douarnenez est sans doute, et ce depuis des années, l'une des villes françaises où il se passe le plus de choses au niveau musical. Elle nous offre plusieurs des groupes les plus excitants du moment : Komodor, Broken Wall mais aussi Mansion's Cellar qui frappe très fort avec cet opus de haute volée. Un album qui s'inscrit dans la lignée des grands groupes psyché et affiliés de ces dernières années de The O'Sees à King Gizzard and the Lizard Wizard. Ce disque est un vrai voyage, comme le sont les albums de rock psychédélique mais les Bretons nous gratifient d'un psyché très actuel et très peu influencé par le psychédélisme 60s. Le disque explore même des voies qui s'éloignent du genre et rendent ainsi ce premier long format encore plus intéressant (on pense à cet étrange mais formidable titre qui conclut le disque "Disko Paulig"). Ceux qui suivent ce combo depuis sa formation en 2022 ne seront pas étonnés de la qualité de ce *Sh*tshow* car les Bretons nous avaient déjà offert un formidable EP *Faces Sag Like Melted Wax*, sorti en 2024, ainsi que des prestations live de haut vol. Cet album n'est au final que la confirmation d'un talent que l'on sentait poindre.

Mascara

Going Postal

Fever Ltd

Chronique : Jessica Boucher-Rétif - Photo : Ariane Kiks

« Going postal » : l'expression désigne le stress excessif dans le milieu du travail qui mène à des accès de rage violents voire meurtriers. C'est en effet dans ce terreau d'aliénation moderne que Mascara puise l'inspiration de ses compositions mêlant rock alternatif, grunge, metal et shoegaze. Il n'est pas surprenant que ce premier album des Parisiens ait séduit un label américain, tant leur musique est nourrie de références d'outre-Atlantique, de Deftones et A Perfect Circle aux plus récents Nothing, Soul Blind ou encore Fleshwater. À la manière des premiers cités, le groupe maîtrise parfaitement l'art du calme avant la tempête, ces instants qui semblent anormalement s'étirer et qui portent en eux la menace des déferlements à venir, en écho aux tensions auxquelles nous soumet le monde contemporain. Efficacité mélodique, riffs massifs en contrepoint de détentes atmosphériques et chant habité composent un très bon premier album qui, en une trentaine de minutes seulement, parvient à créer une profonde communion émotionnelle.

MDNS

Drache!

Wagram Music - Cinq 7

Chronique : Arno Jaffré - Photo : Arno Paul

Les références du Lillois couvrent un spectre musical allant du rock à l'alternatif hexagonal des années 80. Des influences parfaitement assimilées pour aboutir à une musique qui ne ressemble à rien d'autre qu'à la sienne. On retrouve des apartés qui désamorcent la tragédie au bon moment et une façon de faire avancer son histoire par fragments, par petites victoires. MDNS remet du sens là où il n'y a que des ruines, appuie là où ça fait mal et fait passer son message de façon virulente, en abordant des problèmes qui le touchent et qui ne peuvent laisser indifférent. Les thèmes abordés brossent un portrait au vitriol de la société actuelle, les paroles sont portées par un tissu musical aux mailles serrées faisant office de tamis, ne laissant passer que le meilleur. Aussi engagé que enragé, le musicien n'oublie pas de dispenser une franche énergie, propre à faire réfléchir n'importe quel amateur de décibels alors que la qualité de son chant apporte une profondeur sombre qui appelle à la réflexion. Le jeune homme se pose en fer de lance de la scène rock alternative contemporaine, trouvant le parfait équilibre entre conscience sociale affûtée et virulence sonore, sur fond de refrains fédérateurs et de guitares mordantes. Son rock énervé fait mouche, éructé avec sincérité, puissance et précision. On lui espère pour lui une rapide reconnaissance nationale qui ne serait que largement méritée au regard de ces sept titres percutants et incisifs.

Queen(Ares)

Choices

Source Atone Records

Chronique : Pierre-Arnaud Jonard - Photo : Orianne Pouillaude

Le post-metal est un genre très intéressant en soi mais qui avait un peu tendance à reproduire toujours les mêmes schémas depuis plusieurs années maintenant. C'est pourquoi ce nouvel opus de Queen(Ares) s'avère particulièrement novateur et différent. Cinq ans après le déjà très bon *From This Ground, From This Sea*, les Nordistes nous offrent un disque encore plus riche et réussi que son prédécesseur. Car si *Choices* est sans conteste un disque de post-metal, il explore dans le même temps de nombreux autres genres musicaux, ce qui rend l'album vraiment à part. On y entend notamment quelques relents grunge mais aussi et surtout pas mal d'influences new wave. Le combo rend dans ce disque hommage à ses racines et au bassin minier. C'est d'ailleurs lors d'une résidence au beau milieu de celui-ci, au Métaphone de Oignies, qu'a germé l'idée centrale de cet album avec cette thématique du prolétariat qui s'est imposée d'elle-même. Pas étonnant dès lors que le disque ressemble à une longue descente dans les tréfonds, semblable à celle des mineurs au fond des terrils. Réussir à restituer cette atmosphère était un défi énorme : les Nordistes y sont parvenus de fort belle manière.

Red Money

Days of Tomorrow

Alter K

Chronique : Arno Jaffré - Photo : Lauryn Zoe Hinsch

La musique de Red Money se veut passéiste et ils gagnent le pari d'un son électrique faussement énervé, simplement poussé par des mélodies intelligemment construites. Le duo ramène le rock vintage résolument avant-gardiste, tout en regrettant cette période prometteuse qui a vu fleurir tant de talents. Laure et Arno s'ancrent parfaitement bien dans l'air du temps et nous donnent, sans le vouloir, un bulletin d'informations : les musiciens aguerris n'écoutent pas que Muse et Coldplay (gros soupir). Sans changer le cours de l'histoire, ils savent de quoi ils parlent et nous offrent un EP qu'il est urgent d'écouter. La qualité des compositions y est très homogène et s'y plonger, c'est revenir à une expérience originelle où l'amour du riff bien senti était primordial. On pouvait craindre le stéréotype, la figure imposée, mais on a l'impression, bien au contraire, qu'ils touchent à un filon inépuisable et qu'ils le travaillent avec justesse. Leur ambition simple et démesurée est de restituer la dimension primitive et savante d'une musique qui est à la fois un moment d'histoire et un art vivant. Mais cet EP ne doit pas être envisagé comme prétentieux ou comme pompeux, juste comme le très bon album de rock qu'il est. Mais encore fallait-il le faire avec talent. Nul doute que *Days of Tomorrow* saura trouver une place de choix dans le cœur des amateurs de rock sincère et authentique et donnera un sérieux coup de boost à vos playlists.

Smoking Kills

Hit a Snag

Autoproduit

Chronique : Arno Jaffré - Photo : Benoît Gilbert

La musique est avant tout une question de ressenti, et il ne suffit pas d'être originaire d'un coin de la planète en particulier pour transmettre des émotions. Smoking Kills en est la preuve vivante car le groupe n'est pas basé en Californie mais en territoire de Belfort, même si à la première écoute, on pourrait facilement s'y tromper. On comprend immédiatement de qui s'est inspiré la formation pour le groove de ses compositions et son côté hypnotisant. Vous cherchiez un compromis entre les Queens of the Stone Age et Billy Talent ? C'est vers les Belfortains qu'il va falloir se tourner. Si le style impose d'avoir un jeu rythmique plutôt enjoué, le quatuor ajoute un certain savoir-faire à mettre en boucle, tantôt de manière convenue (mais toujours avec classe), tantôt de manière audacieuse mais avec un brin de folie. Bref, n'attendez pas un disque de rock, de stoner, de pop ou toutes autres catégories musicales, *Hit a Snag* est tout cela à la fois. Un nouvel opus riche et varié qui vogue en terrain connu avec une marge de manœuvre qui permet à l'auditeur de croire en lui. On sent d'entrée que ces quatre titres ont été travaillés autant avec d'envie que de professionnalisme, et surtout que le groupe a su s'éloigner de ses illustres modèles. Leur univers sonore est étonnant de cohérence et l'ensemble est arrangé avec tact et brio. Les musiciens montrent qu'ils possèdent un sens inné de la mélodie, libérant quelque chose d'excitant et rempli d'énergie. À travers ce disque se dessine l'ADN d'une cellule rock concernée et charismatique. Voilà qui devrait finir de convaincre les plus septiques. Hautement recommandable.

Turzi Gage

Drop !

Records Makers

Chronique : Laurent Thore - Photo : Melchior Tersen

Drop ! est le fruit de la complicité de deux figures de la musique underground parisienne, le français Romain Turzi et l'anglais Oliver Gaze, amis de longue date, réunis pour faire vibrer leurs obsessions communes. Le résultat est une œuvre hédoniste et sans prétention, où le plaisir et la liberté sont avant tout le moteur de la création. Chaque morceau est un pur exercice de style, une manière de rendre hommage à l'esprit de groupes emblématiques qui ont marqué de leurs empreintes les musiques populaires de la fin du siècle dernier. *Drop !* célèbre ainsi le rock anglais excentrique des 80s/90s (Stones Roses, Happy Mondays...), des labels Creation, Factory Records, lui-même sous larges influences krautrock, rock psyché, rock prog, proto-punk américain, de Can en passant par Pink Floyd et les Stooges. À cette époque, ce rock s'acoquinait avec la house de Chicago, la techno de Détroit dans les nuits du club l'Haçienda à Manchester. Il ressort de ce LP un côté volontairement rétro futuriste, une naïveté touchante et rafraîchissante, qui suggère que ce projet a été motivé par une envie très ludique. Un joli pied de nez face à la standardisation rampante qui marque l'industrie musicale actuelle !

Wheobe

A Strained Ocean

Autoproduction / Modulor

Chronique : Laurent Thore - Photo : Suki Raw

Wheobe est un nom qui tourne depuis quelques années dans la sphère du rock indé hexagonal. Le quartet se signale en effet par une certaine liberté esthétique, qui peut aussi bien dérouter que séduire. Avec ce premier véritable album, il affirme et affine son propos musical avec envie et application. Les observateurs ne manqueront pas de pointer l'influence très présente de Radiohead, mais remarqueront comment Swann Foucher, Matthias Joannon, Matthieu Mercky, Ivanoé Tissot construisent patiemment, pierre après pierre, une identité de plus en plus forte, nourrie de jazz, de noise, de psyché, de post-punk, de post-rock, de post-hardcore. Le son de ce LP est ainsi volontairement brut et live, foncièrement électrique. Il ouvre un imaginaire spacieux, parfois très rêveur et souvent très agité. Ce long format a par moments du mal à tenir le cap sur la longueur de ses 11 morceaux épiques et exigeants, mais il révèle assurément un groupe qui n'a pas choisi la facilité et place l'expérimentation, l'exploration au cœur de sa démarche. Il est aussi une belle promesse pour des lives éruptifs et vibrants, tels qu'ils se présentent actuellement pour ces 4 potes inséparables.

LIV

RES

Baru

ROCK'N'ROLL – SALAUDS DE BABY BOOMERS

Éditions Futuropolis, 144 Pages – 22 euros

Chronique : Bruce Tringale - Photo : Arno Paul

Qu'ont en commun Paul McCartney, Iggy Pop, Bob Dylan, ou Alice Cooper ? La plupart ont désormais 80 ans et prouvent sur scène comme à la ville que l'on peut désormais vivre vite et tourner vieux, une dernière leçon de la vie en rock, en écho à ce que nous déclarait Biolay dans le précédent numéro de Longueur d'Ondes : « Ça fait quand même chier de ne pas savoir la voix que Jim Morrison ou John Lennon auraient pu avoir à la soixantaine. »

Et chez les dessinateurs alors ? Baru, 78 ans écrit lui aussi SA génération en 7 nouvelles dans une mise en scène ultra épurée : pas plus de trois cases par pages. Jimi Hendrix qui joue 20 minutes dans la salle Maurice Thorez à Villerupt, l'impact des Rolling Stones lors de la guerre au Liban (!) ou la course au jeton (mettre une pièce dans un juke box, faire un tour en moto et revenir avant la fin de "Sumertimes Blues"), autant de vignettes drôles et mélancoliques de ce que le rock engendra de folie douce dans un monde bien plus dingue.

Stéphane Signoret

One Way or Another

Melmac Éditions – 112 pages, 12 euros

Chronique : Xavier-A. Martin - Photo : Catherine Biasetto

Tom est passionné par le New York des années 70. En réalité, il est obsédé et même un peu possédé. Il vit sa fascination par procuration à travers Little Apple, la boutique qu'il dirige et dont l'univers est bâti autour de la ville qui ne dort jamais, caressant à chaque instant le rêve d'y retourner. Dans des conditions que nous n'évoquerons pas volontairement, il fait un saut arrière dans le temps, en 1974, deux jours avant le premier concert de Television au CBGB. Il rencontre Richard Hell, Tom Verlaine et Jerry Nolan qui forment bientôt un groupe qui éblouit lors d'un premier concert tout le gratin artistique new-yorkais de Blondie à Patti Smith, pour la bonne raison que les morceaux joués (“Hanging on the Telephone”, “Psycho Killer”...) vont tous devenir des classiques. On revit avec délectation ces moments qui auront dessiné la trajectoire de groupes depuis devenus célèbres, plongée si réaliste que l'on oublie même qu'il s'agit d'un roman. On se plait à croire à une histoire vraie tant on se sent rapidement acteur en se glissant dans la peau de personnage de Tom (surtout quand Debbie Harry lui fait du gringue), plus vrai que nature, copain avec ceux que l'on admire tant aujourd'hui. C'est haletant jusqu'à la dernière page qui dénouera l'intrigue de cette téléportation dans le passé. Il est à peine fini que l'on a qu'une seule envie : le relire en écoutant Blondie, Television, Talking Heads et les New York Dolls.

Pascal Bertin

Au nom du pire - David Berman et Silver Jews face aux démons de l'Amérique

LeGospel – 240 pages, 16 euros

Chronique & Photo : Christophe Crénel

Et si cette époque tuait les cœurs sensibles ? Pascal Bertin pose la question à travers le parcours de David Berman, beautiful freak barbu de la scène rock indé américaine, devenu l'objet d'un culte pour son parcours dans les années 90 et début 2000 avec le groupe Silver Jews. David Berman s'est donné la mort il y a 6 ans à l'âge de 52 ans, point de départ d'une enquête truffée d'anecdotes sur la scène alternative américaine des 90's, où l'on croise ses amis de Pavement, Nirvana, Yo La Tengo, Sonic Youth ou Dinosaur Jr. On mange les chapitres en suivant les errances de cet artiste à l'humour sarcastique, version folk lo fi de la vague grunge, poète cabossé par le délitement de l'Amérique jusqu'aux années Trump et rongé comme en écho par sa propre histoire. Comment être le chantre de la contre-culture lorsque son père, Richard Berman, est l'un des symboles du capitalisme sauvage, le sinistre lobbyiste surnommé « Dr Evil » ? La victoire posthume contre ses démons et ce père honni se déclinera sans doute en musique. Grâce au livre de Pascal Bertin nous vient l'envie de (re)découvrir la voix habitée de ce poète lucide et déglingo qui évoque, selon les albums, Leonard Cohen, Dylan ou Lou Reed.

Longueur d'ondes

sur la même

DÉTONATEUR MUSICAL DEPUIS 1982

Frédéric Lo

L'Ange Gardien

NUMÉRO 109 - 12 EUROS - AVRIL 2026

RAMON PIPIN * YAN WAGNER * BLACKRAIN * NO TERROR IN THE BANG * THE LANSKIES * EDGÄR * HAMASAARI ...